SCIENCES HUMAINES
N°364
DÉCEMBRE 2023
JANVIER 2024

Comprendre l'humain et la société

ENTRETIEN

OLIVIER HOUDÉ
Comment raisonne notre cerveau

La société française vue par les ÉCRIVAINS

Avec Annie Ernaux, Laurent Gaudé, Maylis de Kerangal, Alain Mabanckou, Mathieu Larnaudie, Lola Lafon...

DOM/S : 7,90 € - BEL/LUX : 7,40 € - CH : 11,90 FS - CAN : 12,99 $CA - D : 8,30 € - ESP/ITA/GR/PORT CONT : 7,9 € - MAR : 78 MAD - TOM : 1050 XPF - TUN : 9,90 TND

WWW.SCIENCESHUMAINES.COM

L 18925 - 364 - F: 6,90 € - RD

Délivré à 353101 le 11/23/2023, 5:34:16 PM

Les services publics peuvent-ils encore répondre aux attentes des Français ?

Cahiers français n° 436
10 € (papier), **6,99 €** (numérique)

Les Français restent attachés à leurs services publics qu'ils considèrent comme un élément clé de leur modèle social. Mais tous les services publics n'ont pas évolué au diapason des évolutions de la société. Ce dossier permet de comprendre les défis auxquels ils sont confrontés pour mieux répondre aux besoins et aux attentes des usagers. Il permet également de rendre compte des efforts de modernisation et d'adaptation actuellement mis en œuvre pour redonner aux services publics leur excellence.

Dans ce numéro de *Cahiers français* :

- ✔ Que sont les services publics ?
- ✔ La singularité des services publics français
- ✔ Emergence de nouvelles exigences chez les usagers
- ✔ Quelles évolutions pour de meilleures performances ?

Disponible à partir du 21 novembre 2023

Prochainement :

Cahiers français n° 437

Logement : un état des lieux

Comment sortir de la crise du logement ? Un défi persistant dans nos sociétés modernes.

10 € (papier), **6,99 €** (numérique)

Disponible à partir du 10 janvier 2024

Déjà disponibles :

Revue disponible sur abonnement, en kiosque, en librairie et sur **www.vie-publique.fr**

La Documentation française

Délivré à 353101 le 11/23/2023, 5:34:16 PM

LA LITTÉRATURE COMME DROIT DE REGARD

La littérature est d'abord *regard*. Les écrivains ne cherchent pas comme les scientifiques à dégager les lois du monde ; ils en observent patiemment les particularités. De Gustave Flaubert à Patrick Modiano, tous sont un peu voyants. Ils ouvrent l'œil sur les détails des êtres, qu'ils préfèrent aux idées générales. Ils perçoivent nos ombres et secrets, nos lignes de faille. Tels des sismographes, ils captent les ondes imperceptibles sous l'écorce des choses, et s'en servent comme autant d'impulsions pour donner vie à leurs récits. Leur prisme subjectif est assumé. Ils ont tous les droits : faire effraction où bon leur semble, y compris et surtout dans les zones interdites, entremêler vérité et fiction, tordre le langage, extrapoler et fantasmer. Les écrivains figurent le réel, oui ! Mais à leur façon, en le modelant dans l'argile de leurs rêves.

Cette attitude les distingue des sociologues et psychologues, avec lesquels ils partagent pourtant la même quête : comprendre l'expérience humaine. Les écrivains ne proposent pas un savoir univoque, susceptible d'être vérifié et discuté. S'ils se saisissent des outils des sciences sociales, comme l'enquête ou la documentation, ils produisent une forme spécifique de connaissance, qui passe par l'acuité et la faculté de pénétration. Ils s'introduisent, avec leur vécu, dans des consciences, des époques et des espaces. Ils témoignent de la tectonique des existences, racontent les vies invisibles, les traumatismes et leurs lendemains, le pouvoir des lieux, la puissance des sentiments. Ils nous déplacent, nous lecteurs, hors de nos vies réelles pour nous permettre d'y revenir armé de récits, et d'en mieux savourer la richesse.

On cherchera donc en vain, dans la littérature, des diagnostics généraux sur la société française. Mais on y sentira des vérités, sensibles et précises, sur les misères et beautés de nos générations, sur notre condition d'individus embarqués dans des bouleversements qui nous dépassent, sur nos ambivalences et fractures contemporaines. On y lira aussi, avec ardeur, la possibilité toujours de la fraternité, de l'engagement et de l'épopée collective. En un mot, la littérature célèbre la complexité de nos vies humaines, qu'elle interprète à l'infini. « *J'essaie d'écrire sur le mystère de la vie,* écrit Jon Fosse, prix Nobel de littérature. *Je ne cherche pas des réponses simples. Je veux célébrer l'énigme.* » ●

© SAMUEL BERTHET

● **HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ**
DIRECTRICE
DE LA RÉDACTION

Délivré à 353101 le 11/23/2023, 5:34:16 PM

ILS ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO

FRANÇOIS DOSSE
Historien et épistémologue, spécialiste de l'histoire intellectuelle, il a récemment publié *Les Vérités du roman. Une histoire du temps présent* (Cerf, 2023).

© SAMUËL BERTHET

CAMILLE FROIDEVAUX-METTERIE
Professeure de science politique et philosophe, Camille Froidevaux-Metterie est notamment l'autrice de *Un Corps à soi* (Seuil, 2021).

©EMMANUELLE MARCHADOUR

MATHIEU LARNAUDIE
Écrivain et éditeur, il est l'auteur d'une dizaine de romans, dont *Les Effondrés* (Actes Sud, 2010) et *Les Jeunes Gens* (Grasset, 2018). Il a participé en 2004 à la fondation de la revue *Inculte*.

© MARC MELKI

DOMINIQUE RABATÉ
Professeur de littérature française moderne et comtemporaine, à l'université de Paris. Auteur, entre autres, de *Petite physique du roman* (José Corti, 2019) ou de *Le Roman et le sens de la vie* (José Corti, 2010).

©DR

ÈVE CHARRIN
Autrice de *Journal intime du capitalisme*, un récit littéraire sur le travail dans la presse économique (Maurice Nadeau, 2023).

©DR

© FRANKIE FOUGANTHIN

ANNIE ERNAUX
Elle a obtenu le prix Nobel de littérature en 2022. Son œuvre, empreinte de sociologie revient sur ses origines modestes (*Les Armoires vides*, 1974 ; *La Place*, 1983 ; *Une femme*, 1988), sa vie d'épouse (*La Femme gelée*, 1981), ses expériences sexuelles (*Passion simple*, 1992 ; *Mémoire de fille*, 2016), la maladie, l'avortement (*L'Évènement*, 2000). Dans *Les Années* (2008), elle retrace un demi-siècle d'existence.

© LEONARDO CENDAMO/GETTY

LAURENT GAUDÉ
Romancier, dramaturge et poète, lauréat du prix Goncourt en 2004 pour *Le Soleil des Scorta* (Actes Sud). Au cours des dix dernières années, il a entrepris de nombreux voyages qui ont donné lieu à des reportages dans la presse, mais également à des poèmes et romans. Sa nouvelle pièce de théâtre, *Même si le monde meurt*, vient de paraître (Actes Sud).

© CÉDRIC VENDEIX

ALAIN MABANCKOU
Enseignant et écrivain franco-congolais. Il enseigne aussi la littérature francophone à l'université de Californie-Los Angeles (UCLA). Il est l'auteur de plusieurs essais (*Le Sanglot de l'homme noir*, 2012), et d'une dizaine de romans (dont *Bleu Blanc Rouge*, 1998 ; *Black Bazar*, 2009) traduits dans une vingtaine de langues.

©DR

DOMINIQUE VIART
Professeur émérite de littérature contemporaine à l'université Paris Nanterre et membre de l'Institut universitaire de France. Il a récemment codirigé l'essai *La machine à histoires. Le romanesque dans les écritures contemporaines* (Presses universitaires du Septentrion, 2022).

©DR

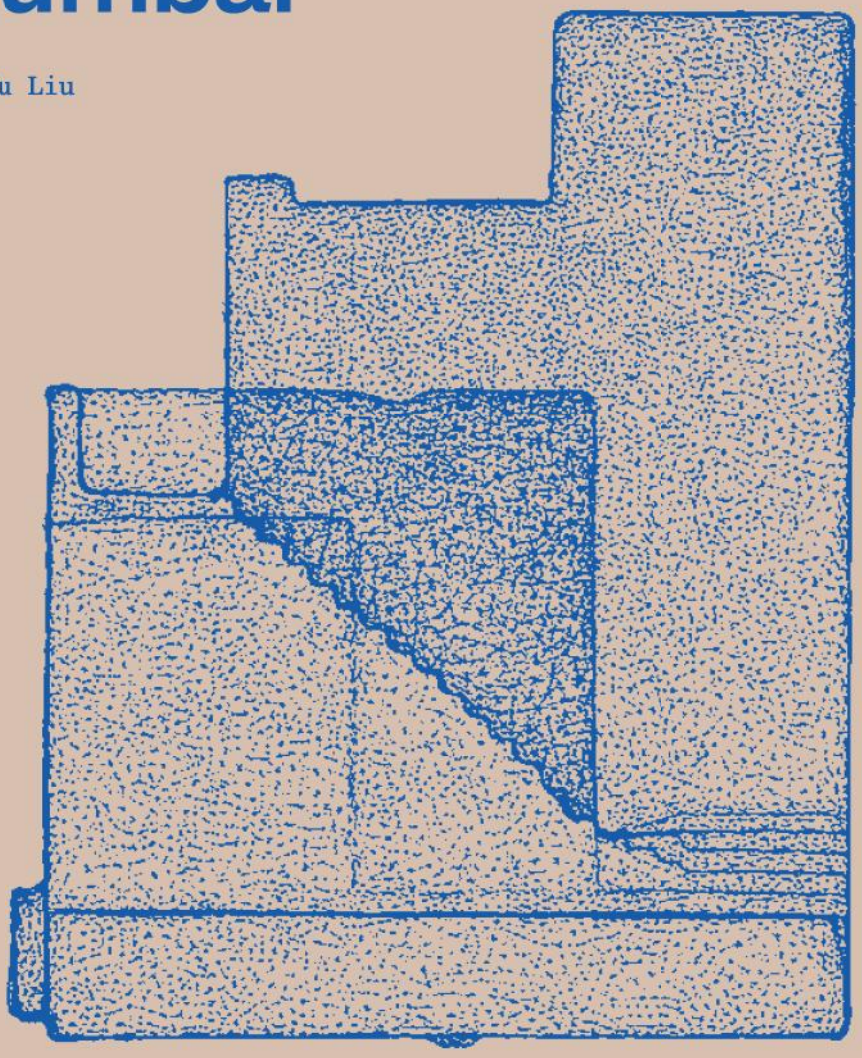
PIERRE SCHOENTJES
Professeur de littérature française à l'université de Gand. Auteur, entre autres, de *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique* (Wildproject, 2015) ou de *Littérature et écologie. Le mur des abeilles* (José Corti, 2020).

Et aussi : **Clara Arnaud, Maylis de Kerangal, Lola Lafon, Camille Leboulanger, Nathalie Quintane, Thomas Reverdy, Laurent Testot.**

Délivré à 353101 le 11/23/2023, 5:34:16 PM

Bijoy Jain
Studio Mumbai

avec les artistes
Alev Ebüzziya Siesbye et Hu Liu



Visuel: Studio Mumbai. Design graphique: Neo Neo.

Exposition

Le souffle de l'architecte

9.12.2023– 21.4.2024

Fondation*Cartier*
pour l'art contemporain

261, boulevard Raspail 75014 Paris

fondationcartier.com

Délivré à 353101 le 11/23/2023, 5:34:16 PM

SOMMAIRE

© MIROSLAV MARIK/ATD QUART MONDE/CENTRE JOSEPH-WRESINSKI

8 REPORTAGE
UNE MÉMOIRE DE NOS MISÈRES

© DIVERGENCE/BRUNO LEVY

22 ENTRETIEN
OLIVIER HOUDÉ
COMMENT RAISONNE NOTRE CERVEAU

© NORBU GYACHUNG/UNSPLASH

8 ACTUALITÉS

8 Reportage
Une mémoire de nos misères
Les archives d'ATD Quart Monde
ADÈLE CAILLETEAU

10 Trois questions à...
Wilfried Lignier

12 L'image du mois

14 Actus

20 CULTURE POP

22 ENTRETIEN

• **Olivier Houdé**
Comment raisonne notre cerveau

29 DOSSIER
LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE VUE PAR LES ÉCRIVAINS

• **30 Époque.** La littérature à l'assaut du présent
FRANÇOIS DOSSE

• **36** Notre prisme d'écrivain
MATHIEU LARNAUDIE

• **38** Les quatre R du roman français
HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ

• **40 Engagement.** « J'écris à hauteur d'homme »
ENTRETIEN AVEC LAURENT GAUDÉ

• **42 Valeurs.** Comment peut-on être un héros ?
DOMINIQUE RABATÉ

• **45** « Le roman n'est pas le lieu d'une édification morale »
MAYLIS DE KERANGAL

• **48** À quand un grand héros noir ?
ENTRETIEN AVEC ALAIN MABANCKOU

Délivré à 353101 le 11/23/2023, 5:34:16 PM

SOMMAIRE

© DAIGA ELLABY/UNSPLASH

© ALEXA BRUNET/PINK/SAIF IMAGES

29 DOSSIER

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE VUE PAR LES ÉCRIVAINS

- **52 Société.** Classes moyennes, les espérances à la dérive
  ÈVE CHARRIN
- **55** « Les classes moyennes n'auront qu'un temps »
  NATHALIE QUINTANE
- **58 Parents-enfants.** Ce que la famille fait de nous
  DOMINIQUE VIART
- **62** « Retrouver la mémoire collective dans une mémoire individuelle »
  ENTRETIEN AVEC ANNIE ERNAUX
- **64 Genre.** Littératures incarnées : l'intime est politique
  CAMILLE FROIDEVAUX-METTERIE
- **67** « Quand il y a silence, il y a roman »
  LOLA LAFON
- **68 Éducation.** L'école, miroir de nos crises
  ÈVE CHARRIN
- **71** « Je veux rendre justice au travail des profs »
  THOMAS REVERDY
- **73 Travail.** Des salariés sous emprise ?
  ÈVE CHARRIN
- **76 Environnement.** Les romanciers au chevet de la nature
  PIERRE SCHOENTJES
- **80** « J'écris avec de la terre et de la sueur »
  CLARA ARNAUD
- **81 Dystopies.** Science-fiction, l'exutoire de nos angoisses
  LAURENT TESTOT
- **84** « L'utopie doit affronter ses tensions »
  CAMILLE LEBOULANGER

88 LIVRES

97 LE MOT QUI FÂCHE

- *Complotisme*

Délivré à 353101 le 11/23/2023, 5:34:16 PM

UNE MÉMOIRE DE NOS MISÈRES

Lettres, photos, œuvres d'art collectives : les archives d'ATD Quart Monde, conservées en région parisienne, ont été classées par l'Unesco au registre « Mémoire du monde ».

ADÈLE CAILLETEAU

Avec ses 2,7 kilomètres d'archives papier, ses 6 millions de photos numérisées ou ses 10 000 documents audio et vidéo stockés dans des pièces climatisées, le centre Joseph-Wresinski en banlieue parisienne ressemble à n'importe quel fonds d'archives. À la différence qu'ici, à Baillet-en-France, les gardiens des lieux ne sont pas des professionnels de la conservation mais des activistes contre la pauvreté. Ils sont une trentaine de bénévoles et de salariés engagés au sein du mouvement ATD Quart Monde à faire vivre cette maison installée dans la campagne du Val-d'Oise. Assis à de larges tables baignées par un puits de lumière, inlassablement et avec application, ils trient et classent : les photos de bambins qui jouent dans un bidonville, les lettres désespérées de parents à qui on a retiré un enfant ou les œuvres d'art produites au sein des différentes antennes de l'association à travers le monde. Hormis quelques doublons, rien n'est jeté. « *On a encore de la place* », sourit Sophie Razanakoto, une des responsables du centre ouvert en 2007. Elle se souvient même d'avoir archivé des morceaux de papier noircis par le feu, témoignages de l'incendie du bidonville de Noisy-le-Grand en 1957 : « *Les historiens ne peuvent rien en faire, mais ces six boîtes remplies d'objets détruits racontent quelque chose de la vie des plus pauvres* », souligne-t-elle.

Cette démarche de conservation fait partie de l'ADN d'ATD Quart Monde. Cofondée par le père Joseph Wresinski et les familles qui résidaient dans le camp des sans-logis de Noisy, comme on appelait le bidonville, l'association s'est tout de suite donné pour mission de garder une trace de l'existence de ce « quart-monde » trop souvent oublié par l'histoire. Dès le départ, un institut de recherche est mis en place pour comprendre les rouages de la misère et se pencher sur les parcours, les idées, les combats de ceux qui la vivent. « *La parole et le regard des plus pauvres sont mal connus des sociologues et des philosophes. Quand on se pose des questions sur la vie, sur l'amour, on n'a jamais leur point de vue* », déplore Nathalie Bénézet, qui dirige le centre après avoir effectué des missions pour l'association au Burkina Faso, à Taïwan et aux Philippines.

« UNE RECONNAISSANCE DE TOUTES CES FAMILLES »

Au printemps dernier, la valeur de ces documents a été reconnue officiellement. Après un long processus de candidature, l'Unesco a inscrit une grosse partie du fonds à son registre « Mémoire du monde ». Les dossiers sont issus de 26 pays où le mouvement a des volontaires et s'étendent de sa création en 1957 à la reconnaissance du 17 octobre comme journée mondiale du refus de la misère par l'Organisation des nations unies en 1992. Ce label est « *une reconnaissance importante de toutes ces familles, dont les bidonvilles ou barres d'immeubles sont régulièrement détruits sans que subsiste aucune trace de leur passage* », poursuit N. Bénézet. Elle espère que cette certification facilitera l'obtention de financements, nécessaires pour améliorer la conservation des documents et poursuivre le travail de collecte. Et les projets ne manquent pas : à l'automne 2024, un container venu tout droit de Chicago sera livré pour que l'intégralité des archives relatives à l'histoire d'ATD Quart Monde aux États-Unis rejoigne les étagères équipées de manivelles à roulement du centre.

Du côté des chercheurs, le prestigieux label de l'Unesco représente « *une garantie qu'on va y trouver quelque chose* », explique Axelle Brodiez-Dolino, historienne au CNRS. De 2015 à 2020, elle a fréquenté assidûment ce centre, pour sa thèse d'habilitation à diriger des recherches sur l'histoire d'ATD Quart Monde. « *C'est atypique pour une association d'avoir une telle masse de documents et il y a une vraie plus-value des volontaires du mouvement qui connaissent très bien les fonds et peuvent nous aiguiller* », souligne-t-elle. Lors de ses premières venues, A. Brodiez-Dolino n'avait accès qu'aux rapports d'activité ou aux revues publiées par l'association. Ce n'est qu'au fur et à mesure qu'elle a pu consulter les monographies de familles conçues par l'équipe à partir d'écrits, trop nominatifs pour être directement consultés, conformément aux règles fixées par le comité d'éthique. Dans la charte qui régit

Délivré à 353101 le 11/23/2023, 5:34:16 PM

Le bidonville de Noisy-le-Grand, photographie de Miroslav Marik (1969).

l'accès aux archives, on retrouve l'importance du respect de la dignité, de la vie privée ou la volonté de toujours rappeler les contextes d'expression. Le dernier principe est plus étonnant : « *Toute recherche fondée sur les documents consultés s'inscrit dans un objectif d'éradication de la misère* », indique la charte éthique. ATD Quart Monde n'a pas de temps à perdre avec des projets qui n'iraient pas dans le sens de son combat.

RETROUVER SES ORIGINES

Au total, plus de 200 personnes consultent chaque année les archives. Outre les chercheurs et les étudiants, il y a des volontaires d'ATD Quart Monde venus se former, faire une pause dans leur engagement ou prendre le temps de se replonger dans l'histoire du mouvement. Mais les visiteurs sont aussi des personnes qui ont vécu la grande pauvreté, à la recherche de traces de leur passé et pour qui les archivistes prévoient des visites sur-mesure. L'équipe se souvient de deux sœurs d'une cinquantaine d'années qui ont découvert *via* des photos le visage de leur père qu'elles n'avaient pas connu. Il y a eu aussi cette dame, dont le regard sur ses origines a été transformé par la lecture d'un témoignage sur la pauvreté rédigé par sa mère. « *Souvent, les gens qui viennent ici n'ont qu'une version pas très jolie de leur histoire familiale, via les ordonnances de placement des enfants, par exemple, où on parle surtout des "carences éducatives"*, détaille N. Bénézet. *Ici, on conserve des documents qui montrent que les plus pauvres ne peuvent pas être résumés à des rapports officiels.* »

Juste avant que la cité dans laquelle il a grandi soit détruite, Guendouz Bensidhoum s'est lui aussi rendu au centre Joseph-Wresinski avec quelques amis d'enfance pour se plonger dans les archives des Sablières à Créteil (Val-de-Marne). « *C'était très beau à voir l'émotion des gens qui retrouvaient leur passé. C'était aussi très drôle d'entendre leurs avis contradictoires au moment d'identifier les gens sur les photos* », se souvient-il. Devenu volontaire à ATD Quart Monde, il est venu plusieurs fois aux archives où il a retrouvé des images de lui enfant, dont il a fait des copies. Un jour, en discutant avec son frère aîné, une d'elles lui a été utile. « *Je lui disais qu'on avait grandi pauvrement, que nos vêtements étaient un peu craignos mais lui trouvait que j'exagérais. Là, je lui montre la photo, et c'est comme si tout à coup il était obligé de reconnaître ce que je disais* », confie G. Bensidhoum. Et résumant d'une phrase l'importance de tout ce travail d'archives, il conclut : « *Quand on dit qu'on vivait dans des conditions de vie difficiles, souvent les gens ne nous croient pas. La photo, elle dit tout.* » ●

Délivré à 353101 le 11/23/2023, 5:34:16 PM

© J. PANCONI

BIOGRAPHIE
Wilfried Lignier est chargé de recherche au CNRS. Il vient de publier *La société est en nous. Comment le monde social engendre les individus* (Seuil, 2023).

3 QUESTIONS À...

WILFRIED LIGNIER

« Soyez ethnographe de vous-même ! »

Dans son dernier essai, le sociologue Wilfried Lignier propose de se saisir des outils des sciences sociales, et non de la psychologie, pour faire son autoanalyse.

Vous invitez le lecteur à retracer sa genèse sociale. En quoi la sociologie constitue-t-elle un langage pertinent pour comprendre qui nous sommes ?

Contrairement à la psychologie qui considère que nous sommes avant tout mus par des processus intérieurs, la sociologie insiste sur le vocabulaire des relations sociales. Pour comprendre pourquoi on est « radin » ou « généreux », on peut interroger notre rapport à l'argent, faire le lien avec celui qui nous a été versé enfant par nos parents, se demander si on nous a conseillé « *de ne pas l'étaler* »... On s'éloigne alors d'une logique du choix individuel pour expliquer, comme dit Pierre Bourdieu, ce qui forge notre *habitus*, c'est-à-dire notre manière d'être, ce que nous sommes disposés à faire.

Le concept d'« incorporation », c'est-à-dire la manière dont nos relations sociales s'inscrivent dans notre corps est également central, il fait le lien entre le sociologique et le biologique. Pour un homme, par exemple, le simple fait de croiser les jambes lorsqu'on est assis, au repos, est révélateur d'un type de masculinité, ancrée dans des positions de classe.

C'est parce que les relations sociales ont le pouvoir de se cristalliser dans notre corps qu'elles déterminent durablement notre intériorité.

Comment notre condition sociale opère-t-elle concrètement sur la construction de notre personnalité ?

Pour répondre à cette question, il faut se pencher sur les attentes qui pèsent sur nous, telles qu'elles se sont exprimées et s'expriment encore dans notre quotidien. À commencer par les attentes de nos parents, qui nous incitent en général à cultiver des interactions qui vont nous permettre de nous élever socialement. Par exemple, une fois adulte, leur mise en garde contre les « mauvaises fréquentations » continuera de peser sur nos choix amicaux.

Cette attention au quotidien n'empêche pas de penser également le rôle d'événements plus ponctuels, par exemple, des violences, des « traumatismes », qui contribuent aussi à nous façonner sur le long terme. Il faut en revanche réfléchir à la façon dont ils sont reconduits dans notre vie ordinaire, après coup. Par exemple, une agression subie du fait de votre couleur de peau, n'est pas qu'un moment intensément malheureux. C'est une chose dont vous allez parler, dont on va vous parler, qui vous fera cauchemarder, éviter certains lieux, certaines personnes. Et tout cela va contribuer à faire de vous le membre d'une minorité raciale, forgée sociologiquement, et non biologiquement.

Que retirer de cette autoanalyse sociologique ?

Dans le livre, j'engage les lecteurs à être un peu ethnographes d'eux-mêmes, je les invite à observer ce qui fait leur quotidien. Ça peut être très concret. Comment, par exemple, la lecture est-elle devenue un aspect important de notre personnalité ? Il faut peut-être se souvenir d'une mère qui nous faisait lire le soir, ou d'un travail de transmission culturelle qu'imposait alors davantage un de nos parents. Envisager que nos parents n'étaient pas entièrement d'accord sur ce qui fait une bonne éducation, qu'il y avait des rapports de force, et que cela nous a construits. En tout cas, on s'éloignera dans cette logique de l'idée du mérite purement individuel. On explorera tout ce que nos pratiques, parfois très personnelles, doivent aux autres, à ce qu'ils voulaient pour nous.

PROPOS RECUEILLIS PAR **TOM UMBDENSTOCK**

Délivré à 353101 le 11/23/2023, 5:34:16 PM

PRÉ-HISTOMANIA

MUSÉUM NAL HIST NATURELLE

FROBENIUS-INSTITUT
FÜR KULTURANTHROPOLOGISCHE
FORSCHUNG

Exposition 17 nov. 2023 — 20 mai 2024

MUSÉE DE L'HOMME

Place du Trocadéro
Paris 16e
Réservation conseillée

Télérama philosophie le Bonbon ARCHÉOLOGIA HISTOIRE TV BeauxArts Magazine france·tv PARIS MATCH RATP arte

MNHN 2023 © Institut Frobenius, Francfort-sur-le-Main - MNHN Service collections

Délivré à 353101 le 11/23/2023, 8:04:57 PM

Délivré à 353101 le 11/23/2023, 8:04:57 PM

© EMERIC LHUISSET

IMAGE DU MOIS

Théâtre de guerre

Toute photo de guerre est scénarisée et porte en elle un risque de propagande et de désinformation. C'est vrai du photojournalisme, qui draine avec lui une culture picturale. C'est vrai aussi des photographies amateur, qui circulent sur les réseaux sociaux. Pour nous inciter à y réfléchir, Émeric Lhuisset, diplômé en arts (École des beaux-arts de Paris) et en géopolitique (université Panthéon-Sorbonne/ENS-Ulm), a conçu la série « Théâtre de guerre ». Comme les treize autres images de cette série, cette photo de combattants kurdes est une mise en scène. Aveuglés par la fumée, les personnages se figent dans un ralenti théâtral. Au premier plan, un homme d'âge mûr s'écroule dans les bras de son frère d'armes, quand ses camarades à l'arrière lèvent leurs fusils-mitrailleurs vers un ennemi invisible.

Pour réaliser cette image, le plasticien français, présent en 2012 non loin de la frontière iranienne, a demandé aux combattants d'un groupe de guérilla kurde de rejouer *En avant ! La mort du colonel de Franchessin* (1889) du peintre Georges Moreau de Tours (1848-1901).

Cette reconstitution, un peu grandiloquente, s'inspire des tableaux du conflit franco-prussien de 1870 qui marquèrent durablement la grammaire visuelle des conflits du 20e siècle. Elle questionne la mise en scène des conflits, son rapport au réel, et la capacité de la photographie en zone de guerre à informer à l'ère des réseaux sociaux. « *Synonyme pour beaucoup de mensonge et de manipulation, la mise en scène reste un tabou dans le photojournalisme alors même qu'elle concerne beaucoup d'images de guerre devenues iconiques,* souligne É. Lhuisset. *C'est un procédé, et à ce titre on peut en faire ce qu'on veut, la faire mentir, comme lui faire dire la vérité, exactement comme on peut faire dire à une image, prise sur le vif, tout et son contraire en fonction du texte qu'on lui accole.* »

CÉCILE PELTIER

© EMERIC LHUISSET

Émeric Lhuisset, qui arpente la Turquie, l'Afghanistan, la Syrie, l'Irak ou encore l'Ukraine depuis vingt ans, s'immerge longtemps sur le terrain avant de sortir son appareil. Ainsi, cette image est le résultat d'une « coproduction » avec les combattants de ce mouvement de guérilla kurde iranien, dont il a gagné la confiance au fil de ses séjours. Les protagonistes ont été associés à la réalisation de la mise en scène. Le plasticien a noué des relations étroites avec plusieurs d'entre eux, dont il a documenté l'exil à travers l'Europe huit ans plus tard dans la série « L'autre rive », présentée à la fin de l'ouvrage. « *Ces figures héroïsées des premières photos, qui ont combattu Daesh, prennent, dès qu'elles ont traversé la mer, le visage du réfugié, c'est-à-dire pour beaucoup du paria* », souligne l'artiste.

À LIRE

- *Percevoir*, Émeric Lhuisset, textes Jean-Baptiste Jeangène Vilmer, La Martinière, 2023.

Délivré à 353101 le 11/23/2023, 8:04:57 PM

● EN DÉBAT

Faut-il renommer la schizophrénie ?

Le terme schizophrénie fait peur, au point de véhiculer de fausses croyances et stigmatiser ceux qui en souffrent.

Alors que le mésusage des mots « schizophrénie », « schizophrénique », ou de leur diminutif « schizo », reste monnaie courante dans les médias et dans les prises de paroles publiques, les associations de patients cherchent à déstigmatiser les représentations qui entourent la maladie. Depuis 2018, elles sont nombreuses à militer pour un changement pur et simple de nom : « *Notre étude lexicologique sur la représentation de la schizophrénie dans la presse a montré qu'un des ressorts de la stigmatisation provenait de la confusion avec la double personnalité (validée dans l'usage courant) et de son association à la manipulation et à la dangerosité* », peut-on lire par exemple sur le site d'une des plus importantes associations, le collectif Schizophrénies. Lutter contre son usage courant semble vain et le collectif Schizophrénies se demande donc si le succès très important du terme dans son sens métaphorique n'est pas devenu un obstacle irrémédiable à la compréhension des troubles et de ceux qui en souffrent. Seul 1 patient sur 10 emploierait en effet le terme « schizophrénie » pour parler de sa maladie à son entourage, toujours selon l'association.

Le pas a déjà été franchi en 2002 par le Japon, qui a adopté dans ses classifications les « troubles de l'intégration ». Une évolution plébiscitée par les patients, mais aussi par certains psychiatres. La stigmatisation peut en effet constituer un frein au processus de rétablissement des patients. Par ailleurs, les connaissances sur la maladie ont largement évolué au cours des dernières années.

« *Un autre nom pour la schizophrénie renvoie de fait à un authentique changement de paradigme : celle-ci ne se situe plus dans la rupture avec la norme mais dans la continuité du fonctionnement normal du cerveau (...). Il est sans doute préférable d'identifier des symptômes sur lesquels agir de manière rationnelle ou pragmatique en vue de traitement que de rassembler sous le nom générique de "schizophrénie" des items descriptifs qui n'ont d'autre lien que formel* », soulignent les psychiatres Bernard Granger et Jean Naudin dans *Idées reçues sur la schizophrénie.*

© WESTEND61/GETTY

Il existe également de nouvelles théories, comme celle de la saillance dopaminergique. Les partisans de ce modèle considèrent que les symptômes psychotiques sont la manifestation d'une perturbation des mécanismes de tri des *stimuli*. Ils ont quant à eux proposé le terme « syndrome de dysrégulation de la croyance ». Cette approche situerait la schizophrénie en pôle extrême d'un continuum de symptômes, au sein de ce qu'il conviendrait d'appeler un « spectre de la psychose ». D'autres noms ont été proposés selon les approches et plusieurs journées de concertation ont été organisées en France depuis 2018 par le Centre collaborateur de l'OMS en France (CCOMS), incluant des associations d'usagers, des psychiatres et des chercheurs.

« *Le mérite du mot "schizophrénie" aura été de centraliser les troubles et les voies de recherche, de donner un nom commun à un ensemble de troubles probablement hétérogènes. Son inconvénient aura été d'obscurcir la compréhension et de fermer* a priori, *du fait de la stigmatisation qu'il entraîne, l'accès au dialogue et à l'inclusion sociale* », concluent J. Naudin et B. Granger dans leur ouvrage.

● **LOUISE MORFOUACE**

SOURCE

• Bernard Granger et Jean Naudin, *Idées reçues sur la schizophrénie*, Le Cavalier bleu, 2022.

Délivré à 353101 le 11/23/2023, 8:04:57 PM

● PSYCHOLOGIE

L'ecstasy, remède au stress posttraumatique

L'Australie autorise depuis juillet l'utilisation de la MDMA, une substance de synthèse connue aussi sous le nom d'« ecstasy », pour traiter les troubles de stress posttraumatiques. La psychothérapie et les antidépresseurs inhibiteurs sélectifs de la recapture de la sérotonine (ISRS) constituent aujourd'hui les principaux traitements de ces pathologies qui se manifestent notamment sous forme de cauchemars, d'hypervigilance ou d'idées suicidaires. Mais, « *le taux important d'abandon en cours de traitement, tant psychothérapeutique que médicamenteux, de l'ordre de 30 %, et le nombre de personnes continuant à souffrir malgré une ou plusieurs tentatives de prises en charge indiquent que l'offre de soins actuelle ne répond pas aux besoins de nombreux patients* », remarquent la psychologue Évelyne Josse et le psychothérapeute Christophe Baliko dans un récent article. En France, les psychédéliques (parmi lesquels le LSD ou la MDMA) sont prohibés depuis 1966. Mais ces dernières années, les recherches ont progressé. Une étude publiée en 2021 dans *Nature* révèle ainsi un taux d'amélioration significatif des symptômes de ces troubles post-traumatiques chez 88 % des 46 patients de la cohorte traités par psychédéliques. La thérapie prévoit, outre la consommation de la substance, des séances de psychothérapie avant et après le *trip*.

En Australie, cette autorisation a été jugée prématurée par certains médecins, les essais cliniques n'étant pas terminés. Mais devant l'échec des thérapeutiques classiques et une sensibilisation grandissante aux problèmes de santé mentale, le ministère de la Santé australien a néanmoins donné son feu vert. ● **L.M.**

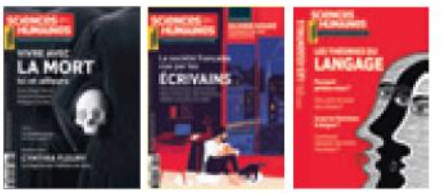
SOURCE

• Évelyne Josse et Christophe Baliko, « Les psychédéliques, nouvelles perspectives pour les thérapies du traumatisme », *Hegel*, n° 1, 2023/1.

© BLACKDAY/ADOBE

OFFRE DE PARRAINAGE

SCIENCES HUMAINES



Offrez un abonnement !

1 an - 10 numéros
+ 2 hors-séries Les Essentiels

39€*
Seulement
au lieu de 94 €*

*Prix au numéro

Papier + Digital + Archives

* Offre réservée aux particuliers et étudiants en France métropolitaine.

BULLETIN D'ABONNEMENT

☐ OUI, je m'abonne pour 1 an et je règle aujourd'hui la somme de 39 €

☐ Par chèque (bancaire ou postal) à l'ordre de Sciences Humaines

☐ Par virement Banque Populaire
Bourgogne Franche-Comté
IBAN : FR76 1080 7004 0922 1217 7531 021
BIC : CCBPFRPPDJ

POUR ALLER PLUS VITE,
APPELEZ LE 03 86 72 17 39
CODE PROMO 364
(PAIEMENT PAR CARTE BANCAIRE)

Mes coordonnées :
Nom .....
Prénom .....
Adresse .....
.....
CP Ville .....
Pays .....
Courriel .....

À compléter et à retourner avec votre règlement dans une enveloppe NON AFFRANCHIE à :

Sciences Humaines
Libre Réponse 60 546
89 019 Auxerre Cedex

DÉCOUVREZ TOUTES NOS OFFRES D'ABONNEMENTS EN SCANNANT CE QRCODE

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Sciences Humaines responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse https://www.scienceshumaines.com/politique-confidentialite ou écrivez à notre Délégué à la protection des données à Sciences Humaines BP 256 – 89004 Auxerre Cedex ou serviceclients@scienceshumaines.fr

Délivré à 353101 le 11/23/2023, 8:04:57 PM

© KLAUS VEDFELT/GETTY

● SOCIOLOGIE

Les nouveaux visages de la paysannerie

Alors que la moitié des agriculteurs français seront potentiellement concernés par la retraite dans les cinq ans à venir, les campagnes ont récemment vu émerger des paysans d'un nouveau genre. Cécile Gazo a mené l'enquête en Île-de-France auprès de ces néopaysans, aussi surnommés « nima » (pour « non issus du milieu agricole »), dont ni les parents ni les grands-parents ne sont agriculteurs et qui n'ont pas de formation dans ce secteur.

À la différence des néoruraux post-Mai 68, ils ne se réclament pas d'influences marxistes. Ils visent la rentabilité en misant sur la permaculture ou en s'inspirant des succès du Québécois Jean-Martin Fortier, influenceur sur le Web, devenu une référence du maraîchage bio intensif. Ils voient dans cette reconversion la possibilité d'exercer un métier porteur de sens, en accord avec leurs aspirations écologiques. C'est aussi l'occasion de devenir leur propre patron en échappant au salariat. Une frange plus minoritaire cherche surtout à s'autonomiser des réseaux classiques d'approvisionnement (eau, énergie, alimentation) dans une démarche survivaliste. La sociologue a aussi suivi quelques jeunes ayant abandonné leurs études pour opérer un virage vers l'agriculture.

Ces néopaysans ne se retrouvent pas toujours dans les dispositifs classiques d'aides publiques à l'installation. La dotation « jeune agriculteur », par exemple, est réservée aux détenteurs d'un diplôme agricole et à ceux qui gagnent au moins le smic. Certains néopaysans doivent ainsi cumuler le travail de la terre avec des activités de formation ou la tenue d'un gîte. Autant de raisons qui plaident selon la chercheuse pour une refonte des aides. ● **FLORINE GALÉRON**

SOURCES

- Cécile Gazo, « Se reconvertir dans l'agriculture : du retour au recours à la terre », *Études rurales*, n° 211, 2023/1.
- Cécile Gazo, « Figures du "retour à la terre". Entre projet professionnel, projet de vie et engagement politique », *Multitudes*, n° 92, 2023/3.

© BSIP/UNIVERSAL IMAGES GROUP VIA GETTY

● Le mot du mois

COLORISME

De nombreux jeunes se définissant comme Noirs constatent qu'avoir une peau claire est souvent considéré comme un critère de beauté et facilite les rencontres amoureuses sur les réseaux sociaux. L'avantage social que représente la clarté de la peau a été mis en évidence aux États-Unis il y a plusieurs décennies. En 1990, par exemple, Michael Hughes et Bradley Hertel publient un article qui montre qu'une famille d'Afro-Américains à peau claire a un revenu moyen de 12 606 dollars, contre 9 156 dollars pour une famille à la peau foncée. C'est ce qu'on appelle le colorisme. Ce terme aurait été forgé en 1983 par la militante afro-américaine Alice Walker pour désigner un « *traitement préjudiciable ou préférentiel de personnes de même race, fondé uniquement sur la couleur de leur peau* ».

Ce préjugé trouve ses racines entre autres dans les sociétés de plantation, créées par les Européens en Amérique ou aux Antilles. Alors que la main-d'œuvre servile est noire, les métis sont surreprésentés parmi les affranchis et occupent « *une part croissante dans la prospérité coloniale* », explique l'historien Frédéric Régent. Les colons, soucieux de préserver leurs privilèges, se protègent peu à peu en distinguant juridiquement « Blancs » et « libres de couleur ». Être considéré comme blanc est donc « *un objectif pour les plus riches et les plus clairs des métissés* », et le rester « *devient de plus en plus important à mesure que se développent les législations discriminatoires dans les colonies* ».

Le terme « colorisme », directement traduit de l'américain, est introduit en France en 2006 par l'historien Pap Ndiaye. Comme le souligne ce dernier, la réflexion sur le colorisme « *permet (...) de nuancer l'opposition "Noir"/"Blanc", certes fondamentale dans les imaginaires racialisés, mais qui ne rend pas compte, à elle seule, des hiérarchies sociales induites par la racialisation* ».

● **HÉLÈNE FROUARD**

SOURCE

- Pap Ndiaye, « Questions de couleur. Histoire, idéologie et pratiques du colorisme », *in* Didier et Éric Fassin (dir.), *De la question sociale à la question raciale ? Représenter la société française*. La Découverte, 2006.
- Frédéric Régent, *Libres de couleur. Les affranchis et leurs descendants en terres d'esclavage 14e-19e siècles*, Tallandier, 2023.

Délivré à 353101 le 11/23/2023, 8:04:57 PM

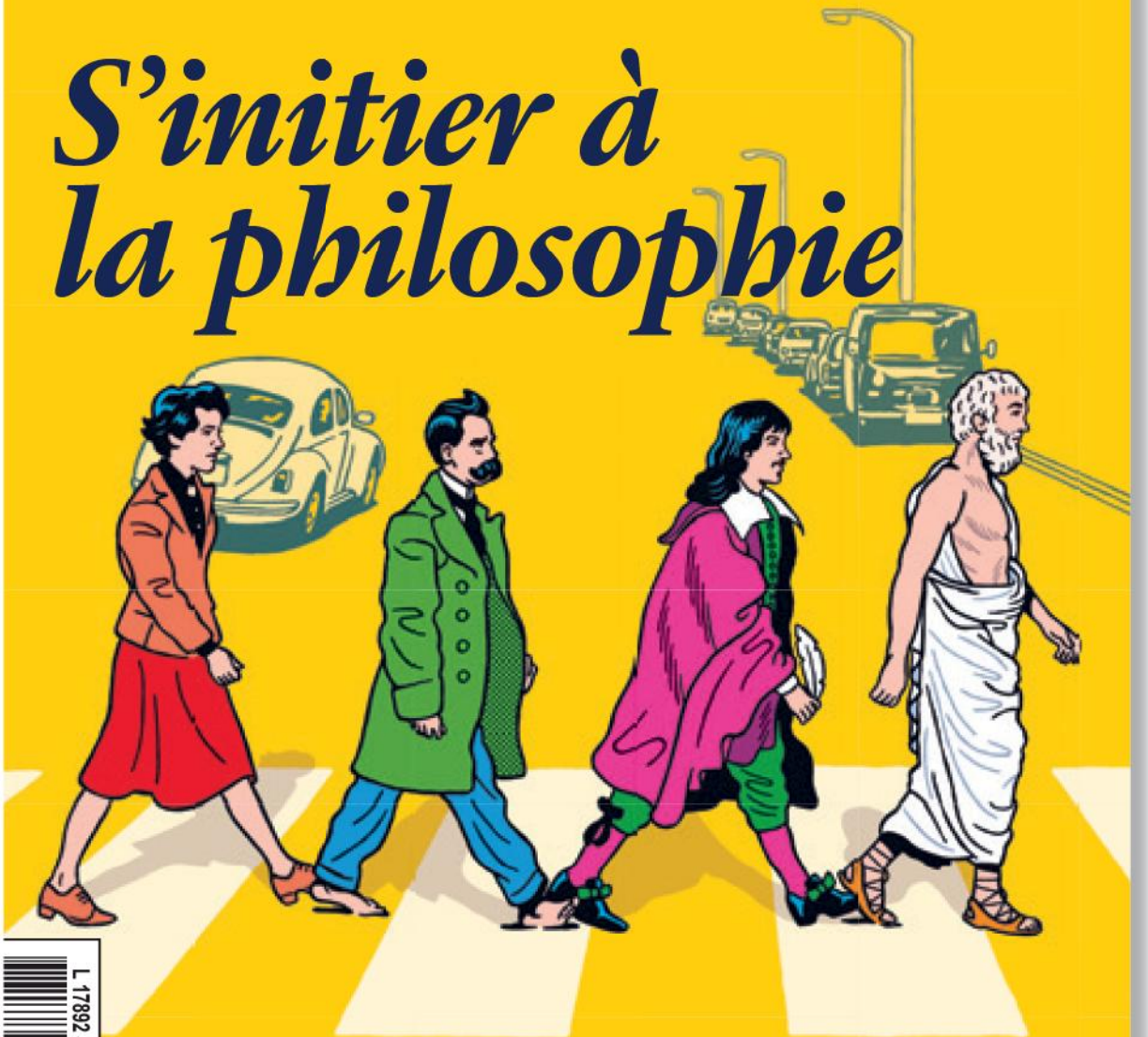
VIENT DE PARAÎTRE

philosophie magazine

philosophie magazine

HORS-SÉRIE

S'initier à la philosophie



Philosopher à coups de marteau / Apprendre à s'étonner / Choisir un maître / Créer des concepts / Penser avec son corps / S'engager

Avec Barbara Cassin, André Comte-Sponville, Jean-Luc Marion, Pierre Zaoui…

L 17892 - 59H - F: 9,90 € - RD

France: 9,90 € / Belux : 10,90 € / Suisse: 16,90 FS / Allemagne: 11,50 € / Espagne-Italie-Grèce-Portugal cont.: 10,90 € / DOM : 10,90 € / TOM : 1320 XPF / MAR : 112 Mad / TUN: 23 Tnd / Canada : 16,50 $Cad

En vente chez votre marchand de journaux et sur philomag.com

Délivré à 353101 le 11/23/2023, 8:04:57 PM

● ÉCONOMIE

Les études longues sont-elles encore rentables ?

Et si la France produisait trop de diplômés, dont les précieux parchemins valaient de moins en moins sur le marché du travail ? La question fait régulièrement la une des médias, au point d'en devenir un vrai lieu commun. Pour tenter d'y apporter une réponse au moins partielle, les économistes Damiano Argan et Robert Gary-Bobo ont comparé les destins sur cinq ans de quatre cohortes de jeunes gens sortis du système scolaire entre 1992 et 2010. Une période marquée par une massification de l'enseignement supérieur qui a « *inondé le marché du travail de diplômés* ». Pour les individus travaillant à temps plein, c'est-à-dire le « *cœur du système* », le constat est net : entre 1997 et 2015, les salaires réels ont baissé de 1 % pour les titulaires d'un BTS-DUT, 2 % pour les détenteurs d'une licence, 3 % d'un master ou plus ainsi que les diplômés d'école de commerce, et 4 % pour leurs camarades issus d'écoles d'ingénieurs. Dans le même temps, ils ont augmenté de 2 à 14 % pour les titulaires au plus d'un baccalauréat, d'un CAP ou d'un BEP et pour les non-diplômés.

Bien sûr, la prise en compte du chômage et du temps partiel vient noircir le tableau pour les non-diplômés, davantage touchés par ces problèmes. Mais même en tenant compte de cette précarité, le gain moyen sur la fiche de paie des titulaires d'un master a chuté de 11 % et celui des diplômés d'école de commerce de 16 %, contre une baisse de 13 % pour les détenteurs d'un seul bac et de 15,5 % pour les diplômes inférieurs au bac. Les deux économistes en concluent que l'hypothèse la plus probable, plus qu'une baisse de la qualité des diplômés, est que leur nombre a crû plus vite que celui des emplois correspondants. ● **JEAN-MARIE POTTIER**

SOURCE

• Damiano Argan et Robert Gary-Bobo, « Les diplômes français se sont-ils dévalorisés ? Les rendements de l'éducation et de l'expérience en France, 1992-2017 », *Revue économique*, n° 74, 2023/2.

© UNSPLASH

● HISTOIRE

Quatre siècles de tourisme à Versailles

Dès le règne de Louis XIV, Versailles attire les visiteurs étrangers, comme en atteste l'étude récente de 600 récits de voyageurs de 43 nationalités, des années 1660 à la fin du 19e siècle. Durant l'Ancien Régime, le château de la plus prestigieuse des cours d'Europe reçoit de jeunes nobles venus découvrir tant la langue que l'étiquette françaises. On trouve aussi beaucoup d'artistes, d'intellectuels, de scientifiques étrangers et de représentants du corps diplomatique.

Beaucoup de ces visiteurs désirent assister à des scènes de la vie royale, à commencer par le souper ou la messe. Les étrangers du 19e siècle, friands d'anecdotes, veulent quant à eux voir les lieux évocateurs : le lit de mort du roi, la résidence de Marie-Antoinette au Trianon, l'escalier par lequel Louis XVI a fui… Dans leurs récits, les voyageurs consignent leur émerveillement pour l'architecture du château, la Grande Galerie, les fontaines et les jardins.

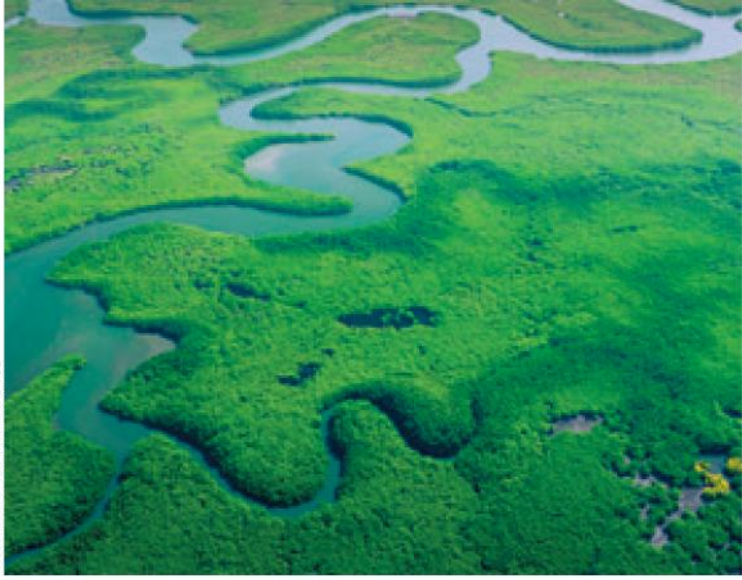
Après la Révolution, les visiteurs se montrent plus critiques envers le château, raillant un « *chef-d'œuvre ruineux* », emblème de « *l'arrogance* » du Roi-Soleil. La chute de Louis XVI entraîne un arrêt brutal des visites. La Terreur effraie les étrangers et il faut attendre le coup d'État de Bonaparte pour entrevoir une reprise. L'intérêt pour Versailles se ravive lorsqu'en 1837 Louis-Philippe transforme l'ancien palais en musée d'histoire. L'image de Versailles a changé, les façons de le visiter aussi mais son prestige a survécu à la chute de la monarchie.

● **THIBAULT LE HEGARAT**

SOURCE

• Flavie Leroux, « Versailles et ses visiteurs étrangers, 17e -19e siècle », *Bulletin du Centre de recherche du château de Versailles*, n° 23, 2023.

Délivré à 353101 le 11/23/2023, 8:04:57 PM



© CURIOSO.PHOTOGRAPHY/ADOBE

● ETHNOARCHÉOLOGIE

D'où viennent les terres noires amazoniennes ?

Aux yeux des Européens, l'Amazonie est longtemps passée pour une forêt vierge. Ce n'est plus le cas aujourd'hui et les chercheurs s'interrogent sur l'importance de l'impact écologique des sociétés humaines qui ont habité la région, comme dans le cadre d'un travail de recherche pluridisciplinaire récent sur les « terres noires amazoniennes ».

On considère généralement que cette terre, qui doit sa couleur à sa richesse en matière carbonique, résulte d'une occupation humaine. Mais a-t-elle été créée intentionnellement dans le cadre de pratiques agricoles ou est-elle le simple produit de son activité ?

L'étude porte sur un espace situé dans le bassin supérieur du rio Xingu, un affluent de l'Amazone. Les chercheurs notent des similitudes spatiales et compositionnelles entre les terres noires anciennes présentes autour de sites vieux d'un millier d'années et de villages contemporains. Ils ont aussi observé les pratiques actuelles des populations autochtones qui enrichissent le sol autour des villages par des monticules de déchets provenant de la pêche et de la consommation de manioc, ainsi que de l'épandage des cendres et des charbons.

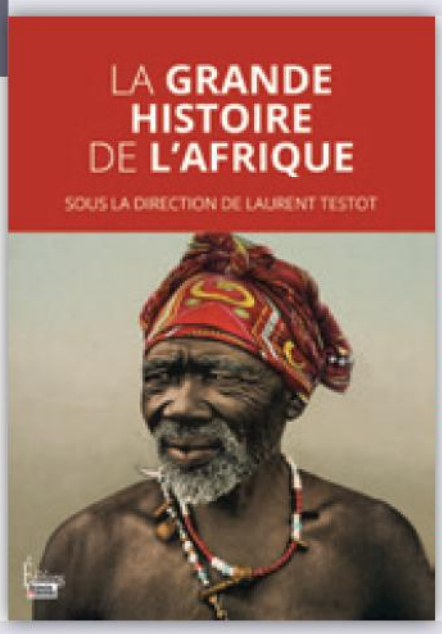
À travers cette comparaison ethnoarchéologique, ils suggèrent que les anciens Amazoniens avaient développé une véritable gestion du sol afin d'en améliorer la fertilité et d'augmenter la productivité des cultures. Par ailleurs, ils estiment que sur certains sites anciens, le carbone stocké équivaut à celui contenu par la biomasse de la forêt tropicale au-dessus du sol. ● **VINCENT CAPDEPUY**

SOURCE

• Morgan J. Schmidt *et al.*, « Intentional creation of carbon-rich dark earth soils in the Amazon », *Sciences Advances*, vol. IX, n° 38, 2023.

SCIENCES HUMAINES

NOUVEAUTÉ



Retrouvez cet ouvrage en scannant ce QRcode

NOUVEAUTÉ

EN LIBRAIRIE

« L'HISTOIRE D'UNE AFRIQUE AUX PASSÉS MULTIPLES QUI SERA DEMAIN AU CENTRE DE TOUTES LES ATTENTIONS. »

Délivré à 353101 le 11/23/2023, 8:04:57 PM

© SAMUËL BERTHET

● **FABIEN TRÉCOURT**
JOURNALISTE,
IDÉES, CULTURE, SOCIÉTÉ

CULTURE POP

Star Trek, leçon d'astrobiologie

Une équipe de voyageurs spatiaux est appelée à la rescousse sur la planète Janus IV, où un mystérieux extraterrestre tue les ouvriers d'une mine. C'est le point de départ des « Mines de Horta », épisode culte de la série de science-fiction américaine *Star Trek* (trois saisons entre 1966 et 1969, suivies de nombreuses déclinaisons). Pour débusquer la créature, le capitaine Kirk et son officier scientifique, Monsieur Spock, tentent de détecter des traces de carbone – une technique classique pour repérer des extraterrestres, cet élément chimique étant constitutif de toutes les formes de vie connues. Pourtant ils n'en repèrent aucune trace... Spock émet alors une hypothèse : le métabolisme de cet extraterrestre serait fondé sur un autre élément que le carbone, le silicium.

Selon l'ingénieure Alex Fouilleroux, « *l'hypothèse de Spock ne sort pas de nulle part. Le seul autre candidat au concours de popularité chimique est bien le silicium* ». En astrobiologie, les scientifiques supposent que des extraterrestres auraient probablement une biochimie basée sur le carbone. Cet élément entre dans la composition de toutes les molécules organiques connues, et semble présent un peu partout dans l'univers. Néanmoins, d'autres types de métabolisme sont possibles : le silicium a des propriétés similaires à celles du carbone et pourrait constituer des organismes radicalement différents de ce que l'on connaît – en théorie du moins, en pratique il reste tout de même plus rare et instable que le carbone...

Plus généralement, lorsque des scientifiques cherchent des traces d'extraterrestres, ils s'appuient sur leur conception de la vie : un organisme grandit, consomme des ressources, se reproduit, évolue au fil des générations... Et il est fondamentalement constitué de carbone. Ces critères sont utiles pour savoir ce qu'on cherche, mais toujours insuffisants. « *N'oublions pas que tout ce que nous venons de citer concerne la vie telle qu'on la connaît*, résume A. Fouilleroux, *c'est-à-dire la vie sur Terre : de la chimie du carbone en solution dans l'eau liquide. Sommes-nous la règle ou l'exception ? Tout le vivant dans l'univers fonctionne-t-il sur ces mêmes principes ? Nous n'avons aucune certitude.* »

De même que Horta, la mystérieuse créature de Star Trek, réserve d'autres surprises à l'équipage, des extraterrestres auraient décidément toutes les chances de bouleverser notre vision de la vie. ●

© ALLSTAR PICTURES LIBRARY LTD/ALAMY

William Shatner et Leonard Nimoy, interprètes de James Tiberius et Spock dans le film de Robert Wise *Star Trek* (1979).

À LIRE

- *L'astrobiologie expliquée par Godzilla, Star Trek... & la pop culture*
  Alex Fouilleroux, *L'Étudiant*, 2023.
- Dossier « Qu'est-ce que la vie ? »
  Fabien Trécourt (coord.), *Sciences Humaines*, n° 343, 2022/1.

Délivré à 353101 le 11/23/2023, 8:04:57 PM

● PÉDAGOGIE

Histoire : place aux femmes !

Enseigner une histoire plus mixte, qui reconnaîtrait tant le rôle des hommes que des femmes, est un enjeu de taille en sciences de l'éducation. En classe, cette ambition s'est traduite par une augmentation du nombre de figures historiques féminines. Avec hélas des résultats mitigés, les élèves – surtout les garçons – continuant de restituer un récit mettant les hommes au premier plan.

Faisant l'hypothèse que les obstacles à une vision plus égalitaire relèvent principalement des représentations préalables des jeunes, deux chercheurs ont mené en collaboration avec des enseignants une expérimentation sur 259 lycéens : à une moitié, il a été proposé une séquence d'histoire mixte portant sur la Renaissance, tandis que l'autre moitié a bénéficié en plus d'une sensibilisation aux processus d'invisibilisation des femmes. Évalué en fin de séquence, l'ensemble des élèves avait mémorisé un grand nombre de figures féminines présentées en cours, mais ceux du deuxième groupe les citaient bien plus fréquemment comme personnages marquants de la période étudiée.

● **BÉATRICE KAMMERER**

SOURCE

• Bertrand Noblet et Brigitte Morand, « Déconstruire en classe le genre du récit historique pour faire apprendre une histoire vraiment mixte », *Recherches en didactiques*, n° 35, 2023/1.

© GALLICA/BNF

Portrait de la femme de lettres Émilie du Châtelet (1706-1749) par Quentin de La Tour (1704-1788).

LE TEMPS QU'IL NOUS FAUT

CE QUE PEUT LA LENTEUR POUR LE MONDE

EXPOSITION, ARTS VIVANTS, ÉCOUTES, CONFÉRENCES, ATELIERS...

du 30/09/2023 au 24/02/2024

37 RUE DE TURENNE PARIS 3e

Gratuit - Tout public
maifsocialclub.fr

MAIF Social Club

Délivré à 353101 le 11/24/2023, 9:34:52 PM

© DIVERGENCE/BRUNO LEVY

Délivré à 353101 le 11/24/2023, 9:34:52 PM

BIOGRAPHIE
Né en 1963 à Bruxelles, Olivier Houdé devient d'abord instituteur en Belgique où il s'initie à la psychopédagogie. En 1991, il soutient un doctorat de psychologie du développement de l'enfant à l'université Paris-Sorbonne. Il est nommé professeur de psychologie expérimentale en 1995. Directeur du Laboratoire de psychologie du développement (LaPsyDé/CNRS) de la Sorbonne, de 1998 à 2018, il est également membre de l'Académie des sciences morales et politiques, de l'Institut de France et de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique. Son dernier livre, *Comment raisonne notre cerveau* (PUF, coll. « La bibliothèque des QSJ », 2023) rassemble et actualise les cinq « Que sais-je ? » qu'il a publiés sur la psychologie.

OLIVIER HOUDÉ
COMMENT RAISONNE NOTRE CERVEAU

Pour le psychologue et neuroscientifique Olivier Houdé, il existe trois systèmes de pensée dans le cerveau : l'intuition, la logique et la capacité d'inhibition. Cette dernière est essentielle pour éviter les pièges cognitifs. Bonne nouvelle : il existe des leviers pour la développer, dès l'enfance.

Délivré à 353101 le 11/24/2023, 9:34:52 PM

● PROPOS RECUEILLIS PAR **MARTINE FOURNIER**

C'est dans son bureau de la Sorbonne qu'Olivier Houdé nous reçoit. Un bureau rempli de livres, de mémoires et de documents qui rappelle l'antre de Jean Piaget (1896-1980), le grand psychologue du 20e siècle qui fut son maître à penser. D'abord instituteur en Belgique, il découvre l'œuvre de J. Piaget à l'occasion d'un mémoire de recherche en psychopédagogie. Après une thèse de doctorat à la Sorbonne, il intègre à 28 ans le Laboratoire de psychologie du développement et de l'éducation de l'enfant (LaPsyDé/CNRS) qu'il dirigera de 1998 à 2018 et où il est toujours présent. Avec ses collaborateurs, il va développer une théorie nouvelle du développement cognitif et du fonctionnement du cerveau. À partir des années 2000, après avoir suivi un cursus complémentaire en neurosciences, il peut asseoir sa théorie sur l'observation du cerveau en activité, notamment chez les enfants.

Ce psychologue passionné est l'auteur d'une œuvre foisonnante comportant aussi bien des ouvrages théoriques que des livrets pédagogiques à l'usage des enseignants, ou même des livres pour enfants sur le fonctionnement du cerveau.

Entré dans les dictionnaires Larousse en 2022 et Le Robert en 2023, il vient de diriger avec son collègue Grégoire Borst le prestigieux *Handbook* des Presses de Cambridge University sur le développement cognitif (2022). Les cinq « Que sais-je ? » qui ont progressivement déployé sa théorie sont aujourd'hui réunis dans une volumineuse rétrospective : *Comment raisonne notre cerveau* (2e éd., Puf, 2023).

Au fil de vos recherches, vous avez développé votre thèse selon laquelle on aurait trois systèmes de pensée. Pouvez-vous nous l'expliquer ?

J'ai été confronté à ce que j'appelle le « paradoxe Kahneman-Piaget ». J'avais appris avec J. Piaget (1896-1980) que le développement de l'enfant se réalisait selon quatre stades : sensorimoteur chez le bébé, prélogique intuitif entre 2 et 7 ans, logique concret entre 7 et 12 ans, enfin rationnel et abstrait à partir de l'adolescence. Pour J. Piaget donc, la pensée se développait stade par stade, à l'image d'un escalier qu'on franchit marche par marche.

Or dans les années 2000, le psychologue américain Daniel Kahneman démontre que les adultes sont plutôt irrationnels dans leurs jugements. Ses résultats, qui lui vaudront le prix Nobel d'économie en 2002, remettent en cause la rationalité des agents économiques (habituellement vus à travers la figure de l'*Homo œconomicus*, rationnel et calculateur). Il expose ses travaux dans son livre *Système 1, système 2. Les deux vitesses de la pensée* ❶. Le système 1 désigne les intuitions, appelées aussi heuristiques, c'est-à-dire des stratégies automatiques très rapides qu'on utilise le plus souvent. Le système 2 mobilise la réflexion ; il est plus lent et analytique et correspond à la pensée logique de J. Piaget. Pour D. Kahneman, les deux systèmes coexistent, mais le système 1, plus rapide, domine, y compris chez l'adulte.

En fait, D. Kahneman est pessimiste : en décrivant ces deux systèmes de pensée, il estime que nous sommes condamnés à être dominés par nos intuitions. Il élargit ce constat aux institutions et au domaine de l'économie et du marketing. Aujourd'hui, l'adhésion aux *fake news*, aux stéréotypes, aux biais de pensée et aux dérapages de l'IA procède de notre système intuitif (système 1). Notre environnement n'est quasiment fait que de pièges, cela fait partie de la complexité du monde !

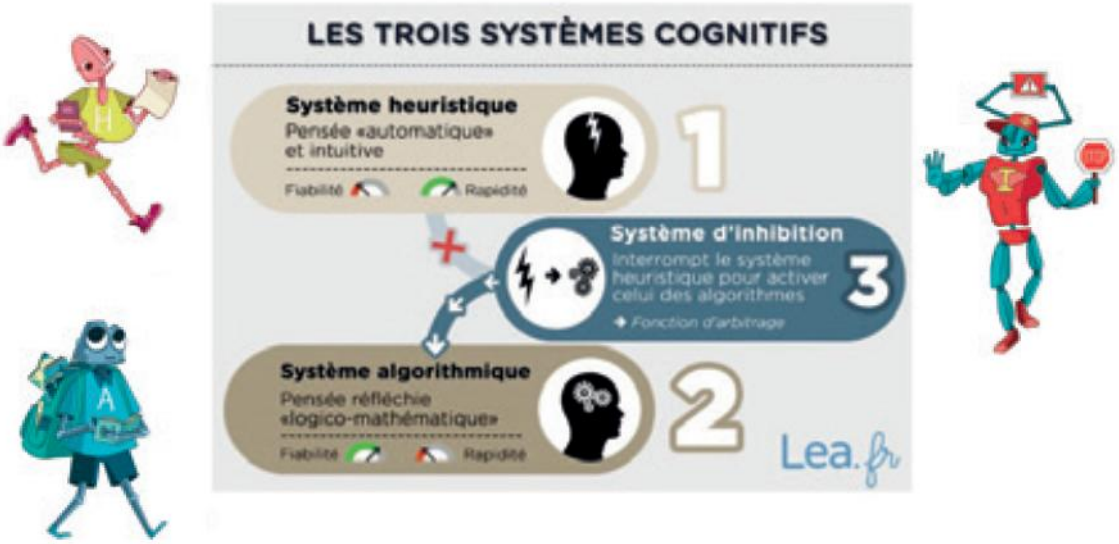
Pour ma part, j'en suis venu à penser que le développement de l'intelligence était dynamique et non linéaire. J. Piaget, qui a vécu une époque où le structuralisme était en vogue, estimait que chaque stade avait sa structure. Cependant, lorsqu'on répète ses expériences sur les enfants, on s'aperçoit que la pensée intuitive subsiste, même lorsqu'ils en ont dépassé le stade.

La véritable difficulté pour l'enfant est d'inhiber une réponse spontanée immédiate (le système 1) au profit d'une réponse plus logique (le système 2). Selon ma théorie, l'intelligence n'est ni dans le système 1 ni seulement dans le système 2 comme le pensait J. Piaget, mais dans la capacité à arbitrer entre ces deux systèmes. Pour moi, il existe trois systèmes qui agissent dans le fonctionnement de la pensée : l'intuition et la logique, auxquelles j'ai ajouté la capacité d'inhibition qui permet d'éviter les pièges de l'intuition.

Comment les neurosciences vous ont-elles permis de valider votre théorie ?

Déjà dans l'Antiquité grecque, Platon était cérébrocentriste ! Mais, il a fallu attendre les années 1980-1990 et les progrès fulgurants des neurosciences pour, la toute première fois, observer le cerveau humain en action. Différentes techniques d'imagerie cérébrale sont appa-

Délivré à 353101 le 11/24/2023, 9:34:52 PM



© SCIENCES HUMAINES ET LEA.FR (CLÉMENT QUINTARD ET CLAIRE THIBON).

Représentation du « capitaine-inhibition » (système 3) dans le guide pédagogique *Entraîner le cerveau à résister* (Nathan). Le personnage H symbolise l'heuristique (système 1), très rapide, aux grandes jambes qui courent (trop) vite, et le personnage A, l'algorithme (système 2), plus lent, portant dans son sac à dos le poids de la raison, des instruments de mesure exacte et du calcul logique.

rues. J. Piaget avait écrit : « *L'intelligence de l'enfant est la forme optimale de l'adaptation biologique.* » Si c'était le cas, grâce aux progrès de l'informatique et des neurosciences, on devait pouvoir l'observer dans le cerveau *in vivo*. À partir des années 2000, j'ai pu vérifier chez les enfants (par IRM notamment), dès la maternelle, comment la résolution des tâches logicomathématiques de J. Piaget (telle la conservation du nombre, par exemple) se donnait à voir dans l'activation des zones du cerveau. Dans mon laboratoire, nous avons pu ainsi vérifier qu'il existait bien une aire spécifique du cortex préfrontal qui mettait en action la capacité d'inhibition, le système 3 !

J. Piaget était toutefois reconnu au 20e siècle comme le plus grand psychologue de l'enfant. En quoi ses travaux ont-ils été déterminants ?

Depuis le 19e siècle, les psychologues et les savants produisaient des monographies où ils observaient leurs propres enfants. Charles Darwin, par exemple, avait étudié l'émergence du langage et des émotions chez son jeune fils. Mais J. Piaget a été le premier à en faire une véritable science expérimentale. Il avait des objectifs épistémologiques, il voulait savoir comment se construisent les connaissances humaines. Pour lui, l'enfant devenait un savant en herbe, découvrant la logique, les mathématiques, etc., à travers ses actions et expérimentations sur son environnement. J. Piaget a ainsi initié le constructivisme, troisième voie entre l'innéisme (la génétique) et l'empirisme (l'acquis). Ce qui rejoint d'ailleurs les conceptions très actuelles en biologie et médecine sur l'épigenèse, ou modification de l'expression du génome sous l'effet des interactions avec l'environnement. C'est aussi l'idée de Jean-Pierre Changeux en neurosciences.

On sait aujourd'hui que très tôt les bébés ont certaines compétences logiques, ce que n'avait pas perçu J. Piaget…

Délivré à 353101 le 11/24/2023, 9:34:52 PM

J. Piaget avait fortement sous-estimé les capacités cognitives des tout jeunes bébés, dès la première année de vie (avant l'apparition du langage). Depuis, les chercheurs en sciences cognitives ont découvert, grâce à des expériences fondées sur leurs réactions visuelles, que les bébés ont des « compétences précoces », par exemple des capacités numériques ou logiques. Mais ce qui m'intriguait est qu'à l'autre bout du développement cognitif, chez les jeunes adultes, D. Kahneman démontrait, à l'inverse, des incompétences tardives : absence de logique et biais de raisonnement en tout genre. Compétences précoces et, en miroir, incompétences tardives sont devenues le socle de mon hypothèse sur l'importance de l'inhibition.

Et qu'en est-il du rôle des émotions qu'on reproche souvent à J. Piaget de ne pas avoir pris en compte dans ses expériences ?

En effet, J. Piaget était silencieux sur ce point. Sa logique, le système 2, n'avait pas besoin d'émotions ! Or, les neurosciences, avec notamment les travaux du neurologue américain Antonio Damasio, montrent que le cerveau ne sépare pas les émotions de l'intelligence. En imagerie cérébrale, on s'aperçoit que même dans une tâche de raisonnement logicomathématique, les aires des émotions s'activent : la peur de se tromper, le plaisir de découvrir une solution… Au cœur du cerveau, ces émotions sont situées dans le système limbique et paralimbique, ce dernier étant directement connecté au cortex préfrontal où siège le contrôle inhibiteur. Dans mes expériences, j'ai ainsi pu observer qu'au moment où un élève corrige une erreur de logique (passage du système 1 au 2), une région paralimbique émotionnelle, le cortex préfrontal ventromédian droit, s'activait et même guidait l'inhibition de la réponse fausse. Plus précisément, nous avons pu démontrer, au laboratoire, que ces émotions combinent le doute, le regret (de s'être trompé), et la curiosité (de savoir comment trouver la solution). Ces émotions que nous appelons contrefactuelles sont mises en relation avec le signal neuronal (visible dans l'IRM), et c'est ainsi qu'on peut voir que l'inhibition (notre système 3) est directement guidée par elles. D'autres émotions plus basiques nous engouffrent au contraire dans le système 1 (intuitif) de D. Kahneman. Mais les émotions qui guident l'inhibition sont, elles, d'un niveau supérieur. Dans un livre intitulé *La Psychologie des sentiments*, publié à la fin du 19e siècle, mon ancêtre Théodule Ribot (1839-1916), promoteur de la psychologie scientifique en France, pressentait déjà ce phénomène qu'il appelait joliment « émotions intellectuelles ».

> « LES NEUROSCIENCES MONTRENT QUE LE CERVEAU NE SÉPARE PAS LES ÉMOTIONS DE L'INTELLIGENCE. »

Peut-on éduquer à l'inhibition et comment ? Cet entraînement peut-il devenir un acquis durable ?

La tradition pédagogique à l'école est d'apprendre des règles logiques, de français, de mathématiques ou même de vivre-ensemble, et de les répéter le plus possible pour qu'elles s'automatisent. Pour moi, cette seule approche ne suffit pas car l'enfant se trompe par défaut d'inhibition de biais inconscients venant du système 1.

Dès lors, il faut à l'école non pas seulement répéter les règles du système 2, mais éveiller et renforcer le contrôle inhibiteur du système 3, seule instance d'arbitrage robuste entre l'intuition et la logique dans le cerveau. Et cela en instillant chez les élèves du doute, du regret et de la curiosité. Mais le problème est que l'inhibition a souvent dans le monde de l'éducation une connotation négative. Pour ma part, j'estime qu'il faut développer une « pédagogie du cortex préfrontal » et éveiller à ces émotions qui guident l'inhibition. C'est à partir de nos expériences d'imagerie cérébrale que nous avons pu comparer les différentes conditions d'apprentissage, ce que j'ai alors appelé la « neuropédagogie », et constater que l'entraînement du contrôle inhibiteur, par sa nature métacognitive (c'est-à-dire le regard sur soi), générait une correction efficace de l'erreur, là où la seule répétition de la logique ne suffit pas.

L'objectif est en outre que cela dure et se généralise ! Après nos études expérimentales, nous avons dès lors élargi cette expérimentation à grande échelle, en tra-

Délivré à 353101 le 11/24/2023, 9:34:52 PM

vaillant avec un réseau d'écoles volontaires (maternelles, primaires et secondaires) de France et de régions francophones. Le but étant ce que nous appelons l'« automatisation de la métacognition ». Nous avons ainsi conçu des coffrets pédagogiques pour les enseignants : *Entraîner le cerveau à résister*.

Les professeurs des écoles volontaires ont entraîné leurs élèves au contrôle inhibiteur environ quinze minutes par jour. Ces exercices, en général, passionnent les enfants qui prennent conscience du fonctionnement de leur cerveau. On a mesuré une très nette amélioration du contrôle inhibiteur, y compris dans des situations nouvelles. Ainsi, en mathématiques, dans l'exercice : « *Louise a 25 billes ; elle a 5 billes de plus que Léo. Combien Léo a-t-il de billes ?* », beaucoup d'enfants ont tendance, par défaut d'inhibition, à additionner 25 + 5 = 30, cédant à l'heuristique trop rapide « après +, j'additionne », alors qu'ils devaient au contraire réaliser une opération de soustraction. *Idem* pour l'exercice d'orthographe, où ils écrivent « *je les manges* », car on met généralement un « s » après « les ». Avec les enseignants, nous avons peu à peu établi une véritable cartographie des heuristiques de ce type pour en faire prendre conscience aux enfants.

> « INTUITION ET LOGIQUE SONT SANS CESSE EN COMPÉTITION, DANS LE CERVEAU DE L'ENFANT, MAIS AUSSI CHEZ L'ADULTE. »

Intuition (ou heuristique) et logique (ou algorithme) sont sans cesse en compétition, non seulement dans le cerveau de l'enfant, mais aussi dans celui de l'adulte. Même les polytechniciens se trompent dans certains problèmes de logique, pourtant élémentaires. En fait, ces brillants élèves possèdent, certes, une cathédrale d'algorithmes logicomathématiques (leur système 2), mais ils n'ont pas assez appris à se servir de leur système 3 de contrôle inhibiteur. Certains sociologues, par exemple Christian Morel dans *Les Décisions absurdes* (2002), ou Gérald Bronner dans *La Démocratie des crédules* (2013) et *L'Apocalypse cognitive* (2021) ont bien montré les erreurs catastrophiques que cela pouvait engendrer.

Pour moi, travailler sur ce processus de contrôle inhibiteur est un discours d'espérance. C'est un acte de résistance face à nos propres biais cognitifs, face aussi à toutes les manipulations auxquelles nous pouvons être confrontés.

Dans votre livre, vous retracez une histoire de la psychologie qui plonge ses racines jusque dans l'Antiquité. Certains philosophes, comme Platon, Montaigne ou Pascal auraient pressenti cette notion d'inhibition…

Platon avait, en effet, une théorie de l'âme qu'il appelait l'*homo triplex*. Selon lui, notre âme était dépendante de trois systèmes : l'un, situé dans le bas-ventre, était celui des désirs et des impulsions (*épithymêticon*) ; le deuxième (*noûs*), situé dans la tête, était la partie la plus rationnelle (esprit, intellect, raison, en fait le cerveau qui donne accès aux idées). Mais pour lui, ces deux systèmes pouvaient se contredire ; il en désignait donc un troisième (le *thymos*) qui incarne l'ardeur ou la volonté, situé dans le cœur. Il comparait ces trois composantes à un attelage céleste : le « char de l'âme ». Selon ce mythe, un frêle cocher (le *noûs* ou intellect) conduit son char avec un cheval noir impétueux (l'*épithymêticon*), et un cheval blanc (le *thymos*) qui a le courage et l'ardeur d'obéir au cocher. Platon avait donc bien entrevu cette idée d'inhibition, le cheval blanc, contrecarrant l'impulsif cheval noir !

À la Renaissance, Montaigne avait constaté, au cours des guerres de Religion entre catholiques et protestants, que l'argumentation et la seule logique ne servaient à rien puisque les deux camps s'entretuaient, chacun défendant sa propre logique. Dans ses *Essais* (1580), il prône dès lors une éducation au contrôle de l'esprit chez les enfants. « *Mieux vaut une tête bien faite que bien pleine* », écrit Montaigne pédagogue, qui ajoute, avec la finesse d'un psychologue, que « *le raisonnement ne se suffit pas à lui-même* ».

Le siècle des Lumières, avec Condorcet par exemple, a renforcé l'idée erronée d'un progrès linéaire, incrémental vers de plus en plus de rationalité logique, garante, siècle après siècle, stade après stade, de bonheur et de paix.

Délivré à 353101 le 11/24/2023, 9:34:52 PM

Les guerres des 20 et 21e siècles et l'irrationalité galopante des *fake news* qui circulent sur Internet plaident clairement pour une évolution des sociétés dynamique et non linéaire, comme le développement cognitif des enfants. Pascal aussi l'avait pressenti, avec ce qu'il appelait l'« esprit de finesse », parfois trompeur, qui échappait, à tout âge, à l'esprit cartésien de géométrie.

Dans votre livre, un chapitre est consacré à l'intelligence, une question qui préoccupe beaucoup de parents. Certaines idées restent très ancrées dans les esprits, par exemple le fait que « *tout se joue avant 6 ans* » ...

Cette idée reçue est, une fois encore, un héritage de la théorie de J. Piaget et de sa logique des stades. En réalité, tout peut se construire et hélas se déconstruire tout au long de la vie, le développement de l'intelligence avançant de façon biscornue, en zigzag, selon le contexte, les émotions, etc. Prenez l'exemple de la logique, elle apparaît très tôt dans certaines réactions des bébés, on l'a dit, puis disparaît en apparence chez l'enfant quelques années plus tard, tant de nouvelles intuitions erronées ou de réponses toutes faites prennent le dessus dans son cerveau, même à l'âge dit « de raison » (6-7 ans). Tous les âges constituent un défi renouvelé pour le cerveau, avec des hauts et des bas.

> « TOUS LES ÂGES CONSTITUENT UN DÉFI RENOUVELÉ POUR LE CERVEAU, AVEC DES HAUTS ET DES BAS. »

Existe-t-il, comme l'a avancé le psychologue Howard Gardner, « des intelligences multiples » ?

Ces travaux ont été qualifiés de « neuromythe ». Pour ma part, je trouve qu'on fait un procès trop sévère à H. Gardner. Si on remplace le terme « intelligences » par « formes cognitives », les neurosciences nous montrent bien qu'il existe un réseau logicomathématique, un réseau du langage, un autre visuospatial, un autre de la musique, du corps, des émotions, etc. Pour moi, il existe de multiples formes d'intelligence dans le cerveau, et je reprendrai la formule de J. Piaget ou d'André Gide, prix Nobel de littérature, qui la définissaient comme une « *faculté d'adaptation* » : par le corps pour un sportif, ou par la musique ou la peinture ou le raisonnement mathématique pour d'autres. C. Darwin, père de la biologie moderne, a bien démontré la variabilité des formes d'adaptation. Lorsqu'on observe les enfants, à l'école ou dans la vie, on perçoit qu'ils ont des sensibilités et des talents différents. La seule erreur, à propos de cette théorie des intelligences multiples, est de l'avoir un peu caricaturée en créant, à partir d'elle, des modèles pédagogiques liés à chaque profil d'enfant, alors qu'au contraire, il faut apprendre au cerveau à se servir, un tant soit peu, de toutes ses formes d'intelligence et donc de tous ses réseaux neuronaux disponibles.

L'intelligence artificielle (IA) pourra-t-elle supplanter l'intelligence humaine ?

L'IA fonctionne avec des algorithmes, c'est-à-dire des fonctions et des opérations logicomathématiques. Elle fait donc intervenir notre système 2. Mais le problème est que les *bugs*, biais, failles et erreurs en tout genre se multiplient. Pourquoi ? Parce que les bases de données gigantesques (le *big data*) sur lesquelles repose l'IA de façon statistique sont alimentées par des êtres humains au départ et ensuite, *via* des robots, elles amplifient encore plus nos biais cognitifs, laissant une large place au système 1 (la pensée intuitive). À mon avis, l'IA manque de garde-fous algorithmiques, c'est-à-dire d'inhibition, au sens le plus subtil que j'ai tenté de définir ici. Et pour cela, il faudrait qu'elle ressente, face à un but, des émotions et sentiments intellectuels, tels le doute, le regret et la curiosité. On en est loin ! ●

❶ Daniel Kahneman, *Système 1, système 2. Les deux vitesses de la pensée*, 2011, rééd. Flammarion, coll. « Champs », 2016. Voir aussi « Une pensée, deux systèmes, Rencontre avec Daniel Kahneman », *Sciences Humaines*, hors-série n° 25, juillet-août 2020.

Délivré à 353101 le 11/24/2023, 9:34:52 PM

DOSSIER
LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE VUE PAR LES ÉCRIVAINS

La littérature a toujours eu l'ambition de raconter le monde. Au 19e siècle, Honoré de Balzac entendait faire concurrence à l'état civil. Gustave Flaubert passait un temps fou à vérifier l'exactitude de ses descriptions. Émile Zola considérait son rôle comme celui d'un savant qui se consacre à l'étude de la société. Qu'en est-il aujourd'hui ? Les écrivains se ressaisissent des questions sociales et entendent faire valoir leur singularité pour penser l'histoire du temps présent. Ils se documentent, scrutent nos environnements, éprouvent nos liens – amicaux, amoureux, familiaux, sociaux… –, racontent les mobilités sociales et les vulnérabilités, donnent forme à nos inquiétudes, rêves et désirs. En racontant les individus d'aujourd'hui, leurs œuvres nous informent sur les obsessions et non-dits de notre époque. En croisant analyses de chercheurs et regards d'écrivains, ce dossier propose une vue d'ensemble inédite de cette nouvelle littérature française.

DOSSIER COORDONNÉ PAR **HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ**

Délivré à 353101 le 11/24/2023, 9:34:52 PM

Délivré à 353101 le 11/24/2023, 9:34:52 PM

ÉPOQUE

LA LITTÉRATURE À L'ASSAUT DU PRÉSENT

La littérature française fait retour au réel. Les écrivains s'immergent dans la société pour en dévoiler les ressorts et en formuler les impensés.

FRANÇOIS DOSSE
Historien et épistémologue, spécialiste de l'histoire intellectuelle, il a récemment publié *Les Vérités du roman. Une histoire du temps présent*, Cerf, 2023.

Il est bien fini le temps où Alain Robbe-Grillet affirmait que le bon écrivain est quelqu'un qui n'a rien à dire. Les écrivains d'aujourd'hui ont rompu avec l'idée d'une écriture coupée du monde, blanche, qui a dominé les années structuralistes. Ils font retour vers le réel, l'interrogent, le sondent, manifestent un désir d'être au monde. Ils quittent la quiétude de leur cabinet de travail, se trouvent des terrains d'enquête et partent explorer les zones invisibles d'un monde social souvent perçu comme violent et fondamentalement inégalitaire.

Cette rentrée littéraire de l'automne 2023 confirme ce trait caractéristique. Il suffit de prendre quelques-uns des romans les plus en vue pour réaliser à quel point ils ont un fort ancrage dans la société. Leur lecture renvoie aux grandes secousses individuelles et collectives du temps présent. Sans prétention à l'exhaustivité, citons quelques thèmes omniprésents. Le machisme, la dissymétrie persistante des relations femmes/hommes sont au cœur du roman d'Éric Reinhardt, *Sarah, Susanne et l'écrivain*, mais aussi de celui de Maria Pourchet, *Western*, ou encore du récit de Neige Sinno, *Triste tigre*, qui s'interroge sur la fascination que peut exercer un bourreau violeur.

La conscience écologique est présente dans le roman de Pierric Bailly, *La Foudre*, où le narrateur traverse les épreuves sans sombrer grâce à la secrète harmonie de son rapport à la nature et à son troupeau de brebis dans le Haut-Jura. On la retrouve dans le roman de Serge Joncour, *Chaleur humaine*, dans celui de Clara Arnaud, *Et vous passerez comme des vents fous (p. 82)*, ou *Humus* de Gaspard Koenig. Le problème de l'urbanité et de la banlieue est abordé dans *Le Grand Secours* de Thomas B. Reverdy *(p. 71)*, récit d'une petite rixe entre jeunes qui dégénère en émeute et dévaste le collège du quartier.

UNE RADIOSCOPIE DE LA SOCIÉTÉ

Les thématiques de la mémoire, de la filiation, du legs générationnel, avec Laure Murat, Agnès Desarthe, Sorj Chalandon, Éric Fottorino, Rachid Benzine, Natacha Appanah, Émilie Frèche, Ann Scott, sont également insistantes, témoins d'une préoccupation majeure de notre temps...

On est donc loin d'une littérature française dénoncée hier comme purement narcissique et nombriliste. Tout au contraire, la sensibilité des écrivains aux événements sociaux et politiques contemporains, aux traumatismes du passé et à la manière dont ces derniers ont été métabolisés par la mémoire collective, est frappante. La production littéraire actuelle relève ainsi d'une véritable radioscopie de la société française, avec ses événements, ses clivages, ses ambiances, ses humeurs. On voit émerger des hybrides, nés du mariage incestueux entre sciences humaines et sociales, journalisme d'investigation et exigences littéraires, réel et imaginaire. Le paysage éditorial, qui s'était fondé sur une ligne de partage entre fiction et non-fiction, s'en trouve bousculé.

Dominique Viart *(p. 58)*, chercheur en littérature actuelle, a proposé un nouveau terme pour désigner cette tendance : les « littératures de terrain [1] ». Des écrivains comme Patrick Modiano (*Dora Bruder*, 1997), Patrick Deville (*Equatoria*, 2009), Emmanuel Carrère (*L'Adversaire*, 2000) ou Maylis de Kerangal (*Kiruna*, 2019) mobilisent ainsi des techniques qui relèvent habituellement des sciences humaines et sociales : entretiens, immersion participante ou observante (à l'hôpital, en prison, en entreprise, etc.), fouille d'archives, recherches bibliographiques... La romancière Joy Sorman, après s'être immergée dans la gare du Nord pour *Paris Gare du Nord* (2011), parvient à pénétrer le monde de la folie en se faisant accepter, en tant qu'observatrice, au sein de deux unités psychiatriques un jour par semaine pendant une année. Elle en a tiré *À la folie* (2021).

Délivré à 353101 le 11/27/2023, 5:06:23 PM

Ces auteurs accompagnent parfois leurs récits de témoignages bruts ou de photographies, avec la volonté assumée de montrer la société telle qu'elle est.

Accordant une attention particulière à la quotidienneté, à l'ordinaire, attentifs aux gens de peu, la plupart des écrivains s'intéressent plus spécifiquement aux femmes et hommes « d'en bas ». C'est le cas avec Pierre Michon et ses *Vies minuscules* (1984). Retraçant des destins ordinaires, il exprime une sensibilité visant à sortir du roman national et des héros pour faire place aux anonymes de l'histoire, condamnés à l'inexistence sous les hagiographies des grands hommes. Redonner une mémoire aux sans-grade, aux muets confinés dans les profondeurs du tissu social devient alors une préoccupation commune aux historiens et écrivains.

Cette ambition réaliste n'est certes pas nouvelle dans le roman français : Honoré de Balzac, Émile Zola voulaient aussi rendre compte au plus près de la réalité sociale de la France. Balzac était même en concurrence conflictuelle avec les historiens de son époque, leur reprochant de négliger l'histoire des mœurs pour se consacrer uniquement à l'histoire politique et militaire. Mais il existe une différence majeure entre les écrivains contemporains et leurs illustres pionniers. Les recherches menées par Zola en amont de ses romans restaient pour l'essentiel invisibles dans l'œuvre publiée, comme résorbées par la fiction. Or les enquêtes contemporaines ne prétendent plus seulement représenter le réel : elles ambitionnent « *d'interroger les conditions de sa fabrique, d'inquiéter les institutions qui le construisent et de questionner les conditions de son exploration* [2] ». Ce qui prévaut, davantage que le résultat de l'enquête, est le déploiement du processus de recherche de l'auteur. Les écrivains ne se contentent pas, comme Balzac,

> « ON NE PEUT PLUS ATTEINDRE AU VRAI QUE DANS LE ROMAN. JE VOIS TOUS LES JOURS QUE PARTOUT AILLEURS, C'EST UNE PRÉTENTION. »
> STENDHAL

de « *faire concurrence à l'état civil* ». Ils s'impliquent, leur subjectivité est assumée, tout comme leurs difficultés, tâtonnements, réorientations, impasses. Ils se donnent pour tâche d'articuler, d'une part, ce qui relève de l'intime et, d'autre part, ce qu'Annie Ernaux qualifie d'« *extime* » : « *On se découvre soi-même davantage en se projetant dans le monde extérieur que dans l'introspection du journal intime* », écrit ainsi la romancière, prix Nobel de littérature, dans son *Journal du dehors* (1993).

Cette littérature française contemporaine, forte des déplacements impulsés par le nouveau roman, n'est-elle pas en train de renouer avec l'appréciation de Stendhal selon lequel le roman est la médiation privilégiée pour parvenir à la vérité du monde ?

EXPÉRIMENTER ET QUESTIONNER

L'âge est plus précisément aujourd'hui aux « fictions critiques », pour reprendre encore une fois un terme de D. Viart : beaucoup d'écrivains témoignent à la fois d'une conscience critique de notre époque et d'autoréflexivité.

Ils admettent la profonde ambivalence des situations et des sens possibles. Ils renoncent à la croyance en une univocité du sens. Héritiers de la philosophie du soupçon des années structuralistes, ils sont pleinement conscients que la transparence du réel est un leurre et qu'ils doivent utiliser les avancées d'intelligibilité permises par les découvertes des sciences humaines, aussi bien les historiens que les anthropologues, les sociologues et les psychanalystes. Ils s'interrogent plus qu'ils affirment, conscients de la pluralité des individus, du danger des stéréotypes et des risques réductionnistes qu'ils soient d'ordre sociologique ou psychologiste.

Les romanciers d'aujourd'hui sont aussi héritiers des analyses sémiologiques attentives aux usages de la langue qui ont été menées dans les années 1960 par les spécialistes des études littéraires, Roland Barthes, Gérard Genette, Tzvetan Todorov...

À cet égard, le collectif d'écrivains qui s'est qualifié d'Inculte [3] est tout à fait emblématique. Mathieu Larnaudie, un de ses initiateurs, précise le programme : « *Nous désirons une pensée de la littérature qui puisse sortir celle-ci de ses débats prédisposés, de ses réflexes, gangues, codes et engoncements ; qui puisse donner lieu à une réflexion assumée, inventive et potentiellement partageable (commune) qui rompe avec le bruissement indifférencié, la réduction de la pensée critique à l'état de rumeur, avec le négoce d'opinions ou avec l'idolâtrie déçue qui semblent prendre toute la place aujourd'hui en matière de réflexion sur la littérature* [4]. »

Prônant une attitude qui renonce à la tentation de sanctuarisation et de fossilisation du « patrimoine romanesque », ce collectif réunit une constellation d'individualités qui tiennent à exprimer leur singularité, sans encourager le culte des *ego* qui a parfois prévalu

Délivré à 353101 le 11/27/2023, 5:06:23 PM

© ALEXA BRUNET/RNK/SAIF IMAGES

dans l'histoire littéraire. Le succès de cette initiative s'est traduit par le ralliement de toute une série d'écrivains de la nouvelle génération : Olivier Rohe, François Bégaudeau, Bruce Bégout, Arno Bertina, Claro, Mathias Énard, Hélène Gaudy, M. de Kerangal, M. Larnaudie ou encore J. Sorman... Il prône une littérature audacieuse, inventive, transgressant les frontières entre fiction et non-fiction, le plus en prise possible avec la société. Au contraire des avant-gardes d'hier, ce collectif renonce à édicter des modèles d'écriture. Il n'est pas prescriptif, mais se vit plutôt comme un laboratoire, où les auteurs échangent et expérimentent. Les tâtonnements plutôt que les manifestes.

MOTS-CLÉS

Mimesis

Terme tiré de la *Poétique* d'Aristote, qui définit l'œuvre d'art comme une imitation du monde.

Métalepse

Connue depuis Diderot, la métalepse est une figure de style qui a pour effet d'impliquer le lecteur et de le rendre actif dans la lecture du texte. Le romancier Jean Echenoz, par exemple, en est un grand utilisateur. L'auteur-narrateur fait mine d'entrer dans le récit et indique comment ce dernier peut bifurquer. On retrouve aussi ce procédé chez l'auteur Pierre Bayard, qui prend la place du héros et s'invente une autre destinée. Très fréquente aujourd'hui, cette figure transgressive témoigne d'une volonté de rompre avec le récit linéaire du 19e siècle d'un Zola ou d'un Balzac. **H.L.**

Délivré à 353101 le 11/27/2023, 5:06:23 PM

Si le roman témoigne d'un retour au réel, c'est donc à un réel complexe, qui ne se laisse pas réduire à des schémas mécaniques.

De nombreux auteurs français – de Jean-Philippe Toussaint à Tanguy Viel en passant par Christian Gailly et Laurent Mauvignier – ont conscience de vivre des histoires sans boussole. Cette lucidité se manifeste à travers la mise en intrigue, le croisement des points de vue, une esthétique à dominante ludique et une présence forte de la subjectivité de l'auteur. Dans cette veine, Jean Echenoz renonce à l'ambition, vieille comme la littérature, d'entreprendre une *mimesis** de la réalité ; il s'agit surtout, par l'écriture, de questionner le monde, l'ironiser, le décrire sous ses diverses formes. Le romancier emprunte successivement les habits du roman d'aventures, du roman noir, du roman policier, du roman sentimental, sans jamais se couler complètement dans un moule, en pratiquant une polyphonie entre leurs divers codes. Cette prise de distance permet de multiplier les focales, enrichissant l'intrigue en lui conférant un style mi-sérieux, mi-comique.

Comme J. Echenoz, Éric Chevillard joue et se joue des genres littéraires constitués, s'adonnant aux romans d'aventures, aux légendes, aux contes, aussi bien qu'aux récits de voyage, aux biographies et autobiographies... Depuis son premier roman, *Mourir m'enrhume* (1987), il excelle dans l'art de substituer l'insolite à l'ordinaire. Cet insolite investit le quotidien, au point de révéler le caractère délirant de l'extrême rationalité. L'auteur déplace les lignes, considérant que le langage est le vrai référent de ce qu'on désigne comme le réel, et non le contraire, comme on le croit. Il donne libre cours à son imaginaire, jusqu'au délire : « *Quand la langue éternue, l'édifice des références communes qu'elle articule est mouché, le système des valeurs qu'elle abrite grippé* ❺. »

RÉPARER LE MONDE ?

Les questions tournant autour du soin, de la sollicitude, de l'altérité, de la vulnérabilité, de l'écologie se sont parallèlement taillé une place de choix dans le roman français, comme pour mieux témoigner des blessures, peines et cicatrices de notre monde et rendre hommage à toutes les vies banales, bancales, invisibles que nous côtoyons. En témoigne par exemple l'intérêt pour le monde médical, au cœur du roman de M. de Kerangal, *Réparer les vivants* (2014), best-seller multiprimé, ou de l'œuvre de Martin Winckler, de *La Maladie de Sachs* (1998) à *L'École des soignantes* (2019). D'une extrême sensibilité, E. Carrère se laisse quant à lui happer par la figure de l'autre. On a souvent dit de lui qu'il était fasciné par des figures du mal, perverses, et s'il est vrai que des personnages comme Jean-Claude Romand, le mythomane meurtrier ou Édouard Limonov, l'aventurier russe, mi-poète mi-bandit, ne sont pas très fréquentables, l'auteur a aussi dans son panthéon de belles âmes comme les magistrats Juliette et Étienne qui combattent l'injustice sociale dans *D'autres vies que la mienne* (2009). Ce qui le guide manifestement est l'énigme, la complexité des êtres, leurs multiples facettes, et la volonté d'en prendre soin : « *J'aimerais panser ce qui peut être pansé* », confesse-t-il dans ce livre.

Dans son essai *Réparer le monde. La littérature française face au 21e siècle* (2017), Alexandre Gefen fait l'hypothèse que la littérature contemporaine comporte une promesse nouvelle : elle aurait le pouvoir de réparer, soigner, sauver, ou du moins faire du bien à nos âmes mélancoliques. Tout se passe comme si, dans nos démocraties privées de grands cadres herméneutiques et spirituels collectifs, le récit littéraire portait en lui une promesse : penser le singulier, faire mémoire des morts,

NOTION

Qu'est-ce qu'un régime d'historicité ?

C'est l'historien François Hartog qui a mis en évidence l'existence de divers « régimes d'historicité ». Par cette expression, devenue classique, il soulignait que les sociétés n'appréhendent pas toutes le temps de la même manière : chaque société entretient une relation particulière avec le passé, le présent et le futur.

Au cours des deux dernières décennies du 20e siècle, F. Hartog estime que nous avons basculé d'un régime d'historicité à un autre. Il observe la montée en puissance d'un présent omniprésent, qu'il nomme « présentisme ». Ce présent n'exclut pas la mémoire, au contraire : il est comme chargé d'une dette à son égard, dont témoignent les débats et événements autour des commémorations, du patrimoine ou encore de l'identité. ● **H.L.**

SOURCE
- *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, François Hartog, Seuil, 2003.

Délivré à 353101 le 11/27/2023, 5:06:23 PM

renouer les fils d'une histoire déchirée, donner sens aux identités pluralisées, constituer des communautés là où la société semble en miettes.

Les désastres du 20e siècle ont sonné le glas des rêves de révolution littéraire, de progrès indéfini, cédant la place à une atmosphère teintée de nostalgie. « *J'ai la nostalgie du futur* », résume Marie Darrieussecq dans *Notre vie dans les forêts* (2017). Nous ne parvenons plus bien à nous projeter dans le futur et nous sentons privés d'horizon d'attente. C'est peut-être là un des traits les plus saillants de notre époque : ce présent qui s'étend à l'infini, ce que l'historien François Hartog appelle « le présentisme » *(encadré p. 33)*, et dont la littérature française se fait l'écho. Ce temps distendu s'accompagne d'un sentiment de brouillage des relations humaines et du rapport au monde. La prise en compte de cette ambivalence nécessite une écriture nouvelle, davantage portée sur le détail, le ténu, le sensible. Cette évolution se lit dans cette propension des auteurs à se mettre en scène pour s'adresser directement à leurs lecteurs : « *J'écris pour m'engendrer* », écrit Charles Juliet.

Qu'elle explore nos valeurs, nos legs mémoriels, nos désirs et frustrations, nos blessures et inquiétudes, notre rapport au corps ou à l'environnement, la littérature contemporaine foisonne d'expériences, d'éclairages, de recherches pour tâcher de comprendre des parties du monde dans lequel on vit. Sans renoncer à étendre toujours plus loin son imaginaire, elle exprime une capacité singulière à renouer avec le réel. Elle se veut ainsi plus sociale, politique, immergée. Elle nourrit ainsi les sciences humaines, dont elle se nourrit en retour, et documente l'histoire des temps présents. Elle est enfin un moyen de se ressourcer en énergie, en intensité. Il n'est certes pas question de conférer à la littérature une tâche prescriptive en lui assignant de réparer les malheurs de notre siècle. Mais en revisitant de près le présent et les possibles, elle peut ressourcer un projet collectif. En ce sens, elle est peut-être le meilleur remède à l'acédie contemporaine. ●

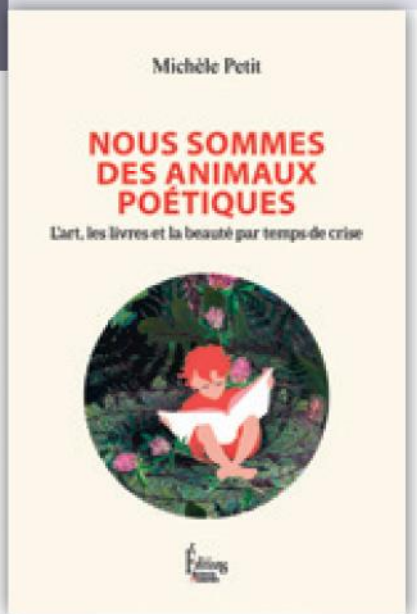
❶ Dominique Viart, « Les littératures de terrain. Enquêtes et investigations en littérature française contemporaine », *in* Bernabé Wesley et Claudia Bouliane (coord.), « Repenser le réalisme », *Cahiers ReMix*, n° 7, 2018.

❷ Laurent Demanze, *Un nouvel âge de l'enquête*, José Corti, 2019.

❸ Mathieu Larnaudie précise que la référence à l'inculte renvoie au refus d'envisager le roman sous la forme d'un culte, d'une dévotion à l'égard de toute tradition romanesque qu'il s'agirait d'honorer.

❹ Mathieu Larnaudie, « Propositions pour une littérature inculte », *NRF*, n° 588, février 2009.

❺ Bruno Blanckeman, « L'herméneutique du fou », *in* Bruno Blanckeman, Tiphaine Samoyault, Dominique Viart et Pierre Bayard, *Pour Éric Chevillard*, Minuit, 2014.

SCIENCES HUMAINES
NOUVEAUTÉ
Retrouvez cet ouvrage en scannant ce QRcode


NOUVEAUTÉ
EN LIBRAIRIE
QUAND LA LITTÉRATURE ET L'ART NOUS SAUVENT. »

Délivré à 353101 le 11/27/2023, 5:06:23 PM

NOS PRISMES D'ÉCRIVAIN

L'écrivain ne doit pas être confondu avec un sociologue, estime le romancier Mathieu Larnaudie. Le regard singulier qu'il jette sur la société lui permet au contraire de l'éclairer d'un jour nouveau.

MATHIEU LARNAUDIE
Écrivain et éditeur, il est l'auteur d'une dizaine de romans, dont *Les Effondrés* (Actes Sud, 2010) et *Les Jeunes Gens* (Grasset, 2018). Il a participé en 2004 à la fondation de la revue *Inculte*.

Selon certaines idées reçues, la littérature porterait sur la société, mieux encore qu'un diagnostic, un éclairage singulier né de l'intuition supposée de l'auteur (forcément un peu visionnaire sur les bords) et de sa propension à rendre sensibles des affects, des images que la seule science sociale ne saurait capter. Elle aurait le privilège d'une sorte de sociologie sauvage, sans exigence de rigueur, en actes. Une sociologie de substitution, sans les embarras ni les scrupules méthodologiques de la sociologie. Supposons, par exemple, un écrivain qui se serait fait connaître en campant les désarrois sexuels d'une génération dépressive. Celui-ci pourrait être contredit par à peu près n'importe quelle enquête sur la sexualité véritable de ses compatriotes et contemporains, qui révélerait des pratiques et des humeurs nettement moins chagrines. Sans doute son diagnostic ne serait-il donc pas tant le fait d'un constat (un regard lucide et inédit sur la société) que d'une projection de ses propres désirs et défaillances (le réel à sa sauce).

Tout le monde s'en satisferait néanmoins : l'auteur d'abord, qui validerait ses fantasmes ; l'hédoniste ensuite, qui verrait dans le portrait de cette misère sexuelle une confirmation en creux de ses plaisirs en la matière (pour lui, heureusement, de ce côté-là, tout va bien) ; le misérable aussi, qui recevrait à la lecture la double consolation de se sentir moins seul, de se voir dépeint en pire (héroïsé en tant qu'antihéros), c'est-à-dire de pouvoir s'identifier à pire que lui ; l'individu normal enfin, qui se délecterait d'une médiocrité à quoi il échapperait *in extremis*, et se verrait ainsi conformé dans sa normalité de bon aloi. Dans ce point de vue partial, sinon arbitraire et tout personnel, sur la société, paradoxalement, toute la société pourrait dès lors se retrouver. Cela pourrait même être la raison d'un succès.

Si la prétention sociologique d'une certaine littérature me laisse perplexe (précisément parce que je lis de la sociologie, de la philosophie, des sciences humaines, mais aussi la presse, les sous-titres des nombreux films que je vais voir, et les cartels des musées, et les indications sur les panneaux urbains, et les modes d'emploi de mon modeste appareillage électroménager domestique, et les prospectus publicitaires qui arrivent dans ma boîte aux lettres, et que tous ces signes au sein desquels je navigue s'agencent, s'hybrident et participent, à titre divers, de ce que je perçois, et de ce que j'écris), il me semble inévitable que, comme tout membre de la société, un écrivain soit traversé par les grandes questions qui agitent son temps – ces questions qu'on dit, précisément, « de société ». Celles-ci, je veux dire les plus importantes, pour une époque donnée, ne sont pas forcément légion.

Pour la nôtre, à l'évidence, pêle-mêle, la crise climatico-écologique, la réévaluation intégrale de la place des femmes dans la société, le sort des migrants et des réfugiés, les inquiétudes identitaires (ou comment leur échapper), les nouvelles formes de sexualité ou d'intimité, les outrances politiques et policières, les mutations du travail en fournissent déjà quelques-unes, cruciales, omniprésentes. La littérature actuelle en porte la marque, au risque parfois de la saturation. Je n'y fais pas exception.

En écrivant, nous fabriquons des prismes, c'est-à-dire des objets qui dévient et décomposent la lumière d'une certaine façon, selon l'endroit où on les place, selon les angles qu'on leur façonne. Placer, déplacer le regard, choisir vers quels signes nous le portons, quel rayon de lumière nous suivons, c'est toute la question poétique, à la fois simple et fondamentale, qui oriente notre rapport au contemporain, et qui colore ce que nous en donnons à voir. La plupart des auteurs parlent d'un monde qui les regarde, celui où ils évoluent personnellement, dont ils font immédiatement partie (souvenez-vous des préceptes d'Ernest Hemingway, qui préconisait d'écrire sur ce qu'on connaît déjà). Dans certains de mes livres, je l'ai fait aussi.

Mais lorsque j'ai pu consacrer un récit à la crise financière des années

Délivré à 353101 le 11/27/2023, 5:06:23 PM

© MARC MELKI

« EN ÉCRIVANT, NOUS FABRIQUONS DES PRISMES. PLACER, DÉPLACER LE REGARD, CHOISIR VERS QUELS SIGNES NOUS LE PORTONS, C'EST TOUTE LA QUESTION POÉTIQUE, À LA FOIS SIMPLE ET FONDAMENTALE, QUI ORIENTE NOTRE RAPPORT AU MONDE. »

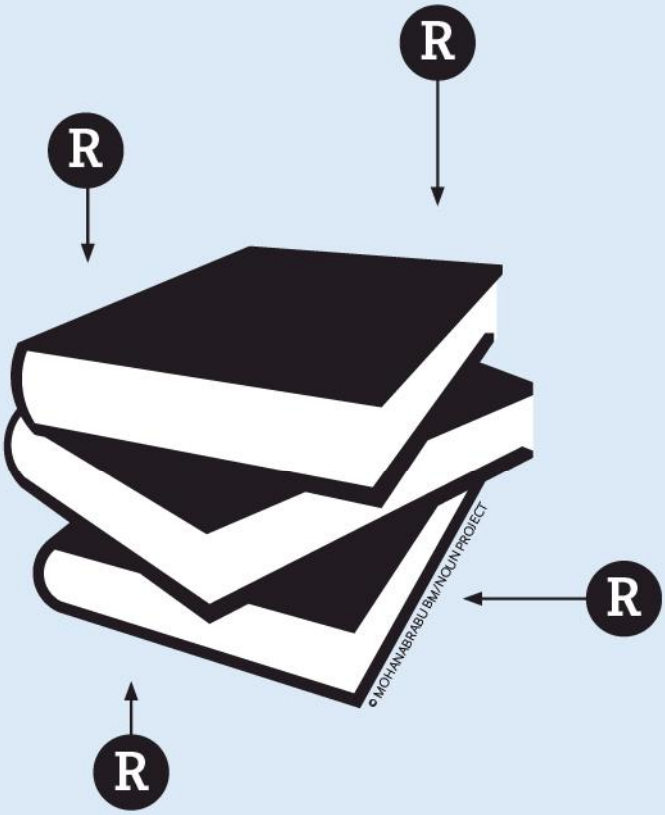
2007-2008, il m'a paru plus significatif de l'aborder à travers le prisme des puissants, des tenants de l'idéologie néolibérale que cette crise mettait en cause. Inutile de préciser que ce milieu n'était pas le mien, et qu'en parler m'a demandé un long et patient travail de documentation, un déplacement, une prose baladeuse qui m'a amené à considérer un monde avec lequel je n'avais *a priori* rien à voir. Si, aujourd'hui, je devais parler de cette autre crise qui est la nôtre, la crise écologique, sans doute le ferais-je aussi depuis le point de vue d'une population particulière, étrangère à ma propre situation.

Les prismes d'écriture que nous élaborons, de texte en texte, nous permettent, chaque fois, de déraciner notre propre regard, de quitter notre lopin, nos assignations sociologiques, identitaires, de devenir autre pour aller voir ailleurs si nous y sommes, apprendre ce que nous ne savons pas d'avance, c'est-à-dire nous mêler de ce qui n'est « pas nos affaires », ce dont nous n'avons pas, *a priori*, la légitimité de parler : ce qui, littéralement, ne nous accorde pas le moindre regard, dans l'indifférence, voire l'hostilité, à ce que ne nous représentons. Au prix de ce regard intempestif, intrusif, déplaisant peut-être, de cet arpentage inautorisé, de cette effraction à quoi l'écriture ouvre et donne forme, peut-être débusquerons-nous alors quelque chose de neuf, d'inattendu, sur ce qui ne nous regarde pas. ●

Délivré à 353101 le 11/27/2023, 5:06:23 PM

POINTS DE REPÈRE

LES 4 R du roman français



R comme Réalisme

Après les vagues du nouveau roman et de l'autofiction, la littérature contemporaine française fait un « retour au réel ». L'historien **François Dosse** montre combien les romanciers d'aujourd'hui puisent leur inspiration dans l'observation de la société française pour en dire les non-dits, les malaises et les mouvements. Il s'agit, par exemple, de pénétrer des univers qui échappent aux regards, tels que les camps de réfugiés, les hôpitaux, les prisons, de décrypter les phénomènes de mobilité sociale, de raconter le travail tel qu'il est vécu... Renouant avec la veine réaliste du 19e siècle, cette littérature s'accompagne souvent d'un travail d'enquête. Beaucoup d'écrivains se trouvent un « terrain », comme les ethnologues, recueillent des témoignages et rassemblent de la documentation. Il en résulte parfois des récits hybrides, entre fiction, investigation et sciences sociales.

À LIRE

François Dosse, *Les Vérités du roman. Une histoire du temps présent*, Cerf, 2023.

Voir aussi les articles de François Dosse (p. 30) et d'Ève Charrin (p. 52 et p. 74).

Délivré à 353101 le 11/27/2023, 5:06:23 PM

R comme Réparation

© NURICON/NOUN PROJECT

« *Réparer le monde* », rappelle **Alexandre Gefen**, est un geste essentiel de la mystique hébraïque : *tikkun olam*. Selon ce chercheur, cette intention traverse aujourd'hui l'ensemble du champ littéraire. Loin du jeu formaliste des années 1970, les écrivains ont à cœur de « *réparer, renouer, ressouder, combler les failles des communautés contemporaines, de retisser l'histoire collective et personnelle, de suppléer les médiations disparues des institutions sociales et religieuses perçues comme obsolètes à l'heure où l'individu est assigné à s'inventer soi-même* ». La littérature se redécouvre une fonction éthique : les écrivains ambitionnent de prendre soin des individus les plus fragiles. Le paradigme clinique est souvent mobilisé, de même que les thèmes de la santé, du social et de l'écologie.

À LIRE

Alexandre Gefen, *Réparer le monde. La littérature française face au 21e siècle*, José Corti, 2017.

Voir aussi les articles de François Dosse (p. 30), de Dominique Viart (p. 58) et de Pierre Schoentjes (p. 78).

R comme Relation

© NITHINAN TATAH/NOUN PROJECT

On doit au chercheur **Dominique Viart** d'avoir imposé la notion de « littérature relationnelle ». Alors que l'esthétique du 20e siècle était marquée par le thème des oppositions, écarts et provocations, notre époque se préoccuperait au contraire d'interactions. De nombreux romanciers, privilégient ainsi une réflexion sur le lien : liens entre les générations, amour et amitié, alliances professionnelles et politiques, relation au vivant, fabrique du lien commun… Simultanément se développe l'idée que la littérature n'est plus un miroir du monde, comme elle a été théorisée depuis Aristote : elle est une relation au monde. Dominique Viart note enfin que la littérature est aujourd'hui en relation avec toutes les disciplines qui s'efforcent de comprendre le monde, notamment les sciences sociales et l'histoire.

À LIRE

Dominique Viart, « Comment nommer la littérature contemporaine ». *Atelier de théorie littéraire*, Fabula, 2019. www.fabula.org/atelier.php?Comment_nommer_la_litterature_contemporain

Voir aussi les articles de Dominique Viart (p. 58), de Maylis de Kerangal (p. 60) et de Clara Arnaud (p. 82).

R comme Résilience

© BRSTLES/NOUN PROJECT

La résilience est certainement « *la qualité qui semble caractériser l'héroïsme contemporain* », souligne **Dominique Rabaté**, professeur de littérature française à l'université de Paris. Ce terme désigne le « *processus biologique, psychoactif et culturel qui permet un nouveau développement après un traumatisme* » (Boris Cyrulnik). Le héros littéraire n'est plus un surhomme. Il est souvent celui ou celle qui parvient à préserver sa dignité et son intégrité après une épreuve telle que le deuil, les attentats terroristes, la guerre, l'inceste, le viol… Ce déplacement montre d'abord combien la littérature prend acte de la brutalité du monde contemporain, et de ses effets possibles sur les psychés humaines. Il révèle également où nous situons la force morale : dans la capacité à vivre, même sur le fil du rasoir, après un événement traumatique. Il ne s'agit pas de nier son statut de victime, mais d'en faire quelque chose, avec ses fragilités, ses angoisses, son moi déchiré.

À LIRE

Dominique Rabaté, *Désirs de disparaître. Une traversée du roman français contemporain*, Tangence, 2015.

Voir aussi l'article de Dominique Rabaté (p. 46).

HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ

Délivré à 353101 le 11/27/2023, 5:06:23 PM

BIOGRAPHIE
Romancier, dramaturge et poète, Laurent Gaudé a obtenu le prix Goncourt en 2004 pour *Le Soleil des Scorta* (Actes Sud). Au cours des dix dernières années, il a entrepris de nombreux voyages qui ont donné lieu à des reportages dans la presse, mais également à des poèmes et romans. Sa nouvelle pièce de théâtre, *Même si le monde meurt*, vient de paraître (Actes Sud).

ENGAGEMENT

LAURENT GAUDÉ « J'ÉCRIS À HAUTEUR D'HOMME »

Inventer d'autres langues, d'autres histoires, d'autres rythmes pour évoquer les convulsions du monde : c'est le pari d'une génération d'écrivains français qui repensent, comme Laurent Gaudé, la figure de l'auteur engagé.

PROPOS RECUEILLIS PAR **HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ**

Vous êtes allé au Kurdistan irakien pour aller voir un camp de réfugiés syriens, dans la jungle de Calais, à Port-au-Prince, etc. Qu'est-ce que vous allez chercher sur ces terrains d'enquête : de l'information ou de l'inspiration ?

Comme beaucoup d'écrivains, j'ai besoin de me frotter aux bruits du monde. J'ai le désir d'en dire quelque chose, de faire place dans mes romans à son fracas. Mais ma présence sur ces terrains n'est pas celle d'un journaliste. Je ne suis pas là pour informer. Je ne me perçois pas non plus comme un militant, au sens où l'étaient les intellectuels français pendant la guerre d'Espagne, qui tenaient à la fois le pistolet et le stylo. Je suis seulement quelqu'un qui contemple : je viens observer des choses pour en témoigner, ensuite, à ma manière. Si je prends l'exemple de Port-au-Prince, j'y suis allé pour confronter mon imaginaire de la ville à la réalité, dans l'idée d'en faire le théâtre d'un roman. Ce que je ne savais pas en partant, c'est que j'en reviendrai avec des poèmes, notamment un qui s'appelle *Et pourquoi pas la joie ?*, très directement lié avec à une rencontre dans un bidonville avec une jeune maman. Là-bas, loin de chez moi, mon esprit était ouvert à de nouvelles histoires. J'ai écrit ce poème en écho à une rencontre qui m'a touché. Je n'aurais jamais pu penser ce texte depuis ma table à Paris.

Comment expliquer votre présence à vos interlocuteurs ?

J'ai toujours rencontré une forme d'acceptation de ma présence, parce qu'elle était liée à l'écriture. Je n'ai jamais eu de problème à faire naître la parole, ce qui m'a toujours étonné. Même quand le fossé culturel est très grand, des gens acceptent de se confier à moi qui ne suis pas journaliste, moi qui ne connais pas leur vie, qui ignore tout de leurs douleurs et de leurs déchirements. À chaque fois, je suis revenu de mes voyages avec le sentiment qu'entre humains, on peut toujours se parler. La parole, elle est là. Ma présence d'écrivain, de poète, est validée.

Comment travaillez-vous concrètement ? Collectez-vous des matériaux sur place ?

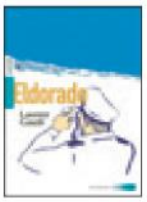
J'ai des petits carnets, où je prends des notes : des informations qui m'ont été données dans la journée, mais aussi des expressions, des tournures de phrases, la description d'un visage que je veux fixer. Je prends aussi des photos pour créer des points de fixation de la mémoire. Ce sont des photos laides, sans souci esthétique. Je suis capable de photographier une barrière ou une porte, qui n'ont aucun autre intérêt que celui de rouvrir dans ma mémoire l'ensemble de la séquence. Je n'écris jamais sur place mais à mon retour, si bien qu'il y a un délai entre les choses vécues et le moment où je les retravaille. J'ai donc besoin de ces béquilles. Les souvenirs sont volatils, mais il suffit d'avoir un petit repère textuel ou visuel pour que tout ressurgisse.

Qu'ils s'agissent des migrants de Calais ou d'une jeune Haïtienne, vous choisissez des personnages qui peuvent sembler lointains de vous. Est-ce par choix politique ?

Tout geste artistique est une succession de choix. Décider qu'on écrit un roman sur Port-au-Prince n'est évidemment pas la même décision que d'écrire sur le 6e arrondissement de Paris. Ces choix n'ont rien de neutre ni de hasardeux. Mais je crois fondamentalement que la littérature n'est pas le lieu du dogmatisme idéologique. Elle invite à prendre en compte la complexité des situations, la pluralité des

Délivré à 353101 le 11/27/2023, 5:06:23 PM

© LEONARDO CENDAMO/GETTY



À LIRE

- Dans *Eldorado* (Actes Sud, 2006), Laurent Gaudé explore le thème de l'immigration clandestine en provenance d'Afrique du Nord vers l'île de Lampedusa, en suivant les destinées de différents personnages.

points de vue, le mouvement, le changement de soi et des autres. Au fond, le socle sur lequel je m'appuie toujours, c'est l'humanisme. La phrase de Térence, « *Je suis homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger* », résume ma démarche d'écriture. Elle m'autorise à partir dans des lieux lointains dont je ne connais rien. C'est parce que je suis humain que je peux parler avec d'autres humains, quelles que soient nos différences et la variété de nos expériences. C'est grâce à notre humanité commune que je peux écrire un monologue de femme, me mettre à la place d'une personne très âgée, me couler dans des vies très éloignées de la mienne pour y prêter voix. Quand je travaille sur un personnage, ma première démarche est d'essayer de comprendre sa vie, imaginer ce que je ferais dans sa situation. J'écris à hauteur d'homme, en mobilisant une empathie que j'espère communicative. C'est une façon d'introduire du « je » dans des problèmes qui n'ont été jusque-là que des problèmes politiques un peu lointains, comme l'immigration. Sur un tel sujet, les lecteurs peuvent avoir un avis, une opinion politique ; quand j'écris *Eldorado* (2006), j'essaie d'y substituer une expérience humaine.

Comment la littérature peut-elle déplacer les mentalités ?

Si je reprends l'exemple d'*Eldorado*, j'ai écrit ce roman en réaction à une colère contre le discours médiatique sur l'immigration, qui reposait toujours sur les mêmes mots. Il me semblait possible de raconter autrement les destins de gens qui quittent leur pays, par exemple en mobilisant les mots « courage », « beauté », « aventure »... Autant de mots qu'un journaliste n'oserait pas employer, car son rôle est de raconter des faits sans célébrer quoi que ce soit. Or les différences de langues sont aussi des différences de sens. Quand vous lisez *Eldorado*, vous allez vivre pendant quelques jours en présence de migrants. Vous serez à hauteur d'hommes, dans le sensitif, l'émotionnel, l'empathie. Vous allez vous identifier à un personnage et vous demander : « *Et si c'était moi, qu'est-ce que je ferai ?* » Quand on quitte son pays, qu'on n'a pas d'argent, qu'on ne parle pas la langue, comment se débrouiller ? C'est très différent de la lecture d'un article de presse, qui ne dure que quelques minutes ! Quand vous lisez des journaux ou regardez les infos, vous avez une pensée politique qui tend à figer le sujet. Je pense que les romans invitent à autre chose : ils organisent d'autres types de questionnement.

La situation internationale est aujourd'hui explosive. Quel est votre rapport à l'actualité ?

Nous les romanciers sommes des animaux très lents. Personnellement, il me faut deux ans pour écrire un roman. Il nous faut accepter cette lenteur. On ne peut pas réagir aux convulsions du monde de la même manière qu'un journaliste. Si je voulais écrire un roman sur la situation actuelle au Proche-Orient, quand bien même je travaillerais très vite, mon texte serait toujours en décalage par rapport à l'actualité. Cette temporalité crée des frustrations, mais possède aussi des vertus. Elle impose une sorte de distance et permet du sang-froid face au bouillonnement. Il faut accepter cette lenteur, qui fait partie du geste romanesque. ●

Délivré à 353101 le 11/28/2023, 4:44:15 PM

Délivré à 353101 le 11/28/2023, 4:44:15 PM

© YOHANNE LAMOULÈRE/TENDANCE FLOUE

VALEURS

COMMENT PEUT-ON ÊTRE UN HÉROS ?

Qu'ils soient courageux, résilients ou ascétiques, les héros restent au centre des récits littéraires. À travers leurs trajectoires et tiraillements, ce sont nos valeurs qui se donnent à lire.

DOMINIQUE RABATÉ
Professeur de littérature française moderne et comtemporaine, université de Paris. Auteur, entre autres, de *Petite physique du roman* (José Corti, 2019).

Pour de nombreux théoriciens du roman, c'est le *Don Quichotte* de Cervantes (1605) qui marque la naissance d'un genre où la question de l'héroïsme du personnage principal est centrale. Le roman européen qui se développe depuis le 17e siècle ne peut plus construire des figures d'un seul tenant, comme le faisait l'épopée. Ce mouvement, amplifié par le réalisme, privilégie de plus en plus des personnages ordinaires ou médiocres, en proie à des conflits intérieurs ou extérieurs. Depuis Gustave Flaubert, foisonnent même les figures d'antihéros, au point qu'on a pu remettre en cause au 20e siècle l'idée même d'héroïsme.

Qu'en est-il aujourd'hui ? Quelles figures peut-on discerner de ce qui relèverait de nouvelles conceptions ? Le roman peut-il vraiment se passer de personnages qui incarnent des qualités extraordinaires et proposent des sortes de modèles ?

• Le héros collectif

La première inflexion qu'on peut remarquer est celle d'une démocratisation de l'héroïsme, si on peut dire. Dans les formes contemporaines du roman choral, où de nombreux personnages sont mis à égalité dans l'échange de leurs points de vue et où on entend le croisement de leurs voix, c'est tout autant une collectivité qu'un individu isolé qui devient le moteur dramatique de l'action. L'œuvre de Maylis de Kerangal illustre bien ce phénomène *(p. 50)*. Et l'autrice de *Naissance d'un pont* (2010) et de *Réparer les vivants* (2014) a pu parler dans un entretien au magazine *Transfuge* de son désir de « *créer un peuple de héros* ». Dans ces deux livres, elle privilégie une action proprement collective : construction d'un pont dans une ville imaginaire qui réunit donc tous les bâtisseurs, du maire de la ville aux ingénieurs, techniciens et ouvriers mobilisés par ce chantier, jusqu'aux opposants à ce projet.

Dans le roman de 2014, c'est la transplantation du cœur d'un jeune homme mort dans un accident de voi-

Délivré à 353101 le 11/28/2023, 4:44:15 PM

ture qui est au centre de la dramaturgie où chacun doit tenir son rôle : les parents, les médecins, les infirmiers, la personne qui reçoit le don d'organe. En mettant en avant un processus, M. de Kerangal fait apparaître la force d'action de tous les personnages, hommes et femmes, qui remplissent une fonction nécessaire et participent à la réussite de l'opération. Elle donne ainsi à tous les protagonistes une forme d'énergie et de dévouement qui les pousse collectivement à donner le meilleur d'eux-mêmes, à se rendre efficaces et altruistes. Malgré son sujet très douloureux, *Réparer les vivants* réussit à transmettre une sorte d'optimisme, pariant sur une intelligence collective.

D'une certaine façon, le livre nous dit que nous pouvons tous devenir des héros du quotidien, trouver en nous les ressources d'une efficience individuelle mise au service du bien commun. La mort inaugurale du jeune homme se convertit en renaissance pour un autre être humain. Chez M. de Kerangal, le processus d'héroïsation collective reste inscrit dans une réalité quotidienne, dans des actions qui ne sont pas banales mais qui se situent dans le cadre de la réalité ordinaire.

• Le héros épique

D'autres sous-genres du roman restent fidèles à une conception héroïque de leurs personnages, retrouvant une ressource épique qui en constitue le moteur. C'est le cas de manière emblématique de l'*heroic fantasy* qui séduit un large public, notamment adolescent. Pour le jeune lecteur comme la jeune lectrice, il s'agit de prolonger ces jeux dont on est le héros de l'aventure. Et la dimension traditionnelle d'initiation qui reste attachée à la figure du héros ou de l'héroïne est ici capitale, le roman déclinant une série d'épreuves qualifiantes. Ces univers imaginaires aux références médiévales et gothiques revendiquées, font de plus en plus de place aux jeunes héroïnes. L'âge d'un héroïsme uniquement viril semble heureusement passé…

Cette veine épique se trouve exaltée dans le roman d'Alain Damasio, *La Horde du contrevent* (2004) qui transfigure la « horde » en acteur collectif, dans un texte qui singularise de façon magnifique les voix et même les styles graphiques de tous les membres de cette troupe qui doit aller au bout du monde chercher l'origine des vents. Avec *Les Furtifs* (2019), A. Damasio amplifie cette polyphonie et cette polygraphie qui dote chaque protagoniste d'un style singulier. Il ouvre aussi à une nouvelle dimension du vivant, en inventant une nouvelle espèce qu'il nomme « les furtifs », êtres hypersensibles, presque insaisissables, capables de merveilleuses métamorphoses, et qui entrent en résonance avec le monde dont ils captent toutes les ondes sensibles et sonores. Le héros du roman, Lorca, refuse de croire à la mort de son enfant, mystérieusement disparu. Son combat de père devient politique, car plus fondamentalement, ce qu'il refuse, c'est le contrôle par traçage électronique d'une société dystopique, préfiguration effrayante de la nôtre. Le sacrifice final de Lorca s'inscrit ainsi dans un combat pour la liberté et l'invention de nouvelles communautés égalitaires, dans un monde réconcilié avec tous les états du vivant. L'héroïsme revendiqué est ici au service d'un engagement politique et d'une critique des formes d'asservissement technologique que le roman nous appelle à combattre à notre tour.

> « L'ÂGE D'UN HÉROÏSME UNIQUEMENT VIRIL SEMBLE HEUREUSEMENT PASSÉ. »

• Le héros résilient

Quand l'univers est moins ouvertement imaginaire, relevant de la science-fiction ou de la *fantasy*, l'héroïsme contemporain semble davantage s'incarner dans la capacité de résilience déployée par les personnages. Ce mot désigne d'abord, en physique, la capacité d'un corps à absorber un choc. Passé en psychologie et popularisé par Boris Cyrulnik, il signifie la possibilité de surmonter un trauma ou une catastrophe pour retrouver le chemin d'une vie normale, sinon pleinement heureuse. On voit que l'héroïsme change alors de nature : c'est dans la puissance de conversion de l'épreuve (deuil, guerre, viol, etc.) que se situe la force morale d'un individu. Individu qui doit alors se penser comme une victime, initialement passive, dans un monde caractérisé par la noirceur et la force de destruction. C'est parce qu'il parvient à surmonter cette passivité que le sujet fait preuve de sa résilience, (de sa capacité à endurer l'épreuve).

Cette force paradoxale est au cœur du troisième récit de *Trois femmes puissantes* (2009) de Marie NDiaye qui suit le périple éprouvant de Khady Demba et les multiples violences subies dans son exil forcé. Mais cette dernière reste, de manière ambiguë, une de ces

Délivré à 353101 le 11/28/2023, 4:44:15 PM

© ERIC FOUGERE/VIP IMAGES/CORBIS VIA GETTY

BIOGRAPHIE
Maylis de Kerangal est devenue romancière après des études d'histoire et d'ethnologie.

MAYLIS DE KERANGAL

« LE ROMAN N'EST PAS LE LIEU D'UNE ÉDIFICATION MORALE »

Naissance d'un pont (Verticales, 2010) et *Réparer les vivants* (Verticales, 2014).

Après le récit de la construction collective d'un pont (*Naissance d'un pont*), Maylis de Kerangal décrit, dans *Réparer les vivants*, le parcours d'un cœur qui change de corps. Qui quitte au petit matin celui d'un jeune homme plein de vie, et trouve refuge, le soir venu, dans celui d'une femme d'une cinquantaine d'années…

PROPOS RECUEILLIS PAR **CÉCILE PELTIER**

« Je tourne le dos à une certaine idée du héros : la figure qui prend le pouvoir et écrase la narration. Dans *Naissance d'un pont* (2010) et *Réparer les vivants* (2014), mes nombreux personnages sont tous dépositaires d'une part de l'action. Dans *Réparer les vivants*, c'est un collectif de soignants qui va réussir une transplantation cardiaque, chacun tenant tout simplement son rôle. Dans *Naissance d'un pont*, c'est une équipe d'ouvriers et d'ingénieurs qui va parvenir, dans un temps limité, à édifier un pont. Ces gestes techniques, en apparence assez froids, deviennent des épopées contemporaines par la force du collectif.

Ces épopées sont construites autour d'une trajectoire spatiotemporelle : c'est la traversée d'un fleuve, d'une rive à l'autre, d'un corps à l'autre. Mon écriture est rivée au corps. C'est à partir de la respiration, des mouvements, des tensions physiques et de leur dépassement collectif que va se déployer le récit.

J'aime l'idée d'un héros qui travaille en tissant des liens, des réseaux avec d'autres. Ces constructions latérales permettent des nuances. Le projecteur est braqué sur la manière dont les gens sont affectés les uns par les autres. C'est plus intéressant que la peinture d'un héros solitaire qui brille par sa supériorité physique et morale, ou à l'inverse cette propension un peu chic à croquer des personnages d'emblée négatifs. La littérature n'est pas un lieu d'édification morale, rien n'est positif ou négatif. Chez un même personnage, il existe un altruisme admirable, des petites lâchetés et de la compromission. Rien ne va de soi. Il y a beaucoup d'adversité, de rapports de force, d'aliénation, de la difficulté et c'est ce qui rend possible un héroïsme collectif. Je construis des peuples de héros. »

Délivré à 353101 le 11/28/2023, 4:44:15 PM

« femmes puissantes » que le titre met en avant, parce qu'elle témoigne d'une capacité de résistance et d'endurance, parce qu'elle réussit à préserver l'intégrité de son nom.

Le titre du roman de Laurent Mauvignier, *Continuer* (2016) résonne ainsi comme un programme pour notre temps. Le roman raconte la double épreuve d'une mère (dont le traumatisme enfoui lié aux attentats du métro Saint-Michel en 1995) et de son fils, adolescent accusé de complicité de viol. Les deux personnages s'embarquent dans un voyage à cheval au Kirghizistan, qui se change en retrouvailles entre la mère et le fils ; en épreuve quasi initiatique, où chacun doit affronter la possibilité de la mort pour renaître. L'héroïne démontre cette force de résilience en acceptant de s'ouvrir à une autre culture, en allant vers les autres, en cherchant à sortir son fils de la rancœur et de la violence où il s'est enfermé.

Le roman met toujours en scène le conflit fondamental entre l'individu et le monde, selon des scénarios optimistes si celui-ci parvient à triompher de la réalité, ou pessimistes si cet affrontement doit déboucher sur sa défaite. Mettre en avant la capacité de résilience, c'est sans doute montrer la négociation de chacun avec la brutalité du monde contemporain.

LA TENTATION DE L'EFFACEMENT

Certains auteurs poussent encore d'un cran ces formes paradoxales d'héroïsme en représentant des personnages qui cherchent justement à se soustraire à la société, dont la force de résistance consiste à s'échapper voire à disparaître. Ce motif littéraire récent confirme le diagnostic de David Le Breton : dans son essai, *Disparaître de soi. Une tentation contemporaine* (2015), ce sociologue analyse les formes plus ou moins négatives que prend cette envie de se dérober à des injonctions sociales trop pesantes : du *burn-out* aux diverses formes de la dépression, mais aussi plus positivement, au besoin de faire le vide, et de s'y ressourcer. Les figures littéraires de cette sécession individuelle sont au centre de l'étude que propose *Désirs de disparaître. Une traversée du roman français contemporain* (2015). Harcelé par la pression, le personnage de bien des romans récents mobilise toutes son ingéniosité pour se soustraire. Héroïsme en quelque sorte négatif, mais qui témoigne quand même d'une détermination à rester un individu.

Harcelé par la pression, le personnage de bien des romans récents mobilise toute son ingéniosité pour se soustraire.

On le voit de façon particulièrement pessimiste dans *Sérotonine* (2019) de Michel Houellebecq dont l'antihéros, dépressif, décide tout simplement de s'absenter du monde, de quitter son travail, de vivre en transit à l'hôtel, comme si la seule énergie qui lui restait était seulement réactive. M. Houellebecq peint dans ce roman le tableau d'une société qui se délite, sacrifie ses derniers agriculteurs, renonce à l'amour et au besoin de faire communauté.

Ce désir de disparaître prend une forme plus positive lorsqu'il relève moins de la dépression comme effondrement individuel que d'une volonté de se dérober. C'est peut-être ce qu'a accompli, Tishka, la petite fille de Lorca dans *Les Furtifs*, quand elle rejoint spontanément le monde invisible de ces êtres insaisissables. Ou ce que met en scène le narrateur de *La Conjuration* (2013) de Philippe Vasset : engagé pour trouver des lieux vacants dans Paris pour y constituer une sorte de secte, il finit par déserter complètement et par vivre en squattant des bureaux, devenant invisible aux yeux des autres. La dernière partie du livre présente une étrange utopie portée par ces marginaux qui s'agrègent et se désagrègent au gré de leurs sorties nocturnes semblant former un ordre monastique nouveau. Dans *La Conjuration*, l'héroïsme passe par de véritables stratégies de soustraction, par une ascèse du désengagement.

Ce retrait individuel du monde, c'est sans doute aussi ce que propose à chacun la lecture silencieuse des livres ; à travers la projection d'une aventure vécue par procuration, ou en réalisant par délégation ce désir de s'absenter d'un monde trop harcelant.

Le roman contemporain reste, en tout cas, fidèle au rôle que le théoricien hongrois, Georg Lukács, lui assignait dans *La Théorie du roman* (1920) : celui de raconter la quête de ce qu'il appelle un « *individu problématique* », dans le sens où c'est bien le fait de pouvoir et devoir être un individu qui nous engage dans un conflit irrésolu avec le monde extérieur et social. Mobiliser cette capacité à rester un sujet, en échappant aux conformismes, en refusant les facilités du comportement de masse, en s'oubliant soi-même parfois pour privilégier les autres, voilà peut-être ce qui semble aujourd'hui relever d'un héroïsme dont nous avons revu à la baisse les prétentions ou les ambitions.

Mais les romanciers et romancières nous rappellent l'énergie et la constance qu'il faut pour continuer (pour reprendre l'infinitif du titre de L. Mauvignier), qu'il faut préserver pour affirmer notre condition d'humain, en l'étendant toujours plus aux autres et au champ général du vivant, en l'ouvrant au monde animal et même végétal. ●

Délivré à 353101 le 11/28/2023, 4:44:15 PM

EXTRAITS

© RAMA/WIKICOMMONS

« *Je glissais sur coussin d'air à travers la haie d'honneur.* »

Alain Damasio

Face à moi, dans un alignement impeccable qui courait sur toute la longueur de la salle des trophées, toute la promotion était debout. Au garde-à-vous. Les camarades, puis les formeurs, puis les gradés. Et tout au fond il y avait Arshavin, dans son uniforme d'amiral, me saluant de la scène, le furtif posé à sa droite sur le pupitre. Sous les sifflets, les ovations et les vivats, j'ai traversé la salle, électrisé des pieds jusqu'à la pointe des cheveux, je n'avais plus mal nulle part, je ne marchais plus, je glissais sur coussin d'air à travers la haie d'honneur et je serrais à la volée des mains, touché-coulé par l'enthousiasme d'une promotion qui m'avait pourtant, jusqu'ici, plutôt accueilli avec une défiance, sinon une hostilité certaine. Que je leur ai bien rendue. J'étais maintenant des leurs, hein ? C'est ce que leurs voix, leurs bravos, leur chaleur me criaient. Sur la scène, Arshavin m'a remis sans protocole le furtif céramifié – et je l'ai levé au-dessus de ma tête, comme une Coupe du monde arrachée à la dernière minute de jeu.

• ***Les Furtifs***, **Alain Damasio, La Volte, 2019.**

« *On cessait vite de lui prêter attention.* »

Marie NDiaye

Khady évitait de se montrer dans la cour car elle redoutait encore les paroles sarcastiques sur la nullité, l'absurdité de son existence de veuve sans biens ni enfants, et quand elle était obligée de s'y tenir pour éplucher les légumes ou préparer le poisson elle se rencognait si bien, ne laissant dépasser de sa mince silhouette accroupie dans son pagne, resserrée sur elle-même, que ses doigts rapides et, de son visage baissé, les hauts méplats de ses joues, qu'on cessait vite de lui prêter attention, qu'on l'oubliait, comme si ce bloc de silence et de désaffection ne valait plus l'effort d'une apostrophe, d'un quolibet. Sans cesser de travailler elle glissait dans un état de stupeur mentale qui l'empêchait de comprendre ce qui se disait autour d'elle. Elle se sentait alors presque bien. Elle avait l'impression de dormir d'un sommeil blanc, léger, dépourvu de joie comme d'angoisse.

• ***Trois femmes puissantes***, **Marie NDiaye, Gallimard, 2009.**

© SOHN/MARIE NDIAYE

Délivré à 353101 le 11/28/2023, 4:44:15 PM

Délivré à 353101 le 11/28/2023, 4:44:15 PM

ALAIN MABANCKOU
À QUAND UN GRAND HÉROS NOIR ?

Longtemps sous-représentée, la diversité ethnoculturelle se fait une place dans la littérature française, estime Alain Mabanckou, écrivain majeur de la littérature francophone.

PROPOS RECUEILLIS PAR **CÉCILE PELTIER**

Dans *Le Sanglot de l'homme noir* (2012), vous écriviez : « *La carte de la France qu'on me présente est "blanche", une image qu'on nous vend depuis des décennies.* » La littérature contemporaine réussit-elle mieux à rendre compte de la diversité pluriethnique de la France ?

Il existe une vraie diversité dans le roman français contemporain. Les auteurs issus des départements et territoires d'outre-mer ou des anciennes colonies insufflent leur propre imaginaire et offrent une nouvelle lecture de la société, décalée, moins franco-française.

Dès les années 1920, certains d'entre eux obtinrent la reconnaissance, comme René Maran, prix Goncourt 1921 pour *Batouala*. Mais il a fallu attendre les années 1980 pour les voir peser vraiment sur le paysage littéraire français. On a alors vu émerger une littérature dite d'immigration. *Le Petit Prince de Belleville* (1992), de la Franco-Camerounaise Calixthe Beyala, *Le Paradis du Nord* (2000) de Jean-Roger Essomba, mon roman *Bleu Blanc Rouge* (1998) ou encore *53 cm* (1999), de la Suisso-Gabonaise Bassora, mettent en scène, parfois avec humour, les désillusions de jeunes immigrés confrontés au déracinement et aux difficultés d'intégration.

BIOGRAPHIE

Né en 1966 à Pointe-Noire (République du Congo), Alain Mabanckou est un écrivain franco-congolais. Il enseigne aussi la littérature francophone à l'université de Californie-Los Angeles (UCLA) la littérature francophone. Il est l'auteur de plusieurs essais (*Le Sanglot de l'homme noir*, 2012), recueils de poésie, et d'une dizaine de romans (dont *Bleu Blanc Rouge*, 1998, *Verre Cassé*, 2005, *Black Bazar*, 2009 ou *Petit Piment*, 2015) traduits dans une vingtaine de langues. Il a remporté, en 2006, le prix Renaudot pour son roman *Mémoires de porc-épic*. Il signe en 2023 *Lettres à un jeune romancier sénégalais* (Le Robert) et *Notre France Noire de A à Z* avec Pascal Blanchard et Abdourahman Waberi (Fayard).

Délivré à 353101 le 11/28/2023, 4:44:15 PM

Cette génération d'écrivains – on peut encore ajouter David Diop (*Frère d'âme*, 2018) ou Gaël Faye (*Petit Pays*, 2016) – est aujourd'hui, du fait de sa notoriété internationale, l'ambassadrice de l'imaginaire en français.

Dans quelle mesure cette littérature contribue-t-elle à renouveler la figure de l'immigré dans le roman français ?

Jusqu'aux années 1970, les écrivains issus des anciennes colonies dépeignaient des personnages écartelés entre deux cultures, à l'instar de Samba, le héros de *L'Aventure ambiguë* (1961) de Cheikh Hamidou Kane. Les tenants de la négritude et de la créolité créaient des personnages en quête de leur identité idéale, ce qui les conduisait à célébrer leur part d'africanité.

Depuis les années 1990, le personnage de l'immigré a changé son discours. Il vit en France, où il a eu des enfants, et sa grande question n'est plus : « *Dois-je rentrer au pays ?* » mais « *Dois-je être considéré comme un Français à part entière ou un Français entièrement à part ?* » À travers ce personnage en quête d'intégration, les romanciers racontent une société française fermée, marquée par la montée des extrêmes et du populisme.

Les discriminations raciales secouent régulièrement l'actualité. Comment sont-elles évoquées dans la littérature contemporaine ?

Les difficultés sociales des banlieues, les tensions entre les jeunes et la police et le sentiment de relégation sont omniprésents dans le roman des années 1980 à 2000. Je pense en particulier à *Cantique de la racaille*, de Vincent Ravalec sorti en 1994 et adapté à l'écran en 1998. Quelques années plus tard, Faïza Guène, avec *Kiffe Kiffe demain* (2004), est assez emblématique de cette littérature des banlieues. Si c'est aujourd'hui un thème moins central, le *clash* des identités et les incompréhensions des pouvoirs publics à l'égard des banlieues, continuent en filigrane de traverser le roman contemporain comme on peut le lire par exemple dans *Deux secondes d'air qui brûle* (2022) de Diaty Diallo.

Qu'est-ce que ces romans disent du regard porté par la France sur les immigrés ?

> « MA DÉMARCHE NE S'INSCRIT PAS DANS MA REVENDICATION D'HOMME NOIR. CE QUI M'INTÉRESSE, C'EST LA CONNAISSANCE DE L'AUTRE. »

Cette littérature jette une lumière sur un vide, un silence : l'absence de discours officiel sur les origines de l'immigration. Quand on enseigne l'histoire de France, on oublie encore trop souvent de dire que l'immigré est venu en France pour servir dans l'armée, puis pour faire tourner les usines. C'est la raison pour laquelle cette littérature a presque toujours un sous-texte militant, dont l'intensité et la teneur dépendent du tempérament de l'écrivain.

Outre-Atlantique, les études postcoloniales se sont imposées dans les universités et dans la création littéraire voilà déjà plusieurs décennies. Quelle est l'influence de courant de pensée dans l'Hexagone ?

La parole s'est libérée. La colonisation est aujourd'hui traitée par des historiens français, tels qu'Antoine Compagnon, Sandrine Lemaire, Patrick Boucheron ou encore Pascal Blanchard. Les littératures des diversités, qui sont devenues des départements importants dans les universités anglo-saxonnes, où elles sont souvent associées à la littérature francophone, commencent à s'enraciner en France. En 2017, j'ai été invité au Collège de France en tant que professeur pour enseigner les cultures africaines. C'est la reconnaissance de l'idée selon laquelle il est nécessaire de se plonger dans les études africaines si on veut comprendre l'histoire de France et la structuration de sa société.

Et vous, en tant qu'intellectuel et romancier, comment abordez-vous le passé colonial ?

Ma démarche ne s'inscrit pas dans ma revendication d'homme noir. Ce qui m'intéresse, c'est la connaissance de l'autre, qu'il ait été mon allié ou pas dans l'histoire. J'ai eu la chance de vivre dans plusieurs continents : l'Afrique, l'Europe et maintenant l'Amérique. Ce parcours me permet de prendre un peu de hauteur par rapport à la marche du monde. En tant qu'écrivain, le seul ancrage qui compte pour moi, c'est la langue française et mes cultures africaines.

Dans *Black Bazar* (2009), votre héros, le « Fessologue », un jeune Congolais installé dans le quartier de Château-Rouge à Paris, est en bute au racisme de son propre voisin, antillais…

Délivré à 353101 le 11/28/2023, 4:44:15 PM

Oui, à travers ce personnage du voisin, M. Hippocrate, je voulais souligner que le « racisme » peut exister aussi parmi des personnes qui ont la même couleur de peau. C'est à l'individu de décider de sa couleur. Il y a des Noirs qui se définissent comme blancs et inversement des Blancs qui se revendiquent comme noirs. La principale idée à retenir, c'est que la couleur est une invention : le blanc a créé le noir, qui en retour a désigné le blanc. Or le blanc est toujours la couleur de l'innocence...

À la fin du livre, une Blanche, Sarah, initie le héros au jazz de Miles Davis. C'est une manière de montrer que personne n'a le monopole de la culture. Les grands mouvements de la littérature noire se sont faits avec l'appui des Blancs. La négritude n'aurait pas été aussi puissante sans Albert Camus, Jean-Paul Sartre ou Pablo Picasso qui lui ont donné une confirmation dans le débat intellectuel français. De la même manière que certaines langues africaines orales ont été collectées par des missionnaires blancs. Et une des critiques les plus caustiques de la colonisation émane d'Albert Londres, dans *Terre d'ébène* (1929).

Le français fut la langue du colonisateur pour beaucoup de francophones dans le monde. Est-elle la plus susceptible de rendre compte de cette mémoire de la colonisation et de l'immigration ?

Il me semble important de combattre l'idée selon laquelle l'écrivain serait complice de la colonisation en utilisant le français. Certes, pour nous autres, le français est un instrument qui a été imposé par la colonisation ; mais la liberté de l'écrivain, c'est justement de coloniser cette langue. Ce qui compte dans une langue, comme disait Léopold Sedan Angor, c'est le rythme qu'on lui donne. Ce n'est pas la langue qui traduit la tristesse ou le désespoir d'un écrivain, mais son vécu, son expérience qu'il va exprimer à travers la langue. Donc la langue française, pour nous autres Africains francophones, est le médium qui nous a permis d'entrer en littérature. Nous y rajoutons notre doigté, pétrissant et mixant parfois le vocabulaire avec nos langues locales. Amadou Kourouma avec *Le Soleil des indépendances* (1968) ou Tierno Monénembo avec *Le Terroriste noir* (2012) ont, par exemple, fortement contribué à révolutionner la langue française.

> « CE QUI COMPTE DANS UNE LANGUE, C'EST LE RYTHME QU'ON LUI DONNE. »

Dans le récent essai *Lettre à un jeune romancier sénégalais* (2023), vous racontez combien l'histoire de Blanche-Neige, enfant, vous plaisait autant qu'elle vous dérangeait. Est-il nécessaire d'avoir des héros noirs auxquels s'identifier ?

Je crois que oui. Les enfants n'ont pas cette barrière raciale. Ils sont capables de s'identifier à un personnage, quelle que soit sa couleur, pourvu qu'il leur semble crédible. C'est d'ailleurs rassurant de se dire que la peau n'est qu'une enveloppe... Toutefois, il arrive un moment où le jeune Noir se demande pourquoi Blanche-Neige ou son prince ne sont jamais noirs. C'est alors le moment de créer des héros noirs. Il est important pour l'estime de soi d'avoir des modèles qui nous ressemblent.

Existe-t-il de grands héros noirs dans le roman français ?

Pas encore ! Si les écrivains d'origine africaine mettent en scène des personnages noirs, ils n'ont pas encore cette dimension emblématique. J'aimerais que le prochain héros noir naisse sous la plume de Michel Houellebecq ou d'Amélie Nothomb. Mais les auteurs blancs écrivent peu sur l'Afrique, peut-être parce qu'ils la connaissent mal et ont peur d'en dire des bêtises ou de verser dans l'exotisme. Erik Orsenna, avec *Madame Bâ* (2003), ou Patrick Grainville, avec *Le Tyran éternel* (1998), s'y sont frottés avec succès, mais c'est rare. C'est un vaste chantier !

Aux États-Unis où vous enseignez la littérature francophone, l'histoire de l'immigration est très différente de la nôtre. Comment les romans en rendent-ils compte ?

La société américaine est une superposition d'ethnies et de communautés. Son histoire est différente de la nôtre : elle n'a pas de comptes à régler avec l'ancienne puissance coloniale. Sa littérature épouse une forme éclatée, traduisant les grandes questions de la société américaine aussi bien dans l'histoire que dans le présent : la race, l'esclavage, les droits civiques, le puritanisme, la sexualité, ou encore le dérèglement des protagonistes, tel Holden Caulfield dans *L'Attrape-cœur* (1951) de J.D. Salinger. Le thème de l'immigration, dont les différentes vagues sont à l'origine de la formation des États-Unis, est bien plus central qu'en France.

Délivré à 353101 le 11/28/2023, 5:15:41 PM

SOCIÉTÉ

CLASSES MOYENNES, LES ESPÉRANCES À LA DÉRIVE

Sous l'œil des romanciers, les vies inquiètes des « ni riches ni pauvres » éclairent les transformations de la société française. Au grand rêve de prospérité des années 1960 s'est substituée la peur de la précarisation.

ÈVE CHARRIN

Longtemps valorisées dans le discours politique comme pilier de la démocratie, les classes moyennes n'apparaissent pas toujours en littérature sous un jour favorable. Même et surtout au cœur des trente glorieuses, leur âge d'or. Dans les œuvres plus récentes, le désaveu se tempère d'une plus grande empathie, alors que se délite une catégorie sociale aux contours flous. Témoins, les romans de Sophie Divry et d'Olivier Adam, hommages doux-amers aux zones pavillonnaires mal aimées et à ceux qui, bon gré mal gré, les habitent. Caractérisé par un dosage variable de lucidité et de mélancolie, ce regard peut s'apparenter à une autocritique collective, vu que les auteurs qui font des classes moyennes leur objet d'observation en sont, pour la plupart, eux-mêmes issus.

Retour en arrière, en 1965, alors que la catégorie des employés du tertiaire et des cadres moyens connaît un essor sans précédent, économique autant que démographique, Georges Perec dresse dans *Les Choses* (1965) le portrait d'un bonheur fragile, irrémédiablement entaché d'avidité, susceptible à tout moment de sombrer dans la mesquinerie et l'insignifiance. Jérôme et Sylvie, ses deux protagonistes, ont effectué de « *vagues études* » supérieures ; ils trouvent sans mal du travail comme « *psychosociologues* » au sein de cabinets d'études marketing qui se multiplient à l'époque ; l'emploi à temps plein en CDI leur est grand ouvert, privilège que ne connaîtront plus les générations ultérieures.

Pourtant, déjà, le bât blesse. Dans leur appartement parisien « *étriqué* », Jérôme et Sylvie veulent reproduire le charme discret de la bourgeoisie ; ils aspirent à un luxe de bon aloi, inscrit dans le passé. Aspiration sans issue, car, comme le note lucidement G. Perec, « *ils pouvaient espérer devenir riches* », peut-être, mais « *ils ne pouvaient pas faire qu'ils l'aient toujours été* ». Coincé dans un entre-deux, sorti des classes populaires mais dépourvu d'ancrage bourgeois, le couple en est réduit à rechercher nerveusement les signes d'aisance – le problème étant que la nervosité interdit l'aisance.

D'entrée de jeu donc, la classe moyenne se débat dans ses contradictions, elle en prend parfois conscience, elle en souffre. « *Il ne fallait pas grand-chose pour que tout s'écroule : la moindre fausse note, un simple moment d'hésitation, un signe un peu trop grossier, leur bonheur se disloquait,* note G. Perec, qui ajoute qu'alors, *pareil bonheur redevenait ce qu'il n'avait jamais cessé d'être, une sorte de contrat, quelque chose qu'ils avaient acheté, quelque chose de fragile et de pitoyable, un simple instant de répit qui les renvoyait avec violence à ce qu'il y avait de plus dangereux, de plus incertain dans leur existence, dans leur histoire.* » Ainsi, les protagonistes convoitent ardemment le cuir moelleux des canapés Chesterfield, mais ce n'est qu'un leurre, car l'opulence affichée ne les protège guère des réalités décevantes du salariat. Après tout, Perec est aussi l'auteur de *L'Art et la Manière d'aborder son chef de service pour lui demander une augmentation* (1968, rééd. en janvier 2024), récit à la deuxième personne rythmé par les hésitations sans cesse réitérées d'une vie subalterne. Voilà pour l'âge d'or.

CONFORT ET CONFORMISME ?

Quelques décennies plus tard, les classes moyennes demeurent marquées, aux yeux de certains écrivains, par la médiocrité qui, statistiquement, les définit (étymologiquement, « médiocre » signifie « moyen »). La critique persistante ressemble assez à celle que Gustave Flaubert adressait au 19e siècle à la petite bourgeoisie, à ces Bovary, ces Homais, ces Bouvard et ces Pécuchet enfermés dans un monde de certitudes étroites et fallacieuses.

Dans *Hors d'atteinte ?* (1988), Emmanuel Carrère campe ainsi une ensei-

Délivré à 353101 le 11/28/2023, 5:15:41 PM

© ANTOINE BOUREAU/HANS LUCAS

gnante, Frédérique, lasse d'une vie qu'elle objective elle-même comme banale et prévisible. Même le prénom de son fils, Quentin, pourtant choisi avec amour, n'est en réalité dicté que par l'époque, songe-t-elle avec tristesse. Aspirant à la démesure comme autrefois Jérôme et Sylvie au confort bourgeois, Frédérique se laisse happer par le jeu, mais sans pouvoir échapper, *in fine*, à son (médiocre) destin socio-professionnel.

Dans *La Condition pavillonnaire* (2014), la romancière Sophie Divry évoque à la deuxième personne une trajectoire de femme issue des classes populaires, qui, portée par la dynamique ascendante des trente glorieuses, se hisse jusqu'aux couches moyennes. Emploi tertiaire, pavillon dans une campagne couverte de lotissements, décoration dudit pavillon, jardinage, dîners conviviaux, consommation culturelle : notre héroïne coche une à une les cases d'une condition sociale marquée par le repli douillet sur la sphère privée, l'absence de perspectives et la répétition qui en résultent. Thème puissant, que la romancière illustre par le cycle familier d'un lave-linge : « *Les enfants montent dans les arbres et leurs cris, comme les cadences du lave-linge, tu les reconnais ; tu devines si l'un d'eux est tombé ou s'énerve contre sa sœur, cette arrivée d'eau supplémentaire, suivie d'un bruit plus creux du tuyau qui résonne jusqu'au clac de la molette avançant d'un cran, déclenchant un autre son. Tu peux entendre François raconter que vous avez acheté en Provence "un vrai tableau d'artiste", entendre les rotations qui redémarrent, les vêtements mouillés, rotation ; pause ; rotation ; pause.* »

PEUR DU DÉCLASSEMENT

Vision figée ? Rien n'est moins sûr. Dans *Les Classes moyennes à la dérive* (2006), le sociologue Louis Chauvel imaginait les enfants de Jérôme et de Sylvie, ces personnages de G. Perec qui auraient eux-mêmes, selon toute probabilité statistique, prospéré dans la publicité du côté de Grenoble. Une génération plus tard, rien ne va plus. L'aînée, pourvue d'un emploi en CDI dans l'industrie agroalimentaire, connaît l'ennui et le stress d'un job sans intérêt ; le cadet, lui, peine à s'insérer dans la vie professionnelle et subit le déclassement. Nombre de récits contemporains sur les classes moyennes se déploient entre ces deux

Délivré à 353101 le 11/28/2023, 5:15:41 PM

pôles, morne répétition d'un côté, incertitude angoissante de l'autre. Avec ce que les spécialistes appellent la « démoyennisation » de la société française, c'est-à-dire le creusement des inégalités au détriment des catégories intermédiaires, motif de plus en plus prégnant. On trouve la synthèse de la répétition et de l'incertitude dans *Connemara*, de Nicolas Mathieu (2022), sous la forme du rétrécissement : le petit patrimoine accumulé par le père de Christophe diminue peu à peu, absorbé par les locataires indélicats, par l'Ehpad si coûteux, tandis que les objectifs professionnels imposés au fils VRP ne cessent, eux, d'augmenter. Le socle est friable, fragile.

Autrefois mélancoliques et grinçantes, les œuvres sur les classes moyennes peuvent devenir franchement émouvantes.

DU RESSENTIMENT À LA RÉVOLTE

Il en résulte un effet littéraire inattendu : autrefois mélancoliques et grinçantes, les œuvres sur les classes moyennes peuvent devenir franchement émouvantes. Dans *D'autres vies que la mienne* (2009), E. Carrère évoque cette fois Juliette, juge bien réelle au tribunal d'instance de Vienne (Isère), son compagnon Patrice, illustrateur, et leurs fillettes. De ces figures provinciales, le romancier, qui se dépeint lui-même en bobo parisien (par ailleurs fils de l'académicienne Hélène Carrère d'Encausse), fait des personnages dignes, généreux, dépourvus de toute mesquinerie. On pourra voir dans ce livre un bel éloge des classes moyennes au sommet de leur force, de la part d'un auteur qui n'en est pas issu.

À l'inverse, Olivier Adam jette plutôt la lumière sur la fragilité des classes moyennes. Dans ses romans, les personnages sont hantés par la perte, c'est un motif récurrent qui traverse, entre autres, *Falaises*, *À l'abri de rien* et *Des vents contraires* (2005, 2007 et 2008). Dans ce dernier opus, par exemple, la femme aimée est partie. Restent le père (le narrateur) et les deux jeunes enfants, tous trois également vulnérables, éperdus d'un chagrin et d'une nostalgie dont le romancier repère la trace dans tous les lieux traversés, qui sont par excellence les lieux de la classe moyenne, lotissement aux murs décrépits, bagnoles-bulles, pavillons et petits jardins mal entretenus. « *C'était si loin*, écrit-il, *les soirs d'été, la musique, la guirlande dans le vieux cerisier, la fumée du barbecue, les bières et tous les voisins qui rappliquaient, les derniers temps je ne prenais même plus la pleine d'ouvrir les volets et tout était à l'abandon.* » Face à son enfant, le père se sent défaillir, « *je n'avais plus rien de solide à lui proposer* ». Ne restent que les pleurs, la fuite dans le sommeil, « *l'épuisement tiède et humide du chagrin* ». Avec tendresse, O. Adam se fait le chroniqueur d'un effondrement discret et tragique, il raconte la transmission empêchée, impossible, à la génération suivante (plus rien de solide à proposer). À l'heure où les parents envisagent pour leurs enfants une vie plus difficile que la leur, marquée par la précarité de longue durée, le motif fait écho.

À cette aune, on ne s'étonnera donc pas de voir émerger ces dernières années, autour des personnages représentatifs des classes moyennes, un motif neuf : celui de la révolte, autrefois l'apanage des classes populaires – Gavroche dans *Les Misérables*, Étienne Lantier dans *Germinal*. En ce premier quart de 21e siècle, les représentations se modifient. Dans *Que faire des classes moyennes ?* (2016), essai littéraire à la première personne, Nathalie Quintane se penche, écrit-elle, sur « *l'éventualité d'un glissement possible du ressentiment à la révolte* » *(p. 55)*. C'est une éventualité qu'explorent ici et là de nouveaux auteurs.

Dans *Cinq mains coupées* (2020), récit réel, S. Divry évoque la trajectoire brisée – ou du moins, bouleversée – de cinq hommes qui ont perdu leur main droite lors des manifestations de Gilets jaunes, fin 2018. Mareyeur, éducateur, plombier, chaudronnier, étudiant, ils incarnent ces classes moyennes appauvries, désormais susceptibles de se mobiliser collectivement hors des cadres traditionnels de la revendication (partis, syndicats). L'heure n'est plus nécessairement au repli sur le pavillon, le barbecue, le confort privé conquis de haute lutte.

Dans *Partout le feu* (2022), premier roman en vers libres d'Hélène Laurain, une jeune femme, diplômée de l'école de commerce de Reims, renonce à toute ambition professionnelle et se contente de petits boulots ; elle participe à des actions militantes de désobéissance civile contre l'enfouissement de déchets nucléaires. La perte de sens au travail, l'expérience de précarité et celle du dérèglement écologique peuvent-elles contribuer à modifier la perception que les classes moyennes ont d'elles-mêmes ? Celle qu'en offrent les écrivains, en toute hypothèse, a déjà changé. ●

Délivré à 353101 le 11/28/2023, 5:15:41 PM

© JEAN-LUC BERTINI/PASCO

BIOGRAPHIE
Écrivaine, Nathalie Quintane, a publié *Que faire des classes moyennes ?* (P.O.L, 2016). Dernier ouvrage paru : *Tout va bien se passer* (P.O.L, 2023).

NATHALIE QUINTANE
« LES CLASSES MOYENNES N'AURONT EU QU'UN TEMPS »

Que faire des classes moyennes ? (P.O.L, 2016)

Au 19e siècle, indique Nathalie Quintane, et jusqu'au début du 20e, la possession d'une armoire à glace marquait l'appartenance à la petite bourgeoisie, la sortie du monde ouvrier. Aujourd'hui, les représentations de la classe moyenne sont légion, entre seuils de revenus, courbes diverses, désir de distinction. L'autrice se joue des clichés pour mieux saisir une réalité sociale mouvante.

PROPOS RECUEILLIS PAR **ÈVE CHARRIN**

En écrivant *Que faire des classes moyennes ?*, j'ai d'abord pensé à *Modeste proposition* (1729), une satire par laquelle Jonathan Swift suggère qu'on pourrait manger les enfants des pauvres. Je me livre à un travail sur les clichés qui circulent sur la classe moyenne, sur la réputation détestable, calamiteuse, qu'on lui fait. Le conformisme, la difficulté de se situer socialement, l'effort crispé pour paraître cultivé... Je repère ces clichés et, comme J. Swift, je les pousse à l'absurde. Mais mon texte, contrairement à celui de J. Swift, n'est pas entièrement ironique. Il est aussi en empathie. J'appartiens moi-même à la classe moyenne, je vis dans un pavillon (vers Digne-les-Bains, dans les Alpes-de-Haute-Provence), j'ai une voiture, un chat, tout ! Je ne veux pas surplomber la question ni m'en extraire. Je m'attaque aux discours fossilisés sur ce que seraient les classes moyennes. Sont-elles aussi dociles qu'on le dit ? C'est le rôle de la littérature que de détruire les discours figés pour montrer, de façon sensible, comment les gens vivent.

J'ai 59 ans et parmi les gens de ma génération, les membres des classes moyennes sont, pour beaucoup, issus des classes populaires. Mes parents étaient employés, mes grands-parents étaient ouvriers. Nous conservons une mémoire d'enfance persistante, celle de la pauvreté des générations antérieures. C'est très prégnant, et cela explique notre désir de devenir propriétaires, quitte à nous endetter sur trente ans, plutôt que de payer un loyer toute notre vie. Mais cette pauvreté dont nous avons cru nous éloigner, voilà qu'elle nous menace à nouveau du fait des conditions économiques actuelles. Les propriétaires ne le sont plus qu'à titre provisoire, à la merci d'un licenciement par exemple. Ils préfèrent ne pas voir que c'est provisoire. Déjà, les gens de mon âge ont renoncé, en général, à la résidence secondaire à laquelle leurs parents avaient accès. Et leurs enfants après eux n'auront plus accès, ou difficilement, à la propriété de leur résidence principale, qui reste un marqueur de réussite. Les classes moyennes n'auront eu qu'un temps. Elles auront duré, quoi ? Deux générations, pas plus. Or, c'est douloureux de renoncer à une certaine image sociale de soi-même. J'ai voulu saisir cette fragilité-là, ce moment d'entre-deux que nous vivons.

Délivré à 353101 le 11/28/2023, 5:15:41 PM

EXTRAITS

« J'avais mis la maison en vente et nous étions là, c'était ici que nous allions tenter de vivre, dans cette ville au bord de la mer. »

© ERIC FOUGERE/VIP IMAGES/CORBIS VIA GETTY

Olivier Adam

Quand j'ai rouvert les yeux nous étions gelés tous les trois, le bruit de la mer était devenu le monde entier, nous contenait, nous digérait et c'était doux d'être ainsi dévorés, ensevelis, noyés, oubliés pour de bon. La nuit nous protégeait et à ce moment précis j'avoue avoir pensé que les choses allaient redevenir possibles, ici j'allais pouvoir recoller les morceaux et reprendre pied, nous arracher les enfants et moi à cette douleur poisseuse qui nous clouait au sol depuis des mois, à la fin la maison, les traces et les souvenirs qu'elle gardait de nous quatre, c'était devenu invivable, je ne sortais presque plus et les enfants se fanaient sous mes yeux, j'avais l'impression que la lumière rechignait à entrer et que tout ça finirait tôt ou tard par nous engloutir. Les herbes du jardin, le lierre et la vigne, le tamaris, tout semblait se refermer sur nous, nous recouvrir et nous enterrer vivants. Tout devenait jungle, et je nous croyais perdus dans le cœur noir des forêts. Il nous fallait fuir, je ne voyais plus d'autre issue, j'avais mis la maison en vente et nous étions là, c'était ici que nous allions tenter de vivre, dans cette ville au bord de la mer, j'y avais passé mon enfance et sans même avoir pris la peine d'y réfléchir, c'était à elle que je nous confiais désormais.

• ***Des vents contraires***, **Olivier Adam, L'Olivier, 2008.**

PAROLE DE GILETS JAUNES

Sophie Divry

Forcément je l'ai ramassée de la main droite parce que je suis droitier. J'ai ramassé la grenade et c'est là que ça a explosé. Elle a explosé sur moi. J'ai juste fait un pas. Je ne pense même pas l'avoir touchée. Je tends le bras et ça explose. Ça fait comme dans les films de guerre, quand il y a du blanc et un sifflement aigu dans les oreilles. Il y a eu un « boum ! ». Non, en fait, je ne me rappelle même pas avoir entendu de « boum ». Je ne me souviens pas. Je n'entends rien. Je sens un énorme choc. Par réflexe, je tourne la tête et je ferme les yeux. Quand je reprends mes esprits, je sens quelque chose de bizarre sur moi. Je me dis bien que quelque chose a été éjecté de la grenade, mais à cet instant précis je ne sens rien. Je ne perds pas connaissance. Ma première réaction, c'est de partir en courant en tenant mon bras, pour me mettre à l'abri. Je cours vers les Gilets jaunes. Je me rappelle sentir alors comme des fourmis dans les mains. C'est la réaction des autres qui m'a alerté, on le voit sur la vidéo qui a circulé sur Internet après : autour de moi les gens s'écartent avec des yeux écarquillés d'horreur.

© FRANK MAY/PICTURE ALLIANCE VIA GETTY

• ***Cinq mains coupées***, **Sophie Divry, Seuil, 2020.**

Délivré à 353101 le 11/28/2023, 5:15:41 PM

© G. GARITAN

CONNEMARA

Nicolas Mathieu

Avant de décamper, Christophe resta un moment dans sa caisse, à tirer sur sa clope sans bouger, une vitre entrouverte, profitant du calme, de l'obscurité, de l'air du soir qu'alourdissait un reste d'humidité. Au loin, un point lumineux clignotait, signalant la haute cheminée de l'usine de pâte à papier, le plus gros employeur de Cornécourt. C'est là que bossait Greg. Enfin de moins en moins depuis qu'il avait réussi à se faire élire au comité d'entreprise. Norske Tre avait d'ailleurs essayé de le lourder à plusieurs reprises, au motif qu'il passait ses heures de délégation au bistrot. Greg aimait bien raconter les convocations et les lettres avec accusé de réception, ça le faisait marrer. Son optimisme avait quelque chose d'assez mystérieux quand on pensait à la manière dont il vivait, célibataire, endetté à mort et même pas le permis. Au dernier réveillon, il s'était pointé en costard et santiags, avec trois cartons de Mumm. Vu l'état de ses finances, c'était limite kamikaze. Mais Greg n'en avait rien à foutre. Son père était mort jeune, diabétique et accro au paris-brest. Lui-même picolait pas mal et fumait deux paquets de Camel par jour. Dans la vie, il ne fallait pas s'en faire. Puis Christophe se décida tout de même à y aller, et chercha sur l'autoradio une chanson pour l'accompagner sur la route. (...) Johnny, qu'il avait longtemps méprisé, lui trouait le cœur à présent. Il chantait les coups du sort, les hommes en morceaux, la ville, la solitude. Le temps qui passe. Une main sur le volant, sa clope électronique dans l'autre, Christophe refaisait l'histoire, un mec tout seul avec ses souvenirs. Les abribus où il avait perdu la moitié de son enfance à attendre les transports scolaires. Son ancien bahut, les kebabs qui avaient fleuri dans tous les coins, la patinoire où il avait connu ses meilleurs moments, les ponts d'où il avait craché dans la Moselle pour tromper son ennui. Les PMU, le McDo et puis le vide des courts de tennis, la piscine éteinte, le lent glissement vers les zones pavillonnaires, la campagne, le rien.

• ***Connemara*, Nicolas Mathieu, Actes Sud, 2022.**

« Johnny, qu'il avait longtemps méprisé, lui trouait le cœur à présent. Il chantait les coups du sort, les hommes en morceaux, la ville, la solitude. Le temps qui passe. »

Délivré à 353101 le 11/28/2023, 5:15:41 PM

PARENTS-ENFANTS

CE QUE LA FAMILLE FAIT DE NOUS

Depuis les années 1980, la littérature française ausculte la famille de l'intérieur. En marge du roman et de l'autobiographie, l'autofiction et le récit de filiation explorent ses violences et ses tensions, les transmissions imparfaites et les ruptures sociales.

● DOMINIQUE VIART
Professeur émérite de littérature contemporaine à l'université Paris Nanterre et membre de l'Institut universitaire de France.

La famille s'est emparée de la littérature contemporaine, qui en traite avec insistance. Ce n'est pas nouveau, dira-t-on : les tragédies – Œdipe, les Atrides, *Le Roi Lear* – les romans du passé – qu'on pense au *Père Goriot* – y installaient déjà leurs intrigues. À chaque fois, la famille s'y détruisait sous l'effet d'un agent extérieur : acrimonie des dieux, attraction du pouvoir ou de l'argent. Les écrivains actuels se penchent plutôt sur des phénomènes internes : ruptures sociales, transmissions imparfaites, violences intrafamiliales ou familles dysfonctionnelles. Plus encore : ils inventent pour cela des formes nouvelles, qui reconfigurent des pans entiers de la littérature.

En mesurer l'importance suppose de revenir à un moment charnière, entre la fin des années 1970 et le début des années 1980, lorsque, renonçant à l'exploration des possibles littéraires conduite par les avant-gardes, les écrivains ouvrent à nouveau la littérature aux expériences individuelles, aux réalités sociales, aux violences historiques. Deux formes inédites apparaissent alors : l'autofiction et le récit de filiation. La première, inaugurée par Serge Doubrovsky, s'inspire de la cure psychanalytique : le narrateur, figure de l'écrivain, laisse s'écouler le flux de ses pensées, préoccupations immédiates, souvenirs enfouis, inquiétudes et pulsions de tous ordres. Or, ce qui se démêle lors des séances d'analyse, on le sait, ce sont principalement des imbroglios familiaux. Le livre fondateur de S. Doubrovsky s'intitule *Fils* (1977) : il joue sur l'ambivalence sémantique de ce mot, entre « filiation » et « fils » entremêlés de l'inextricable pelote familiale où l'individu se trouve pris, sinon prisonnier.

SURVIVRE À LA PERTE

Dans le sillage de ce livre, des œuvres explorent les douleurs familiales déposées dans l'intime d'une conscience. Certaines sont particulièrement dramatiques : Chloé Delaume rapporte comment l'enfant qu'elle fut chercha à survivre au meurtre de sa mère par son père et au suicide de celui-ci (*Le Cri du sablier*, 2001) ; Philippe Forest revient plusieurs fois sur la maladie et le décès de sa fillette (*L'Enfant éternel*, 1997 ; *Toute la nuit*, 1999) ; d'autres encore, de Laure Adler à Bernard Chambaz, ont su dire combien la perte d'un enfant ouvre un abîme au cœur même du couple ou de la structure familiale. Nombreux sont désormais ces livres de deuil, familial, fraternel ou conjugal, qui cherchent dans l'écriture un exutoire à l'absence soudaine. Le prix Goncourt 2022, *Vivre vite* de Brigitte Giraud, en fournit encore un exemple.

Attachées à mettre en évidence le fonctionnement interne de la famille, des écrivaines articulent aussi autobiographie et fiction. Dans *Fille* (2020), Camille Laurens interroge le regard que la famille porte sur l'enfant de sexe féminin et les formes d'être qu'elle lui assigne. Catherine Cusset passe de l'autofiction au roman nourri de réalités autobiographiques, selon qu'elle évoque sa propre mère et la

Délivré à 353101 le 11/28/2023, 5:15:41 PM

© DAIGA ELLABY/UNSPLASH

relation mère-fille sur plusieurs générations (*La Haine de la famille*, 2001) ou les rapports complexes avec sa belle famille (*Un brillant avenir*, 2008). Car l'autofiction n'est évidemment pas la seule forme où dire ce qu'il en est des vicissitudes familiales. Le roman aussi s'ouvre à de telles considérations. On l'a vu récemment avec Michel Houellebecq, délaissant la solitude ontologique de ses personnages pour aborder dans *Anéantir* (2022) les tensions familiales affrontées à la maladie d'un père. La relation mère-fille et les violences qu'elle génère se trouvent ainsi revisitées dans *L'Âge de détruire* (2023) dont Pauline Peyrade emprunte le titre à une formule où Virginia Woolf associe le geste de « comprendre » et celui de « détruire » : difficulté à laquelle sont assignés les protagonistes de toute histoire familiale névralgique, lorsque tenter de s'expliquer, c'est prendre le risque du conflit et de la dislocation.

DIRE L'INCESTE

Sans doute le détour du roman fut-il nécessaire dans un premier temps, pour ne pas affronter l'agression dans sa réalité effective, ainsi de l'inceste dans *L'Enfant méduse* de Sylvie Germain (1991) ou *Viol* de Danièle Sallenave (1997). Mais les choses se disent désormais plus directement. *L'Inceste* de Christine Angot (1999) en témoigne. Le livre très singulier de Ludovic Degroote, *Un petit viol* (2009), donne à mesurer comment la langue peut restituer la souffrance éprouvée et le vide intérieur qu'elle suscite. Des phrases brèves, séparées entre elles, disent par saccades la surprise, l'incompréhension, la gêne, le traumatisme de l'enfant abusé par un membre de sa famille. Retournez le livre, il prend un nouveau titre : *Un autre petit viol*. Ce sont les mêmes phases, mais disposées par ordre alphabétique. Ce qui pourrait paraître absurde produit un effet sidérant : il confronte à l'inintelligibilité du vécu par la victime, et le début similaire de phrases successives figure la répétitivité de l'acte subi. Car tel est bien le défi : trouver les mots, les phrases, pour le dire – et le faire entendre.

La société contemporaine a compris que la famille n'est pas ce foyer idéal et protecteur dont la culture bourgeoise a institué l'illusion. Le couvercle de plomb sous lequel demeuraient dissimulées les souffrances vécues « à la maison » est levé. Il est désormais possible d'en parler, et de le faire publiquement. La dénonciation de l'inceste par Camille Kouchner (*La Familia grande*, 2021) a connu un vif retentissement, dû bien sûr à la notoriété des protagonistes. Mais bien d'autres livres l'abordent, qu'on ne peut tous nommer, et dans une langue forte, à l'image d'*Une mère éphémère* d'Emma Marsantes (2022), qui ne dénonce pas seulement l'inceste commis par un frère, mais montre combien viennent s'y ajouter d'autres formes de perturbations intrafamiliales, plus pernicieuses peut-être parce que moins nettes, liées à la personnalité toxique d'un père, au psychisme dévasté et dévastateur d'une mère.

LA QUESTION DE L'HÉRITAGE

Une autre forme majeure de la littérature contemporaine, apparue au tout début des années 1980, retourne l'investigation de l'intériorité psychique vers celle de l'antériorité familiale. Inventé à quelques mois de distance par Annie Ernaux (*La Place*, 1983) et Pierre Michon (*Vies minuscules*, 1984), le récit de filiation

Délivré à 353101 le 11/28/2023, 5:15:41 PM

pose la question de l'origine et de l'héritage. À l'inverse des sagas familiales du siècle dernier (Roger Martin du Gard, Georges Duhamel…), qui produisaient la narration chronologique d'une lignée, souvent bourgeoise, c'est depuis le présent que se reconstituent des trajets, des vies, sur lesquels trop souvent il a été fait silence. Comme le dit explicitement A. Ernaux, qui récidive avec *Une Femme* (1988) et *La Honte* (1997), le propos n'est pas de transformer le réel en romanesque, mais de comprendre ce qu'il en fut vraiment de ces existences. Il y va d'une éthique de la restitution, cherchant à rendre dignité à ceux dont l'existence est menacée d'oubli.

Nombre d'écrivains, d'écrivaines, ont ainsi recours au récit de filiation : Pierre Pachet (*Autobiographie de mon père*, 1987), Pierre Bergounioux (*La Maison rose*, 1987 ; *L'Orphelin*, 1992), Charles Juliet (*Lambeaux*, 1995), François Bon (*Mécanique*, 2001), J.M.G. Le Clézio (*L'Africain*, 2004), Emmanuel Carrère (*Un roman russe*, 2007), Belinda Cannone, (*Le Don du passeur*, 2013), Stéphane Audeguy (*Une mère*, 2017)… et bien d'autres encore : la liste ne cesse de s'allonger. Les « transfuges de classe » y trouvent une forme apte à porter l'attention sur leur origine familiale modeste, sinon défavorisée, non pas avec condescendance, mais pour en comprendre les usages, les pratiques, les *habitus* (voir, entre autres, Philippe Vilain, *La Dernière Année*, 1999 ; Didier Eribon, *Retour à Reims*, 2009, *Vie, vieillesse et mort d'une femme du peuple*, 2023 ; Patrick Robin, *Le Commerce du père*, 2009 ; Édouard Louis, *Qui a tué mon père*, 2018, *Combats et métamorphoses d'une femme*, 2021…).

Comme A. Ernaux, ils en appellent à la sociologie, particulièrement celle de Pierre Bourdieu, avec laquelle une certaine porosité s'installe. Des sociologues de métier, des historiennes du monde social, en viennent ainsi à produire, elles aussi, leur propre récit de filiation (Martine Sonnet, *Atelier 62*, 2008 ; Rose-Marie Lagrave, *Se ressaisir. Enquête autobiographique d'une transfuge de classe féministe*, 2021). Le milieu familial originel ainsi évoqué n'est pas forcément celui de la province française : pour d'autres, c'est le pays d'origine de parents immigrés, le Vietnam pour Doan Bui (*Le Silence de mon père*, 2016), le Sénégal pour Yancouba Diémé (*Boy Diola*, 2019), la Mauritanie pour Fanta Dramé (*Ajar-Paris*, 2022)… Aux césures sociales s'ajoutent alors des différences culturelles plus profondes et les difficultés face à un accueil pas toujours bienveillant, toutes choses qui rejaillissent dans la sphère familiale et creusent l'écart entre adultes malhabiles et enfants plus à l'aise *(Alain Mabanckou, p. 42)*.

> « ON N'ÉCHAPPE PAS À SA FAMILLE. MÊME AFFRANCHI DE SON MILIEU D'ORIGINE, ON LA PORTE EN SOI, AVEC SOI, ET ELLE CONTINUE DE STRUCTURER PROFONDÉMENT LA PERSONNE. »

À LA RECHERCHE DE SES ANCÊTRES

Parce que s'interroger sur le trajet des ascendants, c'est aussi remonter le cours de l'histoire, le récit de filiation se trouve également mobilisé par des écrivains dont les parents furent emportés par la violence du siècle passé, qu'il s'agisse de la Première Guerre mondiale (Jean Rouaud, *Les Champs d'honneur*, 1990), de la Shoah (Sarah Kofman, *Rue Ordener, rue Labat*, 1994), ou des guerres d'indépendance (Leila Sebbar, *Je ne parle pas la langue de mon père*, 2003). Les historiens eux-mêmes l'empruntent à leur tour, portant sur leur propre famille une investigation inédite dans leur discipline, à l'exemple de *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus* de Ivan Jablonka (2012), vaste enquête, rapportée comme telle, sur des grands-parents émigrés de Pologne en France pour échapper aux pogroms, puis arrêtés et déportés à Auschwitz où ils furent assassinés, ou du récent *Tombeaux. Autobiographie de ma famille* d'Annette Wieviorka (2022).

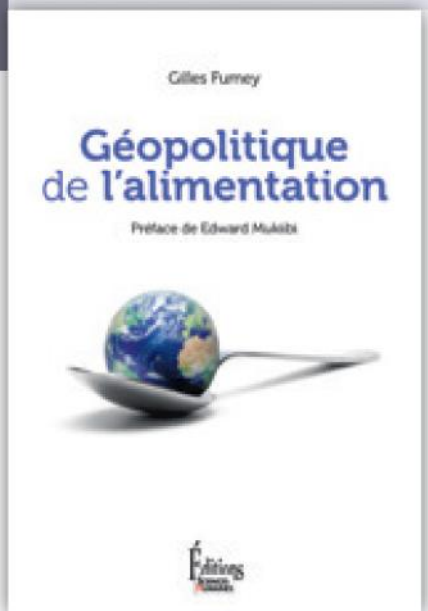
Cette forme, qu'elle prenne une coloration plus sociologique ou plus historique, donne lieu chaque année à de nombreuses publications qui montrent à quel point l'individu contemporain est habité d'un héritage familial qui le détermine en profondeur, installé en lui de manière spectrale et souvent douloureuse. Traumas historiques et dysfonctionnement familiaux se superposent alors comme dans *Une chance amère* (2023) où Alice Dumas Kol expose comment

Délivré à 353101 le 11/28/2023, 5:15:41 PM

la barbarie des Khmers rouges, bien après les événements qui ont déchiré le Cambodge et anéanti son peuple, continue de hanter sa famille brisée, suscite les comportements pathologiques d'une mère, d'une grand-mère, chacune peinant à donner sens à son existence.

La littérature contemporaine fournit aussi un important écho à une autre pathologie, fortement perturbatrice : la maladie d'Alzheimer. Là encore Annie Ernaux a donné exemple : « *Je ne suis pas sortie de ma nuit* » (1997) rapporte, jusqu'aux derniers jours, comment cette maladie détruisit sa mère. D'autres écrivains se sont emparés de cette épreuve (Serge Rezvani, Anne Bragance, Gaëlle Josse...) dans un temps comme le nôtre où la prise en charge de ceux qu'on appelle pudiquement les « aînés » devient, au côté des violences intrafamiliales, un véritable problème de société. Là encore, la littérature a fonction d'alerte, et cherche à faire mémoire de ceux qui la perdent.

La fin du 20e siècle fut souvent décrite comme individualiste (voir Gilles Lipovetsky, *L'Ère du vide*, 1983). L'autofiction en aurait été le signe. Erreur de lecture ! Ou bien, mais c'est sans doute la même chose, cet individualisme qu'on a dit triomphant n'était qu'apparence. Il portait en lui, souterrainement, des nœuds familiaux complexes, souvent douloureux, jamais vraiment tranchés, jamais réparés, que la littérature affiche désormais. Tous ces livres, autofictions comprises, montrent à quel point on n'échappe pas à sa famille. Même affranchi de son milieu d'origine, on la porte en soi, avec soi, et elle continue de structurer profondément la personne. La psychanalyse l'avait postulé. La sociologie, l'histoire le confirment. La littérature, de livre en livre, en administre la preuve. Le faisant, elle n'expose pas des situations imaginaires, mais des expériences effectives, dans lesquelles, bien qu'elles soient singulières, chaque lecteur peut reconnaître une part de sa propre histoire. Lire, développé par d'autres, ce qu'on a soi-même vécu, c'est à la fois le mettre à distance, le mieux comprendre et s'en libérer. Voilà sans doute ce qui explique le symptôme sociétal que constitue une telle profusion d'ouvrages, mais aussi le besoin dans lequel nous sommes de les lire. Et de les relire.

SCIENCES HUMAINES
NOUVEAUTÉ
Retrouvez cet ouvrage en scannant ce QRcode


NOUVEAUTÉ
EN LIBRAIRIE
« UN LIVRE ESSENTIEL POUR COMPRENDRE LES DÉFIS DE L'ALIMENTATION MONDIALE AUJOURD'HUI. »

Délivré à 353101 le 11/29/2023, 6:24:47 PM

© FRANKIE FOUGANTHIN

BIOGRAPHIE
Écrivaine et professeure de lettres, Annie Ernaux a obtenu le prix Nobel de littérature en 2022. Son œuvre, empreinte de sociologie, revient sur ses origines modestes (*Les Armoires vides*, 1974 ; *La Place*, 1983 ; *Une femme*, 1988), sa vie d'épouse (*La femme gelée*, 1981), ses expériences sexuelles (*Passion simple*, 1992 ; *Mémoire de fille*, 2016), la maladie, l'avortement (*L'évènement*, 2000). Dans *Les Années* (2008), elle retrace un demi-siècle d'existence.

DIALOGUE

ANNIE ERNAUX
« RETROUVER LA MÉMOIRE COLLECTIVE DANS UNE MÉMOIRE INDIVIDUELLE »

À travers son œuvre, l'écrivaine livre une radiographie de la condition des femmes au 20e siècle. Elle est revenue sur sa démarche lors d'un entretien organisé dans le cadre des 14es rencontres « Littérature : enjeux contemporains » organisées par Dominique Viart et la Maison des écrivains et de la littérature, sur le thème « Faire commun ».

PROPOS RECUEILLIS PAR **DOMINIQUE VIART** ET RETRANSCRITS PAR **MARIETTE THOM**

La plupart de vos livres sont des récits d'expériences intimes, parfois douloureuses. En recevant le prix Nobel, vous dites : « *Il ne s'agit pas pour moi de raconter l'histoire de ma vie ni de me délivrer de ces secrets, mais de déchiffrer une situation vécue, un événement, une relation amoureuse, dévoiler ainsi quelque chose que seule l'écriture peut faire exister, et passer peut-être dans d'autres consciences, d'autres mémoires.* » Comment passez-vous de « raconter » à « déchiffrer » ?

Vous avez mis le doigt sur ce qui est, effectivement, la cause de mon écriture, et je pourrais dire aussi le problème. Parce que je sais que je ne veux pas, effectivement, raconter quelque chose qui soit purement personnel. Cela suppose une sorte de mise à distance des circonstances, et aussi de moi-même. C'est ce qui est le plus mystérieux, au fond. D'avoir cette capacité de pouvoir se projeter ce qu'on a vécu, comme un film. Et encore, disant cela, je n'ai pas l'impression d'être tout à fait juste, c'est plutôt une opération qui s'effectue dans l'écriture.

Dans *L'Événement*, qui rapporte votre expérience de l'avortement, on lit : « *Des milliers de filles ont monté un escalier, frappé à une porte derrière laquelle il y avait une femme dont elles ne savaient rien, à qui elles allaient abandonner leur sexe et leur ventre.* » S'agit-il d'écrire pour se comprendre,

Délivré à 353101 le 11/29/2023, 6:24:47 PM

ou de raconter votre expérience pour que d'autres s'y reconnaissent ?

Pour que les autres s'y reconnaissent, non, ça n'est absolument pas la visée première. C'est un effet de l'écriture. Mais jamais un but. Je cherche l'exactitude de ce qui a eu lieu. Retrouver, exactement, la sensation du moment. Pour être précise : quelle était la sensation quand je suis montée chez madame PR à qui j'allais confier mon sexe et mon ventre ? Quelle était cette sensation ? C'est ça qui va me permettre d'écrire. Comme si seulement certains mots étaient susceptibles de rendre cette sensation.

C'est dans un deuxième temps que j'ai pu me dire, au fond, que je n'étais pas seule, qu'il y avait plein de filles avec moi, et d'un seul coup, c'est comme s'il y avait un agrandissement de la vision. On ne parle jamais de cela, entre écrivains, mais : qu'est-ce qui se passe quand on écrit ? Qu'est-ce qu'on voit ? J'écris sur des expériences, sur la mémoire, à partir de la mémoire, qu'est-ce que je vois ? D'autres écrivains diront qu'ils imaginent. Moi, je sabre l'imagination. Je veux simplement retrouver les choses telles qu'elles ont eu lieu. Alors elles sont allées à leur terme, parce qu'elles ont été écrites. Elles se mettent à exister en dehors de moi.

Votre manière de procéder a changé. Dans *L'Événement*, vous tentez de retrouver la sensation physique de cette époque : « *Je suis parvenue à l'image de la chambre. Elle excède l'analyse. Je ne peux que m'immerger en elle.* » Dans *Mémoire de fille* (2016), en revanche, vous appelez « *la fille de 58* » celle que vous avez été, jeune monitrice dans une colonie de vacances, livrée pour la première fois à la prédation du désir masculin. Cette formule installe une distance. Elle désigne une époque, caractérisée par des mœurs, une culture sociale qui s'imposaient autant à ce garçon qu'à la jeune fille que vous étiez.

C'est vrai. Dans *L'Événement*, il n'y avait pas du tout cette distance-là. Là, elle s'impose, elle s'est imposée peu à peu, car j'ai mis beaucoup de temps à trouver la forme de *Mémoire de fille* et à utiliser cette distanciation. Un des empêchements majeurs pour écrire ce livre, c'était que l'histoire, en 1958, n'est pas du tout celle des années 2000. Il faut à chaque fois basculer d'une époque à une autre. C'était la difficulté principale de ce livre. Dans la plupart des livres que j'ai écrits, il y a ce divorce entre l'époque dans laquelle a eu lieu l'histoire et celle où je raconte, changements historiques et sociologiques, de mentalités, de pensées... C'est devenu une préoccupation de plus en plus grande au fur et à mesure que j'écris.

Vous avez écrit trois livres que vous appelez des œuvres « extimes » : *Journal du dehors* (1993), *La Vie extérieure* (2000), et *Regarde les lumières mon amour* (2014). Dans « La preuve par corps », vous notez : « *On ne lit pas Bourdieu en soi seulement, on le lit hors de soi : dans les rames de RER, les salles de collège et les couloirs des maisons d'édition, dans l'aménagement d'un intérieur, le choix des produits déposés par les clients aux caisses des supermarchés* (...). » Apparaît dans ces livres une sociologie plus attentive à la vie banale. Pouvez-vous dire un mot de cette attention au quotidien ?

Lorsque j'ai été libérée de la charge mentale des femmes, brusquement, j'ai eu un appétit du dehors. Je pouvais devenir observatrice de tout ce que j'avais fait jusque là par obligation – aller au supermarché, faire les courses. Et j'ai retrouvé quelque chose qui appartenait à mon enfance : ce goût de l'extériorité, du dehors. Enfant, j'ai vécu au milieu des gens qui venaient à la boutique, des clients du café de mes parents. Redevenue seule, j'ai renoué avec une façon d'être dans le monde qui s'était étiolée, je dois le dire, dans le mariage et une vie refermée sur la maison et famille. Reconquérir cette liberté a changé mon écriture. Je pense que l'écriture dépend beaucoup des conditions matérielles d'existence.

***La Femme gelée* (1981) décrit cette charge mentale, dans un monologue intérieur complètement aveugle à ce qui se passe dehors, tellement la narratrice est enfermée dans l'urgence et les exigences qu'elle doit affronter.**

Oui, le livre a été écrit avant cette prise de liberté.

Une seconde flexion apparaît avec la parution, en 2008, de *Les Années*. Il ne s'agit plus alors des différences sociales, mais de retranscrire la mémoire de toute une génération : « *Reconstituer un temps commun, dites-vous, celui qui a glissé d'il y a si longtemps à aujourd'hui pour, en retrouvant la mémoire de la mémoire collective dans une mémoire individuelle, rendre la dimension vécue de l'histoire.* » On reconnaît là les préoccupations d'un autre sociologue, Maurice Halbwachs.

Je ne connaissais pas Halbwachs, je ne l'ai lu qu'après avoir publié le livre et j'ai trouvé exprimées mes préoccupations. D'ailleurs, j'ai pensé que j'aurais gagné du temps en le lisant avant ! En effet, ce n'est pas la description sociale qui est au premier plan. Ce qui a compté pour moi, c'était de retracer le temps de ma vie. Naturellement, pas raconter ma vie, ce n'était pas possible. Mais retrouver les événements à travers la mémoire que j'en avais. Retrouver la mémoire collective dans une mémoire individuelle, ce n'est pas l'histoire des historiens, mais l'histoire telle qu'elle est vécue au jour le jour. C'est celle-là qui m'intéresse au fond.

Délivré à 353101 le 11/29/2023, 6:24:47 PM

GENRE

LITTÉRATURES INCARNÉES : L'INTIME EST POLITIQUE

Désirant, abusé, affamé, maternel, sportif, vieillissant… : le corps féminin est au centre de nombreux récits. Témoin d'un nouvel âge du féminisme ?

CAMILLE FROIDEVAUX-METTERIE
Professeure de science politique et philosophe. Autrice notamment de *Un corps à soi. La bataille de l'intime*, Seuil, coll. « Points », 2021.

Depuis le début des années 2010, nous assistons à une dynamique féministe de politisation des enjeux corporels féminins. À partir de la question des règles, la mise au grand jour de sujets associés aux organes génitaux a entraîné une série de revendications en lien avec la sexualité, sur le versant positif de la conquête du plaisir, comme sur le versant négatif de la lutte contre les violences sexuelles. Le mouvement #MeToo a de ce point de vue constitué un tournant, conférant à ces nouveaux combats intimes une légitimité à l'échelle de la société tout entière. Ce sont ensuite les questions en lien avec la maternité qui ont été saisies par la nouvelle génération de militantes, qu'elles concernent la grossesse ou ses suites. Enfin, depuis peu, on observe une série d'initiatives concernant le vieillissement, autour notamment du thème de la ménopause. Ce que je nomme « bataille de l'intime » marque une relance des luttes très incarnées menées par les pionnières de la deuxième vague féministe dans les années 1960-1970. Elle en constitue également un approfondissement : après le privé, c'est l'intime qui est devenu politique.

Littéraire aussi, ainsi qu'en témoigne la parution soutenue de romans qui sondent et qui déplient les pistes corporelles ouvertes par les féministes. Il se trouve qu'ils sont tous écrits par des femmes. Ces sujets ne peuvent s'écrire qu'au prisme de l'expérience vécue, non pas tant parce qu'ils seraient nécessairement autobiographiques, mais parce que l'accès aux bouleversements, transformations et dévastations dont le corps féminin est le lieu ne se donne pas à entendre autrement que par la voix des femmes. C'est de cette explosion d'une littérature incarnée en prise avec les enjeux féministes contemporains dont je voudrais ici rendre compte.

ENFANCE ABUSÉE

La thématique des violences sexuelles en constitue le cœur palpitant. En en faisant un objet de littérature, les romancières ont ouvert un espace de partage et de réparation pour celles et ceux qui vivaient jusque-là leurs agressions dans le silence et l'indifférence. C'est ce que souligne Lola Lafon, autrice du très beau et très marquant *Chavirer* (2020), dans lequel elle retrace le parcours de Cléo, victime à 13 ans d'une machination prédatrice dissimulée derrière une fondation accompagnant des jeunes filles rêvant de devenir danseuses, et qui trouvera le courage, à l'âge adulte, d'affronter la violence subie et de contribuer, avec les autres victimes, à en révéler la dimension systémique. Outre la puissance de ce texte qui rend lisible, et donc visible, ce qui ne se disait pas et qui devait se taire, c'est l'ampleur du phénomène, sa banalité et sa quotidienneté qui sont mises au jour.

On retrouve cette même logique de révélation-détonation au cœur des livres qui témoignent des mécanismes à l'œuvre dans les agressions sur mineurs. *Le Consentement* (2020) de Vanessa Springora et *La Familia grande* (2021) de Camille Kouchner ont l'un et l'autre contribué à enraciner dans les esprits les thèmes de l'emprise et de l'impossible consentement des enfants. Dans les deux cas, on y découvre des hommes établis, reconnus, qui font de leur âge et de leur statut les outils d'une prise sur des adolescentes et adolescents dont les corps sont abusés et les souffrances silenciées. Parus à un an d'intervalle, ces ouvrages ont produit deux électrochocs successifs, selon une logique de répétition à l'identique qui pose question : publication-émotion-effacement. Car il semble bien que nous oublions très vite ce que nous apprenons, enfouissant une seconde fois ce que ces autrices révèlent pourtant avec force.

En témoignent le succès immense de *Triste tigre* en cette rentrée litté-

Délivré à 353101 le 11/29/2023, 6:24:47 PM

© NORBU GYALHUNG/UNSPLASH

raire 2023 et l'abondance des commentaires qui l'accompagnent. Tout se passe « comme si » le thème de l'inceste venait tout juste de trouver son expression littéraire, comme si nous le découvrions, comme si c'était seulement maintenant qu'il fallait s'en indigner. Ainsi que le rappelle pourtant Neige Sinno dans ses pages, cela fait plus de deux décennies que Christine Angot écrit les violences incestueuses et décrit ses logiques d'humiliation et d'asservissement. *L'Inceste* (1999), *Une semaine de vacances* (2012), *Le Voyage dans l'Est* (2021), ces livres-jalons de son œuvre produisent à chaque fois le même émoi et témoignent de la même amnésie. Il faut souhaiter que la reconnaissance phénoménale dont bénéficie aujourd'hui N. Sinno marque la fin de l'oubli et le début d'une véritable prise en considération politique de l'enfance abusée, permettant la diffusion tout aussi massive des essais qui traitent du sujet sur le fond (je pense notamment à *La Culture de l'inceste* dirigé par Iris Brey et Juliet Drouar, 2022).

Les luttes féministes contre les violences sexistes et sexuelles comportent un versant qu'on repère rarement : l'aspiration à une sexualité gratifiante parce qu'enfin libre et égalitaire. Faire connaître les agresseurs et exprimer la souffrance endurée, ce n'est pas s'enfermer dans une position victimaire, c'est aussi vouloir redéfinir les relations amoureuses et sexuelles au prisme du consentement et de l'épanouissement. Voilà pourquoi la séquence militante actuelle porte si haut la question du plaisir des femmes, une question qui n'est pas explorée dans les romans autant qu'elle devrait l'être. Peut-être parce que, comme le fait L. Lafon, les autrices cherchent à s'extirper de l'assignation à la disponibilité sexuelle. On trouve donc très peu de romans évoquant la sexualité des femmes hétéros dans une perspective joyeuse. Pour trouver l'exaltation des sens et la jouissance, c'est du côté des récits *queers* qu'il faut aller chercher.

Délivré à 353101 le 11/29/2023, 6:24:47 PM

Arcadie (2018) d'Emmanuelle Bayamack-Tam a de ce point de vue marqué un tournant. Il déploie simultanément les thèmes de l'identité de genre et du plaisir sexuel, l'un et l'autre incarnés par Farah, personne intersexuée qu'on suit dans son long cheminement pour entrer en coïncidence avec elle-même et trouver le lieu de son épanouissement intime. Puissant sur le fond politique de ses sujets, inventif et drôle dans la forme, ce roman a ouvert une séquence littéraire importante où la vie, les joies et les souffrances des personnes *queers* sont devenues légitimes.

Il faut notamment citer Wendy Delorme dont toute l'œuvre fait exploser les cadres hétéronormés de la littérature (*Le corps est une chimère*, 2018 ; *Viendra le temps du feu*, 2021 ; *Devenir lionne*, 2023). Mentionner aussi l'engouement contemporain pour des autrices lesbiennes longtemps oubliées, comme Monique Wittig (*L'Opoponax*, 1964 et *Les Guérillères*, 1969) ou Violette Leduc dont on vient tout juste de publier *Ravages* (1955) dans sa version non censurée (c'est-à-dire comprenant le beau et fervent récit de l'amour entre Thérèse et Isabelle).

LA FATIGUE D'ÊTRE MÈRE

Pour que ce tour d'horizon de la littérature incarnée soit complet, il faut enfin évoquer le sujet de la maternité qui, sans être nouveau, a trouvé sous la plume des autrices contemporaines une expression moins idéalisée. Dans *Tenir jusqu'à l'aube* (2018), Carole Fives mettait au jour la triviale et usante condition des mères (célibataires). Transgressant le tabou ultime de l'abandon de l'enfant, elle racontait comment, toutes les nuits, une mère laissait son enfant au sommeil pour aller arpenter les rues de sa ville, chaque fois un peu plus loin.

Virginie Noar écrit dans cette même veine donnant à lire l'épuisante matérialité de l'expérience maternelle dans *Le Corps d'après* (2019), et faisant éprouver les vertiges psychiques de la dissolution de soi dans *La Nuit infinie des mères* (2022).

Cette petite fenêtre entrebâillée sur les mères « imparfaites » a récemment été ouverte en grand dans des romans abordant la toxicité maternelle du point de vue de l'enfant. Dans son inoubliable roman, *L'Âge de détruire* (2023), Pauline Peyrade relate l'impensable d'une mère malveillante exerçant sur sa fille une telle emprise qu'elle abolira tout ce qui fait l'enfance (le corps non encore sexué, la douceur de se sentir aimée, l'amitié, les rires et les jeux). Même dévastation dans *Tumeur et tutu* (2023) de Léna Ghar, dont la langue inventive permet à l'enfant maltraitée de se réinventer un monde et de découvrir la possibilité de l'amour.

ÉMANCIPATION LITTÉRAIRE

Les romans qui placent le corps des femmes au centre posent deux questions essentielles. La première est celle du lien entre écriture et réalité. Tous s'enracinent dans le terreau d'expériences vécues par leurs autrices, sans jamais prétendre à une quelconque vérité. Il s'agit de chercher les mots pour le dire et de révéler, par la puissance de l'écriture littéraire, les choses qui ne peuvent s'exprimer autrement. Cela passe par une écriture « en première personne », qui ne consiste pas à dire « je » – car certaines autrices préfèrent la troisième personne, voire la seconde –, mais à mettre ses propres expériences vécues au cœur du récit tout en visant l'accès à la généralité de ce qui est donné en partage. Ces romans sont donc tout à la fois intimes et politiques.

Ce qui nous amène à la seconde question, celle la dimension nécessairement politique de la littérature. Ces autrices en font un lieu où le corps des femmes cesse enfin d'être écrit au seul prisme masculin de la disponibilité et de la passivité (étant entendu que les personnages féminins ne sont pas toujours réduits à leur corps-objet par les romanciers). Dans leur geste même – écrire la violence de l'objectivation –, elles témoignent de la liberté qui est la leur de refuser les mécanismes patriarcaux. Et, par la force collective de ce qu'elles créent ensemble, elles nourrissent et portent les combats féministes d'aujourd'hui. La littérature incarnée, c'est une ronde où les mains des autrices du passé se joignent à celles des plus jeunes pour renouer et relancer le fil de l'émancipation littéraire des femmes.

À LIRE

Pleine et douce
(Éd. Sabine Wespieser)

Pleine et douce est le premier roman de la philosophe Camille Froidevaux-Metterie. Il s'agit d'un récit choral où douze personnages témoignent de leur condition de femmes d'aujourd'hui, à l'occasion de la naissance de la petite Eve : premières règles, rencontres amoureuses, agressions, maladie vieillissement... Un roman tendre et joyeux qui invite à penser la place du corps dans l'existence féminine. **H.L.**

Délivré à 353101 le 11/29/2023, 6:24:47 PM

© FRIMOUSSEROCHE

BIOGRAPHIE
Élevée à Sofia, Bucarest et Paris, Lola Lafon s'est d'abord consacrée à la danse avant de se tourner vers l'écriture. Autrice de nombreux romans, elle est également compositrice et musicienne.

LOLA LAFON
« QUAND IL Y A SILENCE, IL Y A ROMAN »

Chavirer (Actes Sud, 2020)

Après s'être intéressée à l'histoire de la gymnaste Nadia Comaneci dans *La petite communiste qui ne souriait jamais* (2014), Lola Lafon a exploré les mécanismes de la prédation sexuelle, de la souffrance et du pardon dans *Chavirer* (2020).

PROPOS RECUEILLIS PAR **CAMILLE FROIDEVAUX-METTERIE**

Il y a deux choses que je voulais écarter de mon écriture, c'est la maternité, qui me semblait envahissante dans la fiction écrite par des hommes, et la sexualité, parce qu'un corps de femme peut vivre autre chose. Même si je ne me suis jamais dit, « *je vais travailler sur l'adolescence* », il y a pour moi un nœud dans cette séquence de la vie des filles : celui du silence, c'est-à-dire de la confiscation de leur parole. Or, pour moi, quand il y a silence, il y a roman.

En travaillant sur Nadia Comaneci (*La petite communiste qui ne souriait jamais*, 2014) et Anne Franck (*Quand tu écouteras cette chanson*, 2022), je me suis rendu compte que leur point commun, c'était qu'on effaçait leur parole. Quand Nadia s'enfuit de Roumanie pour les États-Unis et qu'elle exprime ses désirs, c'est la consternation. Son passage de l'adolescence à l'âge adulte provoque le dégoût, on veut qu'elle reste un corps prépubère et se taise. De la même façon, on a réécrit le journal d'Anne Franck pour en faire quelque chose d'universel, en l'affadissant, en coupant les passages sur sa sexualité et sa judéité.

Je me suis intéressée à l'adolescence comme le moment où le corps devient obsédant, celui aussi où on devient une proie. Le viol est mon grand sujet, la raison pour laquelle j'écris. Comment le raconter ? Qu'est-ce qu'on montre pour que ce ne soit pas pornographique ? Où met-on le regard ? Dans *Chavirer* (2020), on est avec Cléo, mais de son point de vue, qui est celui de la sidération ; elle a 13 ans, elle ne comprend pas tout ce qui se passe, et ses agresseurs sont interchangeables, parce que je ne voulais pas faire d'eux des personnages.

Sur ce sujet des violences sexuelles et de l'inceste, le fait de pouvoir désormais lire d'autres récits que le sien est une vraie révolution, parce qu'auparavant, cela se vivait dans une grande solitude. La question qui se pose dans le sillage de #MeToo, c'est comment écrire l'histoire de nos corps, comment raconter ce que c'est que de vivre avec ce corps-là dans un monde patriarcal, tout en ne renonçant pas à la langue. *Triste tigre* de Neige Sinno (2023) en est une très belle illustration.

Délivré à 353101 le 11/29/2023, 6:24:47 PM

ÉDUCATION

L'ÉCOLE, MIROIR DE NOS CRISES

Omniprésente dans la littérature contemporaine, l'école est vécue par les élèves comme le lieu de basculement : celui de la relégation ou de l'émancipation sociale. Les enseignants, eux, dépeignent l'inertie d'un système miné par les inégalités.

● ÈVE CHARRIN

Sujet de société majeur, l'école s'impose comme un « lieu commun » de la littérature contemporaine. Elle traverse des œuvres profondément diverses, fictions ou autofictions, de François Bégaudeau (*Entre les murs*, 2006) à Daniel Pennac (*Chagrin d'école*, 2007), de Jean-Philippe Bondel (*G229*, 2011) à Kaoutar Harchi (*Comme nous existons*, 2021). On ne s'en étonnera pas. Plus encore qu'à l'orée du 20e siècle, quand Colette marquait l'année 1900 avec *Claudine à l'école*, tout converge pour faire de la salle de classe un motif romanesque récurrent de ce début de 21e siècle.

Seul collectif capable de rassembler année après année une génération entière, l'école républicaine des années 2020 abrite des élèves aux profils distants, reflétant des inégalités économiques, culturelles et sociales en voie d'aggravation. Obligatoire jusqu'à 16 ans, dotée d'un collège unique, généralement mixte, l'institution scolaire offre ainsi un lieu d'observation unique de la façon dont se nouent dès la prime jeunesse les déterminismes socioculturels et les désirs singuliers, ce qu'autrefois on appelait les destins. Ce qui s'y joue devient à la fois plus crucial et plus crûment lisible qu'avant la réforme Haby de 1975, dans un système d'enseignement encore marqué par le dualisme hérité de la IIIe République (la communale pour les classes populaires, le lycée pour la bourgeoisie cultivée). Effet de génération : pour la plupart, les écrivains d'aujourd'hui ont été scolarisés au sein du fameux « collège unique ». Ils ont forgé là une certaine idée des rapports humains, une image de la société dans laquelle ils vivent ; ils ont noué avec l'institu-

Délivré à 353101 le 11/29/2023, 6:24:47 PM

© YULIIA/ADOBE

tion un lien personnel, ambivalent, ancré dans les souvenirs d'enfance et d'adolescence. De surcroît, nombre d'« *écrivains de littérature* », selon l'expression employée notamment par le sociologue Bernard Lahire [1], exercent la profession d'enseignant.

Il y a une douzaine d'années, Corinne Abensour et Bertrand Legendre, spécialistes en sciences de l'information et de la communication, estimaient à 17 % la part des enseignants parmi les primoromanciers, ajoutant que 75 % d'entre eux publient au moins un deuxième opus [2]. Aucune raison que cette proportion ait décru depuis, or ce trait sociologique influence forcément la production littéraire. Deux points de vue émergent donc, plus complémentaires que contradictoires : celui de l'élève que l'écrivain se souvient avoir été ; celui de l'enseignant que souvent il est (ou a été). Vécue de l'intérieur dans tous les cas, l'Éducation nationale (plus rarement l'école privée) offre un matériau de première main, une source d'inspiration presque évidente.

Comment parler de l'école, qu'en dire ? Racontée du point de vue de l'élève, l'école n'est plus guère vue comme le cadre joyeux de la socialisation enfantine, cet univers clos fait d'ennui, de jeux, de découvertes et de petites transgressions que campaient avec bonheur Colette, ou, plus tard, Marcel Pagnol avec *La Gloire de mon père* (1957). Il semble que la légèreté n'ait plus cours : les récits publiés au cours des deux dernières décennies abordent l'institution avec gravité. La salle de classe y apparaît d'abord, avant tout, comme le lieu de l'épreuve, voire, comme le suggère l'écrivain, philosophe et sociologue Didier Eribon, celui du « *verdict* » (*Retour à Reims*, 2009, *La Société comme verdict*, 2013). Dans une optique classiquement bourdieusienne, l'épreuve scolaire notée – devoirs à la maison, « vie de classe », examens, concours – masque et en même temps manifeste l'épreuve sociale séparant ceux qui bénéficient d'un capital social et culturel de ceux qui en sont dépourvus. C'est le cas notamment – mais pas seulement – dans les récits de ceux qui se présentent comme des « transfuges de classe ».

UN LIEU D'ÉPREUVES ET D'ENFERMEMENT

Après D. Eribon, Édouard Louis dans son autofiction *En finir avec Eddy Bellegueule* (2014) présente l'institution scolaire comme un lieu d'assignation sociale, voire un lieu de relégation. Une sélection sociospatiale a déjà eu lieu, en quelque sorte, en amont ; c'est la carte scolaire qui a tranché le destin des élèves : « *Le collège le plus proche auquel on accédait par le car, à quinze kilomètres du village, était un de ces grands bâtiments faits d'acier et de ces briques pourpres qui évoquent dans l'imaginaire les villes et les paysages ouvriers du Nord aux maisons resserrées, entassées les unes sur les autres* », écrit le romancier. L'image d'enfermement se trouve immédiatement illustrée et confirmée par les trajectoires des camarades : « *La plupart des enfants, particulièrement les durs, sortaient du collège pour se rendre directement à l'usine. Ils y retrouvaient les mêmes briques rouges, les mêmes tôles d'acier, les mêmes personnes avec lesquelles ils avaient grandi* ». Dans ce livre, l'institution scolaire opère un verrouillage auquel la trajectoire personnelle du narrateur, quoique toute différente, n'oppose aucun démenti.

Ailleurs, dans d'autres univers romanesques, l'école n'ouvre aux enfants des classes populaires que des perspectives tronquées, fallacieuses. Dans *Ladivine* (2013), Marie NDiaye décrit un établissement public de centre-ville où s'opère une sélection aussi discrète qu'impitoyable. Malinka, fille d'une employée à domicile (une « *servante* »), est une élève appliquée : « *Elle rendait ponctuellement des devoirs rédigés d'une belle écriture très lisible.* » Elle fréquente le collège relativement bourgeois du quartier où travaille sa mère, s'y fait quelques camarades. Ce pourrait être une aubaine, une voie d'ascension sociale. Pourtant, comme victime d'une malédiction, l'adolescente sombre : « *Il semblait que Malinka ne pût jamais comprendre exactement ce qu'on lui demandait* », « *ce qu'on tentait de lui apprendre ne pénétrait pas son cerveau* », de sorte que « *rentrée chez elle, elle demeurait devant sa table, un peu hébétée, essayant vainement d'associer les phrases notées dans le cahier bien tenu avec ses souvenirs de cours* ». À travers la prose de M. NDiaye, empreinte d'un réalisme magique à la française,

Délivré à 353101 le 11/29/2023, 6:24:47 PM

la reproduction sociale et son verdict scolaire tiennent du sortilège cruel.

Dans d'autres œuvres, l'école est vue comme un lieu de sélection certes semé d'embûches mais aussi d'opportunités. Avec de l'astuce, du travail, un peu de chance aussi, il est possible d'y tracer son chemin. Ce que raconte le même É. Louis dans une autre autofiction, *Changer : méthode* (2021) : « *C'est par le collège que la libération est venue* (...). *Au collège, j'essayais tout, je m'inscrivais à tous les clubs et toutes les associations, un club d'échecs, un atelier de calligraphie, un club de bandes dessinées, même si je détestais la bande dessinée.* » L'Éducation nationale retrouve ici la mission émancipatrice magnifiée par Albert Camus dans *Le Premier Homme* ❸.

DES PROFS SANS VOCATION ?

L'ambition des parents, leur désir d'offrir à leurs enfants une vie meilleure – notamment en contournant la carte scolaire –, peut aussi déjouer les statistiques de la reproduction sociale. Dans *Comme nous existons*, la romancière et sociologue Kaoutar Harchi évoque sa scolarité dans un lycée privé, loin du domicile parental, mais plus exigeant et mieux encadré que l'établissement public du quartier. Là, un enseignant prononce « *quelques mots nimbés d'une autorité magique* » : « *Après le baccalauréat, vous pourriez vous inscrire en faculté de sciences sociales.* » Dont acte.

Publique ou privée, l'école apparaît dans ces romans peu ou prou autobiographiques comme le lieu d'un basculement possible.

Côté salle des profs, les écrivains-enseignants racontent l'institution en *insiders*, sans complaisance, mettant l'accent sur ses pesanteurs, ses freins. Avec *Un hamster à l'école* (2021), Nathalie Quintane lui consacre un long poème en prose, un récit en vers libres de 200 pages, aussi subjectif que précisément documenté. « *J'ai mis vraiment beaucoup de temps/à comprendre que l'institution, c'était/la secrétaire à côté du bureau du principal/le principal, la loge, l'intendante, le CDI, les/agents, la chaise, la cour, la couleur des murs, ta durée/dans les murs, les débarquements de l'inspecteur, le/chauffage l'hiver, les pions, la porte d'entrée/le ministre, etc.* » Prise dans ce puissant dispositif comme le hamster éponyme dans sa roue, la narratrice-prof s'efforce de faire tourner « *très vite* » la machine, espérant ainsi lui échapper. Elle salue rapidement ses collègues, trottine à vive allure vers sa salle de classe « *où se trouve le monolithe noir de l'ordi lent* ». L'inertie institutionnelle ne se laisse pas si facilement oublier. C'est dire qu'on aurait tort de chercher dans ce livre à l'ironie mordante un hommage aux « *hussards noirs* » ❹ de la République ; on n'y trouvera pas même l'expression rassurante d'une « *vocation* », laquelle ne concernerait en réalité, selon N. Quintane, qu'« *un prof sur cinquante* ». Signe de sclérose, pire, de délitement ?

Plus classiquement romanesque, plus tendre aussi, Thomas Reverdy consacre de son côté à l'école une fiction à la tonalité assez sombre *(p. 72)*. Nourri par son expérience d'enseignement du français au lycée de Bondy (Seine-Saint-Denis), en réseau d'éducation prioritaire, *Le Grand Secours* (2023) raconte à la fois les prémices d'une émeute et, heure par heure, le quotidien scolaire. Alternant les points de vue – tantôt celui de Candice, énergique prof de français et de théâtre, tantôt celui de Mohamed, bon élève de seconde, ou encore celui de Paul, écrivain parisien de passage pour un atelier –, T. Reverdy explore le collège-lycée.

D'abord la salle des profs glaciale où on attend son tour devant la seule photocopieuse opérationnelle en se réchauffant d'un « *expresso long au goût d'endive cuite* », puis le cours de français où Candice parvient à intéresser ses élèves à *La Princesse de Clèves*, puis la cantine des élèves (« *l'endroit le plus bruyant du monde* »).

Le problème, suggère Nathalie, conseillère principale d'éducation, c'est la ghettoïsation : « *Il y avait un peu plus de mélange avant, c'est vrai* (...). *Les Blancs ont fini par déserter complètement le quartier, ils se débrouillent pour aller au Raincy par le jeu des options, et sinon dans le privé.* (...) *C'est un échec social et politique complet, c'est la honte d'une nation civilisée* (...). *On fait le boulot quand même, mais c'est de plus en plus dur.* » Il faut donc surveiller des élèves qui peuvent « *faire des conneries dans les couloirs* », « *voler les billes de roulement des souris d'ordinateur* », « *se bagarrer* », « *sortir un couteau* », « *mettre le feu aux poubelles, voire à une voiture du parking, voire à l'établissement* », choses qui, selon la vaillante CPE, « *arrivent tous les jours, heureusement pas au même endroit* ».

Parmi les enseignants, pourtant, certains « *y croient* », ne renoncent pas. Avec empathie, T. Reverdy décrit une cité scolaire négligée par le rectorat et littéralement prise d'assaut par la violence sociale extérieure, mais qui, autant que possible, résiste. À l'image de l'Éducation nationale ? ●

❶ Bernard Lahire, *La Condition littéraire. La double vie des écrivains*, La Découverte, 2006.

❷ Bertrand Legendre et Corinne Abensour, *Entrer en littérature. Premiers romans et primoromanciers dans les limbes*, Arkhe, 2012.

❸ Albert Camus, *Le Premier Homme*, roman autobiographique inachevé publié par sa fille Catherine Camus, Gallimard, 1994.

❹ Expression empruntée à Charles Péguy, *L'Argent*, 1913.

Délivré à 353101 le 11/29/2023, 6:24:47 PM

© CÉLINE NIESZAWER/FLAMMARION

BIOGRAPHIE
Lauréat du prix Interallié pour *L'Hiver du mécontentement* (Flammarion, 2018), il a publié dernièrement *Le Grand Secours* (Flammarion, 2023).

THOMAS REVERDY
« JE VEUX RENDRE JUSTICE AU TRAVAIL DES PROFS »

Le Grand Secours (Flammarion, 2023)

Ce roman raconte la naissance d'une émeute à Bondy (Seine-Saint-Denis), à proximité d'une cité scolaire que la violence ambiante finit par submerger. Alors que les tensions s'accumulent tout autour, l'auteur retrace heure par heure le quotidien des enseignants et des élèves.

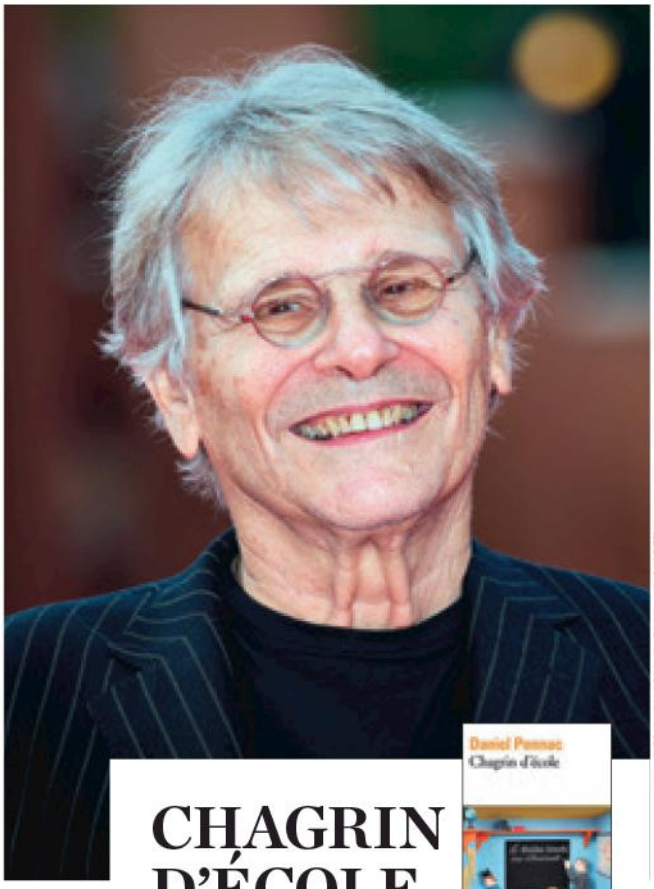
PROPOS RECUEILLIS PAR **ÈVE CHARRIN**

J'essaie d'écrire au plus près du réel. J'observe les gens, et pour inventer leur subjectivité, je puise dans ma propre expérience. Candice, une des protagonistes, est prof de français comme moi – mais elle a sur moi l'avantage d'enseigner le théâtre, elle fait jouer les élèves, ce qui crée une relation un peu différente. Paul, venu animer un atelier, est écrivain comme moi. Parmi mes collègues, certains ont lu le livre dès sa parution, d'autres l'ont découvert plus tard. Ils m'ont dit s'y reconnaître, ce qui me touche. De fait, je m'inspire d'eux, de leurs récits. Le livre, disent-ils, rend justice à leur travail. Je raconte le déferlement d'émeutiers dans la cité scolaire, ce qui est une fiction, mais ce roman est une concaténation de faits et de personnes réelles.
C'est troublant car j'ai terminé le manuscrit au printemps 2023, et quelques mois après, en juin, à la mort de Nahel, des émeutes ont éclaté dans les banlieues populaires. J'ai trouvé ça triste. Certains gamins ont reçu des balles de défense dans l'œil. D'autres ont été incarcérés alors qu'ils n'avaient pas pris part aux émeutes. Comme romancier, j'invente une catastrophe pour prévenir, au double sens du terme : pour alerter et empêcher à la fois. Et voilà qu'avant même la parution du livre, la catastrophe se produit, pire qu'imaginée ! Lors des émeutes de 2005, sous Nicolas Sarkozy, des conventions d'éducation prioritaires ont été mises en place pour permettre à des jeunes des quartiers populaires d'entrer à Sciences po-Paris. Cette fois, la seule réponse a été policière. J'y vois un signe de faiblesse et une marque d'abandon des banlieues populaires. De la même façon, les établissements scolaires de ces territoires sont négligés par les pouvoirs publics. Au lycée, à Bondy, les profs et les agents de l'administration (conseillers principaux d'éducation, proviseurs) se sentent méprisés. Pourtant, comme les travailleurs de deuxième ligne pendant la pandémie de covid, ce sont eux qui font tenir l'édifice. Pour enseigner, il faut être généreux et croire à la mission émancipatrice de l'Éducation nationale. Pour être ministre, il y a d'autres motivations, mais face à une classe de 35 élèves en Rep (réseau d'éducation prioritaire), si on n'y croit pas, on craque. C'est à nous, romanciers, de montrer cette réalité.

Délivré à 353101 le 11/30/2023, 6:03:29 PM

EXTRAITS

« Le fait est. Je n'imprimais pas, comme disent les jeunes gens d'aujourd'hui. Je ne captais ni n'imprimais. »



© FRANCO ORIGLIA/FILMMAGIC/GETTY

CHAGRIN D'ÉCOLE

Daniel Pennac

Un livre de plus sur l'école, alors ? Tu trouves qu'il n'y en a pas assez ?
— Pas sur l'école ! Tout le monde s'occupe de l'école, éternelle querelle des anciens et des modernes : ses programmes, son rôle social, ses finalités, l'école d'hier, celle de demain... Non, un livre sur le cancre ! Sur la douleur de ne pas comprendre, et ses dégâts collatéraux.

— Tu en as bavé tant que ça ?
— Peux-tu me dire autre chose sur le cancre que j'étais ?
— Tu te plaignais de ne pas avoir de mémoire. Les leçons que je te faisais apprendre le soir s'évaporaient dans la nuit. Le lendemain matin tu avais tout oublié.
Le fait est. Je n'imprimais pas, comme disent les jeunes gens d'aujourd'hui. Je ne captais ni n'imprimais. Les mots les plus simples perdaient leur substance dès qu'on me demandait de les envisager comme objet de connaissance. Si je devais apprendre une leçon sur le massif du Jura, par exemple (plus qu'un exemple, c'est, en l'occurrence, un souvenir très précis), ce petit mot de deux syllabes se décomposait aussitôt jusqu'à perdre tout rapport avec la Franche-Comté, l'Ain, l'horlogerie, les vignobles, les pipes, l'altitude, les vaches, les rigueurs de l'hiver, la Suisse frontalière, le massif alpin ou la simple montagne. Il ne représentait plus rien. Jura, me disais-je, Jura ? Jura... Et je répétais le mot, inlassablement, comme un enfant qui n'en finit pas de mâcher, mâcher et ne pas avaler, répéter et ne pas assimiler, jusqu'à la totale décomposition du goût et du sens, mâcher, répéter, Jura, Jura, jura, jura, jus, rat, jus, ra ju ra ju ra jurajurajura, jusqu'à ce que le mot devienne une masse sonore indéfinie, sans le plus petit reliquat de sens, un bruit pâteux d'ivrogne dans une cervelle spongieuse... C'est ainsi qu'on s'endort sur une leçon de géographie. ●

Délivré à 353101 le 11/30/2023, 6:03:29 PM

TRAVAIL

DES SALARIÉS SOUS EMPRISE ?

Le monde de l'entreprise a peu inspiré les écrivains français du 20e siècle, jusqu'à l'irruption de l'*open space* dans le roman des années 1990. Avec la montée du chômage, la figure du cadre effondré d'ennui a rapidement cédé la place à celle du salarié sous pression.

● ÈVE CHARRIN
Autrice de *Journal intime du capitalisme*, récit littéraire sur le travail dans la presse économique, éd. Maurice Nadeau, 2023.

Insiders ou *outsiders*, les écrivains ? Ça dépend. Ils se trouvent généralement bien placés pour écrire sur les classes moyennes, dont ils font partie *(p. 52)*, ou sur l'école *(p. 68)*, mais l'entreprise, ses codes et ses hiérarchies ne les intéressent que depuis deux ou trois décennies. Journalistes, enseignants, chercheurs, parfois membres de professions libérales, les romanciers ont en effet, longtemps, été issus d'une fraction de la société étrangère au monde des cadres, plus étrangère encore à celui des employés et des ouvriers. Méconnaissance d'un salariat en plein bouleversement ? Découragement de venir après Honoré de Balzac (et ses ronds-de-cuir), Guy de Maupassant (et ses paysans), Émile Zola (et ses ouvriers) ? Dédain formaliste pour les grandes fresques sociales ? Durant la plus grande partie du 20e siècle, l'usine, la boutique et le bureau ont peu inspiré. À quelques notoires exceptions près, comme *Le mot « mineur », camarade*, roman engagé de l'écrivain communiste André Stil (1949), *La Maison des autres* de Bernard Clavel (1962, sur un apprenti pâtissier avant le Front populaire) ou *Au Bon Beurre* de Jean Dutour (1952, autant sur l'Occupation et la collaboration que sur la crémerie), le travail restait hors champs. Il offrait éventuellement au romancier le cadre périphérique de son intrigue, son contexte social, mais n'en constituait pas le cœur. Ainsi, dans une société largement tertiarisée, il faut attendre la dernière décennie du siècle pour que les écrivains investissent l'univers austère de ce qu'on appelle désormais l'*open space*.

LA VACUITÉ DE L'*OPEN SPACE*

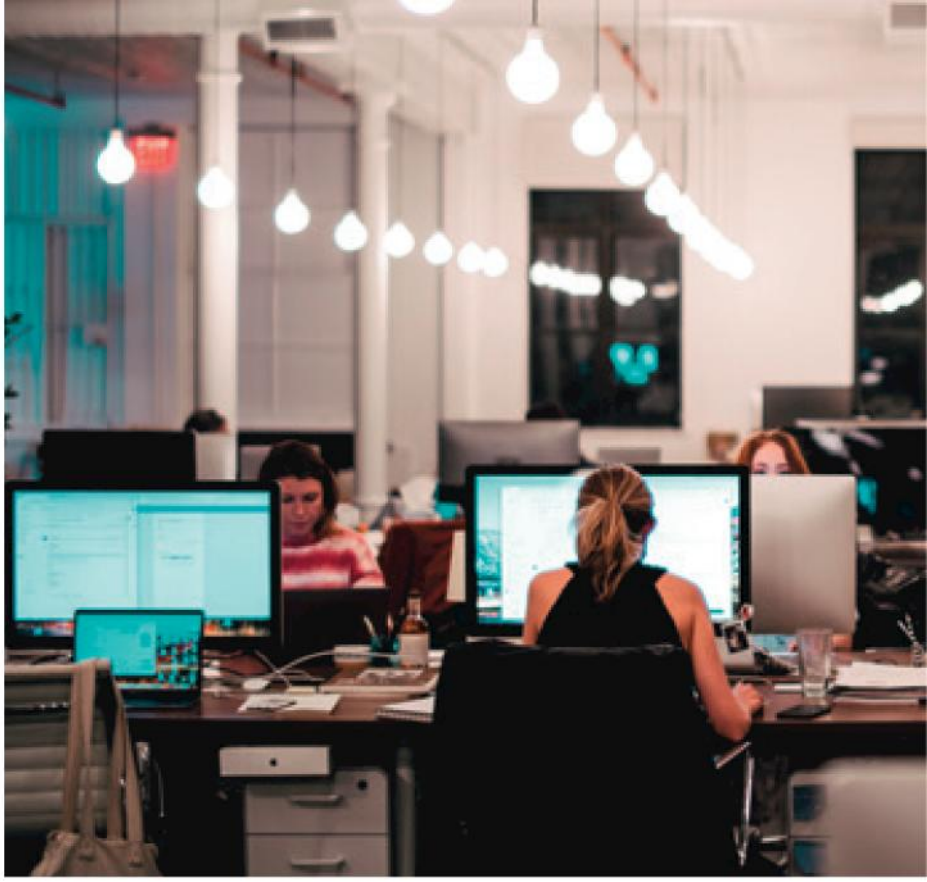
Le premier qui s'y risque fait en littérature une entrée remarquée, fracassante même. C'est un *insider*. Il est ingénieur agronome, il a rejoint au début des années 1980 la société de services et d'ingénierie informatique Unilog, puis la direction informatique du ministère de l'Agriculture. Michel Houellebecq raconte ses aventures, ou plutôt, écrit-il, « *une succession d'anecdotes dont je suis le héros* » dans un premier roman, en partie autobiographique, *Extension du domaine de la lutte* (1994).

Dès les premières lignes, le lecteur se trouve plongé dans un univers professionnel angoissant de vacuité. « *Vendredi soir, j'étais invité à une soirée chez un collègue de travail. On était une bonne trentaine, rien que des cadres moyens âgés de vingt-cinq à quarante ans* (...) *Après mon quatrième verre de vodka, j'ai commencé à me sentir assez mal.* » Pourtant, d'une certaine façon, tout va bien. Les conditions socioéconomiques sont objectivement favorables au jeune informaticien : « *Je viens d'avoir trente ans. Après un démarrage chaotique, j'ai assez bien réussi dans mes études ; aujourd'hui, je suis cadre moyen. Analyste-programmeur dans une société de services en informatique, mon salaire net atteint 2,5 fois le smic ; c'est déjà un joli pouvoir d'achat.* »

L'irruption d'un salaire net mérite d'être saluée, on trouvait ce type de chiffrage jusqu'alors plutôt dans les notes de l'Insee ou dans la presse managériale ; en littérature, elle est assez neuve, d'autant qu'il ne s'agit pas de dénoncer des conditions matérielles indignes, au contraire.

L'objectivation forcenée, évidemment, ne présage rien de bon quant à la solidité subjective du protagoniste. *Extension du domaine de la lutte* chronique et documente un effondrement psychique présenté comme effondrement existentiel et historique : « *Sous nos yeux, le monde s'uniformise* (...). *Les relations humaines deviennent progressivement impossibles.* » Quand l'employeur a « *développé une authentique culture d'entreprise (création*

Délivré à 353101 le 11/30/2023, 6:03:29 PM



d'un logo, distributions de sweat-shirts aux salariés, séminaires de motivation en Turquie) », les raisons de vivre font défaut.

Applaudi par la critique – y compris, pour ce premier roman, à gauche, où on décèle une charge anticapitaliste –, M. Houellebecq entend surtout décrire le visage mortifère d'une prospérité sans but. Mais s'il fait entrer le monde tertiaire contemporain dans le champ du roman, l'écrivain marque aussi la fin d'une époque, celle de l'expansion. *L'Expansion*, on l'a oublié, est aussi le titre d'un magazine économique de ces années-là, 1980-1990. C'est une croyance de cols blancs aujourd'hui périmée.

Rétrospectivement, c'est manifeste : l'époque est révolue où les employés et les cadres n'avaient pas d'autre problème que la vacuité existentielle et la misère relationnelle. Ces écueils-là guettent toujours, sans doute. Mais d'autres difficultés sont apparues depuis, aussi pénibles à vivre que riches de possibilités narratives.

STRESS PROFESSIONNEL ET HARCÈLEMENT MORAL

Dès les années 1990 et plus encore à partir du nouveau siècle, le chômage touche de plein fouet employés et cadres, anciens gagnants des trente glorieuses. Il devient risqué de quitter l'emploi qui fournit au salarié ses ressources vitales, matérielles, mais aussi psychiques. Car l'entreprise offre non seulement un salaire, mais une place – quand les places se font rares – et de ce fait une appartenance d'autant plus précieuse que les autres liens autrefois structurants tissés par la religion, les partis politiques, les syndicats, se délitent.

De ce glissement, la littérature contemporaine se fait l'écho. Dans *Un dieu un animal* (2009), roman de Jérôme Ferrari, la jeune Magali travaille dans un cabinet de chasseurs de têtes. Chaque mois, le plus performant de chaque agence reçoit un trophée. Magali et ses collègues « *ne sont déjà plus des individus, ils sont les organes provisoires d'un être supérieur. (…) Magali ne l'oublie pas, ils ne seront jamais rien d'autre, même s'ils essaient de s'échapper, car un organe coupé est un déchet, pas un individu.* »

Fragilisé par cette croyance subjective (mais prégnante) autant que par la dépendance objective au salaire (la maison à rembourser, les enfants à élever), le salarié devient vulnérable face aux nouvelles techniques de management. Stress professionnel, cynisme managérial et harcèlement moral entrent en littérature, sous la plume d'écrivains d'horizons variés. Dans *Marge brute* (2006), Laurent Quintreau, cadre chez Publicis et syndicaliste à la CFDT, met en scène en *insider* le monologue intérieur de onze dirigeants réunis au comité de direction d'une multinationale. Dans *Cora dans la spirale* (2019), Vincent Message, spécialiste de littérature comparée et essayiste (un *outsider*, donc) pénètre fictivement dans une compagnie d'assurances auprès d'une employée harcelée.

> « SOUS NOS YEUX, LE MONDE S'UNIFORMISE (…). LES RELATIONS HUMAINES DEVIENNENT PROGRESSIVEMENT IMPOSSIBLES. »
>
> ● MICHEL HOUELLEBECQ
> *EXTENSION DU DOMAINE DE LA LUTTE* (1994)

À cet égard, France Telecom devenu Orange constitue une source d'inspiration sans pareille. Le « harcèlement moral institutionnel ❶ » y a été développé entre 2006 et 2010 (avec les plans NExT et ACT), entraînant les suicides de 19 salariés, des dizaines de tentatives de suicide et, pour 7 anciens dirigeants, un procès sans précédent ❷.

Délivré à 353101 le 11/30/2023, 6:03:29 PM

© ISRAEL ANDRADE/UNSPLASH

Dès 2010, un *insider* s'en empare. Cadre aux ressources humaines d'Orange (« conseiller en mobilité », selon le vocabulaire en vigueur dans le groupe), Thierry Beinstingel a tiré de cette expérience *Retour aux mots sauvages* (2010), roman précis, informé et empathique. Un électricien de 50 ans est reconverti d'office en téléopérateur. Au lieu de réparer le réseau, ce qui exigeait astuce, patience, compétence technique et résistance héroïque aux intempéries, le taiseux doit désormais vendre des forfaits téléphoniques : « *La formule Optimum Confort constitue l'offre principale de nos contrats...* » Il répète toute la journée les mots d'un script préétabli, « *toutes ces salades pour faire vendre* », au risque de se trouver dépossédé de lui-même : « *On continuait à rendre la vie impossible aux vétérans* » ❸.

Sur France Telecom-Orange encore, et plus généralement sur un management devenu fou, Sandra Lucbert mène, avec *Personne ne sort les fusils* (2020), un exercice de dévoilement littéraire. Normalienne, agrégée de lettres, l'autrice assiste au procès en *outsider*. Elle met à profit sa distance avec l'univers managérial pour en faire surgir la violence, utilisant les textes classiques (notamment *La Colonie pénitentiaire* de Franz Kafka et *Bartleby* de Herman Melville) comme autant de révélateurs. Car « *le procès France Telecom est l'histoire d'un enlisement grammatical,* écrit-elle. *Le jugement des prévenus a tenté de se faire dans la langue même qui avait guidé l'élaboration des plans NExT et ACT, pour lesquels comparaissaient les prévenus* (c'est-à-dire la langue des institutions, ndlr). *Par littérature interposée, ça marche déjà mieux.* » Les écrivains, qui, comme l'écrit S. Lucbert, « *trimbalent avec eux quantité d'états de langage* », sont sensibles aux mots du management : ils les retournent, s'en servent comme des armes.

LES OUVRIERS OUBLIÉS ?

Vu le profil social des écrivains, on ne s'étonnera pas de ce que le monde ouvrier, pourtant bouleversé au même titre que celui des employés et des cadres, soit un peu oublié en littérature. Un peu, mais pas tout à fait. D'abord, il y a eu *L'Établi* de Robert Linhart (1978), exception flamboyante à la règle énoncée plus haut selon laquelle les écrivains du 20e siècle négligeraient le monde du travail. Dans ce texte intime et politique, adapté au cinéma en 2023 par Mathias Gokalp, le normalien, agrégé de philosophie et maoïste racontait son expérience d'ouvrier spécialisé chez Citroën. *Outsider* devenu volontairement *insider*, il permettait au lecteur une appréhension sensible, incarnée, des réalités quotidiennes de l'usine.

Quatre décennies plus tard, le regretté Joseph Ponthus livre sur le quotidien ouvrier une œuvre irremplaçable en même temps qu'un précieux témoignage. *À la ligne. Feuillets d'usine* (2019) est un poème en vers libres sur le travail à la chaîne. Significativement, l'expérience chez Citroën a été choisie par R. Linhart pour des raisons politiques, tandis qu'elle est dans une large mesure subie par J. Ponthus. Devenu éducateur après des études de lettres, ce dernier, installé en Bretagne pour suivre sa femme, n'a pas pu trouver d'emploi dans son secteur. « *L'usine c'est pour les sous/Un boulot alimentaire/Comme on dit* », écrit l'auteur dans le style à la fois décousu et rythmé que lui imposent ses horaires décalés. Cette œuvre sophistiquée d'un ancien khâgneux devenu « opérateur de production » par intérim témoigne, à sa façon, du déclassement subi par les classes moyennes. C'en est, à coup sûr, le seul aspect positif. ●

❶ Notion validée par la Cour d'appel de Paris à l'encontre de sept dirigeants de France Telecom en septembre 2022.

❷ De mai à juillet 2019 devant le tribunal correctionnel de Paris.

❸ Dans *Dernier travail* (2022), Thierry Beinstingel imagine la fille d'un cadre suicidé qui postule, à son tour, auprès du groupe qui a tué son père. Ce qui pose les questions suivantes : une réparation est-elle possible ? Quels sont les effets durables d'un management toxique dans un corps social ?

Délivré à 353101 le 11/30/2023, 6:03:29 PM

© ALEXA BRUNET/PINK/SAIF IMAGES

ENVIRONNEMENT

LES ROMANCIERS AU CHEVET DE LA NATURE

Grand thème littéraire aux États-Unis, la nature en France a longtemps été associée de manière réductrice au roman régionaliste. La méfiance a été levée ces dernières années: de nombreux écrivains questionnent notre relation au vivant, sur fond d'inquiétude écologique.

PIERRE SCHOENTJES
Professeur de littérature française à l'université de Gand. Auteur, entre autres, de *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique* (Wildproject, 2015) ou de *Littérature et écologie. Le mur des abeilles* (José Corti, 2020).

Depuis quelques années maintenant, chaque rentrée littéraire vient confirmer l'intérêt toujours grandissant pour la littérature environnementale. La nature n'a certes jamais été absente des lettres françaises et il est possible d'en remonter la trace au fil du long 20e siècle ❶. Colette, Jean Giono et Julien Gracq constituent des stations obligées, tout comme Claude Simon, qui n'a pas été seulement le formaliste que l'époque du « nouveau roman » a célébré. Certains romanciers ont en outre contribué à penser la défense de la nature: c'est le cas de Romain Gary qui avec *Les Racines du ciel* (1957) analyse le massacre des éléphants pour le trafic d'ivoire. La prise de conscience écologique issue des années 1970 a également donné lieu à des récits majeurs mais parfois oubliés. *Le Présage* (1972) de Pierre Gascar, auteur exigeant, scrute la disparition des lichens afin de rendre visibles les dommages irréversibles que ses contemporains des trente glorieuses ont fait subir à la nature.

Alors que la littérature d'imagination a accompagné en France les grands engagements sociaux du 19e siècle jusqu'à la fin des années 1950, la sauvegarde de l'environnement n'a longtemps pas constitué une priorité pour les romanciers. On ne s'en étonnera guère dans la mesure où la nature, dont l'image se confond chez nous largement avec le paysage campagnard, avait été déjà un des thèmes

Délivré à 353101 le 11/30/2023, 6:03:29 PM

importants sous la IIIe République. Or, le régionalisme, censé un temps assurer l'unité de la France au-delà de la diversité des « petits pays », se discréditera en raison des compromissions de certains auteurs avec le régime de Vichy. S'ajoute à cela que les avant-gardes, celles qui au fil des -ismes (surréalisme, expressionisme, formalisme...) ont renouvelé en profondeur les formes artistiques, ont été largement parisiennes et « révolutionnaires ». Les modernités littéraires se sont par conséquent toujours montrées méfiantes envers une ruralité assimilée au conservatisme et au conformisme.

La position de la France vis-à-vis de la nature est de ce point de vue très différente de celle qui s'observe aux États-Unis. Outre-Atlantique, la nature sauvage, que le pionnier a certes défrichée en faisant reculer petit à petit la « frontière », reste très présente. Elle participe à la manière dont les Américains se définissent comme tels et ce d'autant plus que la contreculture progressiste des années 1960 s'est emparée des enjeux environnementaux. La large popularité des parcs nationaux témoigne de l'inscription de la nature sauvage dans les mentalités, de même que l'omniprésence de la *nature writing*. Ce genre, inspiré par les grands espaces, s'est vu plébiscité en France où un éditeur comme Gallmeister s'en est fait une spécialité. Les États-Unis connaissent une tradition ininterrompue d'écriture des grands espaces. Parmi les « pères fondateurs », la « *wilderness* », sauvagerie « originelle », jouait déjà un rôle majeur. C'était le cas aussi bien dans la fiction avec notamment James Fenimore Cooper et Herman Melville que dans la non-fiction où se détachent les transcendentalistes. Les tenants de ce mouvement littéraire et philosophique, Ralph W. Emerson avec *Nature* (1836) et Henry D. Thoreau auteur de *Walden ou la vie dans les bois* (1854), mettaient leurs espoirs dans un rapport resserré avec la nature, garant d'une plus grande harmonie.

Le séjour de ce dernier, dans une cabane à Walden Pound, non loin de Concord (Massachussets), où il s'était installé pour écrire, reste la matrice des nombreux récits d'expérience de vie en solitaire dans la nature. *Bambois, la vie verte* (1973, rééd. 2023) de Claudie Hunzinger, qui évoquait sur fond de retour à la nature des années 1970 son installation dans les montagnes des Vosges, s'inscrit dans cette veine, tout comme le plus récent *Dans les forêts de Sibérie* (2011) de Sylvain Tesson. Le succès de ces récits illustre le désir d'évasion d'un public de lecteurs citadins, désireux de renouer avec une nature préservée, fût-ce indirectement par le biais des livres.

Notre début de 21e siècle a pris pleinement conscience de la responsabilité de l'homme dans la destruction de la nature. Les menaces qui pèsent sur l'« environnement naturel », formule qui est venue remplacer ce qui avait un jour été la campagne, un espace dont le paysan tirait sa subsistance, comptent actuellement parmi les enjeux de société majeurs. Le réchauffement climatique, la disposition des espèces, l'épuisement des ressources naturelles, la pollution généralisée... ont amené les écrivains à intégrer ces questionnements et à considérer sous un autre angle nos manières d'habiter le monde. Une toute nouvelle génération s'empare d'un domaine resté longtemps périphérique dans le monde des lettres. Un Prix du roman d'écologie a ainsi été créé en 2018, qui récompense une fiction qui s'inscrit dans le champ tout en se distinguant par la qualité de son écriture. L'université intègre désormais pleinement les enjeux propres à la littérature qui dialogue avec l'environnement. Des approches comme l'écopoétique* ❷ et la zoopoétique* ❸ s'y consacrent en développant des accents propres, à commencer par une attention marquée pour l'écriture et le style. Au-delà de la littérature hexagonale, ces approches scrutent à l'évidence aussi la production du monde francophone ❹. Quel que soit leur domaine d'étude, le souci qu'elles ont de la lettre des textes n'empêche pas qu'un engagement se fasse entendre.

LA « *WILDERNESS* » AMÉRICAINE

Les liens entre l'homme et son environnement jouent un rôle majeur chez des écrivaines et écrivains très différents, mais qui tous choisissent de considérer la nature pour elle-même, en dehors de toute considération utilitaire et en soulignant la responsabilité que les hommes ont à son égard. La curiosité s'exprime pour les milieux les plus différents, de la campagne française qui voit les paysans disparaître aux régions sauvages les plus reculées du monde.

Les différents règnes – animal, végétal, minéral – sont concernés même si à l'origine du regain d'intérêt, c'est la défense de la cause animale qui s'est imposée. Isabelle Sorente aborde dans *180 jours* (2013) la souffrance des porcs induite par l'élevage industriel ; plus

***MOTS-CLÉS**

L'écopoétique

interroge les liens qui unissent la littérature à l'environnement naturel.

La zoopoétique

se concentre plus spécifiquement sur les rapports entre écriture et monde animal.

Délivré à 353101 le 11/30/2023, 6:03:29 PM

généralement la question de l'alimentation carnée a été soulevée par un grand nombre d'écrivains sur toile de fond des horreurs infligées aux bêtes. Leurs romans, qui s'appuient sur une documentation importante, se sont un temps multipliés jusqu'à former un véritable sous-genre visant à sensibiliser le public.

La première voie empruntée par la littérature environnementale passe par la représentation d'une nature accueillante. On est loin toutefois de l'idéalisation qui, du romantisme à l'entre-deux-guerres, avait été le mode privilégié. L'environnement n'est désormais plus contemplé à distance, pour sa seule beauté,. Les écrivains s'efforcent de placer leurs personnages au contact de la nature à travers leurs corps. Des observateurs attentifs se tournent vers la campagne et font résonner un savoir ethnologique et historique.

Hubert Mingarelli pratique une écriture dépouillée dans ses romans qui, comme *La Dernière Neige* (2000), mettent en scène les rapports entre les hommes et les lieux. Jean-Loup Trassard, écrivain majeur du champ et styliste accompli, note les pratiques du monde rural à travers les gestes et les outils quand il n'évoque pas les premiers agriculteurs du Néolithique (*Dormance*, 2000). Marie-Hélène Lafon est imprégnée comme lui des réalités du monde rural qu'elle aborde, notamment dans *Joseph* (2014), à travers une esthétique qui rappelle celle de Raymond Depardon en photographie. Plus récemment, la déshérence des campagnes a donné lieu à des romans qui, comme *Pleine terre* (2021) de Corinne Royer, font écho au malaise paysan ❺.

LA PERSPECTIVE ACTIVISTE

En regard de cette littérature verte, qui fait une place à la beauté de la nature campagnarde, une autre littérature, qu'on peut qualifier de « marron », s'est développée plus récemment, consciente des détériorations subies. Celle-ci se focalise sur les atteintes à l'environnement : Guillaume Poix l'illustre avec *Les Fils conducteurs* (2017), consacré aux jeunes ferrailleurs sur une décharge de déchets électroniques ou encore Gisèle Bienne qui dans *La Malchimie* (2019) évoque un frère ouvrier agricole dont la mort est liée à l'utilisation de produits phytosanitaires. BD et romans graphiques participent au mouvement : *Algues vertes. L'Histoire interdite* d'Inès Léraud et Pierre van Hove (2019) témoigne de la force qui peut naître de la combinaison entre texte et image.

La question peut se poser de savoir quand la littérature s'est emparée de la problématique environnementale en s'autorisant la perspective engagée, voire activiste. Récemment chez Hélène Laurain qui dans *Partout le feu* (2022) invente une nouvelle forme d'écriture pour dire la révolte de son héroïne contre l'exploitation massive des énergies fossiles, responsable du réchauffement climatique. S'il est toujours hasardeux d'avancer une date précise à un basculement auquel participe un ensemble de phénomènes de société, on peut néanmoins mettre en avant la publication du *Règne du vivant* (2014). La romancière Alice Ferney semble bien avoir initié le mouvement en s'inspirant du fondateur de Sea Shepherd, Paul Watson, dont elle brosse le portrait en activiste-pirate qui finira en martyr de l'écologie.

Alors que les œuvres qui abordaient la nature à travers les dommages causés par l'homme étaient rares, les dix dernières années ont vu croître le nombre des romans engagés. On pourrait craindre qu'un effet de mode s'installe, avec la part d'opportunisme et de conformisme que cela implique. Le risque est réel, mais l'actualité toute récente montre que des voies originales sont explorées, des formes nouvelles mises en place. Par Clara Arnaud notamment qui, dans *Et vous passerez comme des vents fous* (2023), fouille notre relation au sauvage en

© ALEXA BRUNET/LES GRANDS SÉPARÉS/GRANDE COMMANDE BNF 2022/PINK/SAIF IMAGES

Délivré à 353101 le 11/30/2023, 6:03:29 PM

construisant un récit qui s'articule autour de la cohabitation avec l'ours dans les Pyrénées. Informé mais loin de toute écriture documentaire, ce roman choral donne corps à la nature à travers une écriture sensible. Il montre qu'il est désormais possible d'aborder les enjeux environnementaux en traitant non pas des sujets qui font consensus – la protection des baleines en Antarctique – mais aussi des sujets beaucoup moins consensuels dans une France restée parfois, dans les mentalités moins écologique qu'industrialiste, agricole et pastorale. ●

❶ Pierre Schoentjes, *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique*, Wildproject, 2015.

❷ Michel Collot, *Un nouveau sentiment de la nature*, José Corti, 2022, et Pierre Schoentjes, *Littérature et écologie. Le mur des abeilles*, Paris, José Corti, 2020.

❸ Anne Simon, *Une bête entre les lignes. Essai de zoopoétique*, Wildproject, 2021.

❹ Xavier Garnier, *Écopoétiques africaines. Une expérience décoloniale des lieux*, Karthala, 2022.

❺ Jean-Yves Laurichesse, *Lignes de terre. Écrire le monde rural aujourd'hui*, Lettres modernes Minard, 2020.

Délivré à 353101 le 11/30/2023, 6:03:29 PM

© MARIE-LAURE DUARTE

BIOGRAPHIE
Écrivaine voyageuse et romancière. Autrice notamment de *La Verticale du fleuve* (Actes Sud, 2021) et de *Et vous passerez comme des vents fous* (Actes Sud, 2023).

CLARA ARNAUD
« J'ÉCRIS AVEC DE LA TERRE ET DE LA SUEUR »

Et vous passerez comme des vents fous (Actes Sud, 2023)

Troisième roman de Clara Arnaud, ce récit, soigneusement documenté, raconte tout en nuances, les tensions entre bergers et défenseurs de l'ours dans les Pyrénées.

PROPOS RECUEILLIS PAR **CÉCILE PELTIER**

« Pour écrire *Et vous passerez comme des vents fous*, j'ai passé de longues journées dehors, dans la montagne. En immersion avec des bergers et les naturalistes, à marcher seule, ou les fesses dans la terre, en affût, à observer l'ours, en prenant des notes sur le vif. J'écris avec de la terre et de la sueur. Quand je commence un nouveau projet romanesque, je bâtis une trame narrative, mais je garde les choses très ouvertes. Pour ce projet, je me suis fondue au rythme des saisons. J'ai besoin, de laisser de l'espace pour permettre au cycle naturel de se déployer. L'année 2022 a été la pire en termes de sécheresse en Ariège, la chaleur extrême a pénétré le roman comme elle m'a impactée dans ma chair.

Mes lectures d'anthropologues, l'expérience du voyage au long cours, et la fréquentation des chevaux m'ont appris à observer et à me faire oublier, jusqu'à l'effacement. Les personnages que je crée sont eux aussi engagés dans cette démarche. Ils cherchent à se fondre dans un écosystème avec lequel ils font corps.

Je n'utilise jamais le mot « nature » dans mes écrits, depuis ma lecture de *Par-delà nature et culture* (Philippe Descola, 2005), qui a changé ma vie. Cette vision occidentale d'une infinie tristesse, où les arbres, les rivières, les sols sont traités comme une matière première à exploiter, est trop éloignée de mon système de pensée. Je préfère travailler autour de l'idée de « biotope » qui est un concept scientifique. Ou m'inspirer d'autres cultures, notamment autochtones, des pays où j'ai vécu : République démocratique du Congo, Honduras, Chine.

Si je me réfère à une plante ou un animal, je vais évidemment le nommer : « le hêtre », autant que « le gypaète barbu » ou « l'ours ». Ce qui ne m'empêche pas de puiser dans un langage presque panthéiste. À travers les ressorts du roman – la narration, la poétique –, je m'adresse autant au cerveau du lecteur qu'à ses affects, à quelque chose d'un peu « tripal ». En suscitant l'empathie pour un personnage, une destinée, la littérature a le pouvoir de toucher des personnes qui ne seraient pas forcément sensibles à la cause environnementale. »

Délivré à 353101 le 11/30/2023, 6:03:29 PM

DYSTOPIES

SCIENCE-FICTION, L'EXUTOIRE DE NOS ANGOISSES

Cyberguerres, catastrophes climatiques, migrants par millions... Miroir de nos angoisses politiques, la littérature de science-fiction dessine un futur bien sombre.

LAURENT TESTOT

Marseille, juillet 2054. L'air est moite. Trois personnes risquent leur vie pour fuir l'enfer qu'est devenue la France. Depuis que la guerre civile a commencé, la cité phocéenne est devenue capitale à la place de Paris. Elle est l'enjeu d'un combat entre le très corrompu gouvernement officiel et les milices fascistes qui tiennent une bonne partie du Sud de l'Hexagone. Les destins entrecroisés de Sohan, Layla et Stella vont basculer cette nuit, alors que chacun et chacune s'efforce de décrocher le Graal : rejoindre les passeurs qui l'enverront au Maroc. Car, ironie de l'histoire, le royaume chérifien a su se construire une nouvelle prospérité. Depuis que ses scientifiques ont trouvé un moyen de stocker l'électricité, il fournit de l'énergie décarbonée au monde entier, à grand renfort de fermes solaires et d'éoliennes *offshore*.

Telle est l'intrigue du roman *Trois cœurs battant la nuit* d'Aurélien Manya. Les Marseillais reconnaîtront avec amusement chaque détail de l'errance des trois protagonistes, ce qui pourrait presque faire oublier la veulerie des seconds rôles. Ceux qui vivent sous occupation fasciste se transforment vite en collaborateurs, prompts à dénoncer Stella pour sa transsexualité ou Sohan pour son teint basané. Il y a quelques violeurs, à l'affût de la détresse des passantes. Et de la violence, lorsque plus personne ne mange à sa faim. Une poignée de résistants s'opposent à la fois aux fascistes et au gouvernement, mais ils se montrent sans pitié – leur survie est à ce prix. Toute humanité semble s'être évaporée avec la richesse de notre société, cuite par le réchauffement climatique.

LES ALGORITHMES DE LA VENGEANCE

La société française vue par la science-fiction n'incite guère à l'optimisme. Quand ce ne sont pas les thématiques des migrants sacrifiés et du changement climatique qui sont abordées comme dans cette traversée désespérée de la France vers le Maroc, ce sont l'intelligence artificielle, la société de surveillance, la guerre qui pourrissent l'avenir.

Prenons Victor Laplace, le héros du roman *Le Dernier Étage du monde* de Bruno Markov. Il était au collège quand son père, cadre à l'ancienne chez France Telecom, s'est suicidé alors que sa boîte, rebaptisée du nom d'un agrume, était compressée-rationalisée par une meute de consultants. Dans le cœur du gamin, l'amour du travail bien fait, inculqué par le paternel, a cédé la place à la haine et à l'ambition. Tout à son obsession de retrouver le boss des consultants, de se hisser à son niveau afin de le berner et de le détruire, Victor s'est avalé des algorithmes au point de devenir un monstre de rationalité. La maîtrise des rouages de l'IA devient dans ce thriller prétexte à gravir les étages des firmes transnationales de conseil et de télécommunication, jusqu'aux immeubles aseptisés de la Silicon Valley. C'est là où se décide l'avenir du monde, là où une poignée d'initiés manipule plus d'argent et de pouvoir que l'immense majorité des chefs d'État. Et Victor le surdoué d'entamer une partie d'échecs vertigineuse, dans laquelle sa conscience se déchire, lambeau par lambeau. Extrait :

« *Derrière l'hôtesse, un écran plat vante la richesse des bases de Qinoa Labs : plus de 650 millions de profils nominatifs, 3 200 variables en moyenne sur chacun d'eux, provenant de 1 317 sources de données différentes – 1 318, le temps que je passe le portique. Une kyrielle d'applications Facebook et Android sont rachetées ou développées ici chaque jour, dans l'unique but de collecter un maximum d'informations personnelles sur leurs utilisateurs : tests de personnalité, jeux, énigmes, sondages, utilitaires... Ajoutez-y les données qu'on achète aux sociétés de crédit, aux opérateurs télécoms, aux assureurs, aux pharmacies, aux centres commerciaux... Puis toutes celles aisément accessibles en ligne : cookies, réseaux sociaux, blogs, registres officiels... Et vous obtenez un trésor incomparable sur Terre, filtré, agrégé, transformé, raffiné par des centaines de* data engineers. *Quand je passe*

Délivré à 353101 le 12/1/2023, 8:15:27 PM

devant l'écran chaque matin, ces chiffres me procurent un délicieux sentiment de puissance. Les données sont le nerf de la guerre et personne au monde n'est mieux armé que moi. »

Pour Victor Laplace, il y a les *has been* et les vainqueurs. Les premiers ne sont bons qu'à servir d'exutoire à ses frustrations. Leurs idéaux de solidarité, d'amour et de travail borné par des horaires n'étant que vacuité à ses yeux. Quant aux vainqueurs, ils sont condamnés à s'entredéchirer pour accéder au sommet. Dans un cauchemar, il envisage de faire marche arrière, avant de se raviser lorsqu'il constate que les escaliers aveugles où il fait la course avec ses semblables, costard-cravate-montre connectée, sont pris d'assaut par des eaux furieuses.

D'UN PRÉSENT ANXIOGÈNE DÉRIVE L'AVENIR

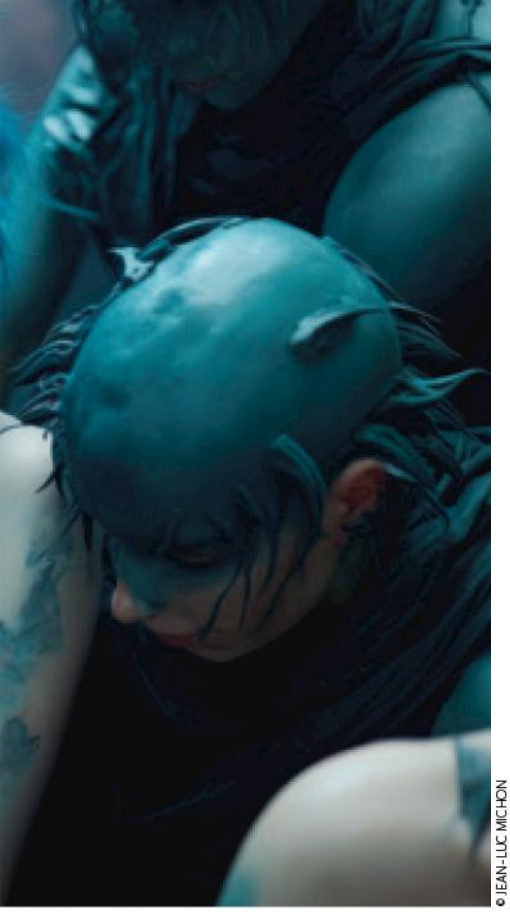
S'il faut citer un auteur dont l'œuvre se fait depuis trois décennies le miroir des inquiétudes contemporaines, c'est Pierre Bordage. Dans ses romans d'anticipation, il raconte souvent la dérive d'une Europe qui s'est séparée du reste du monde par un mur électromagnétique. *Wang* nous envoie en 2212. L'Occident vit bien, géo-ingénierie climatique pour échapper au pire. Le reste du monde a sombré dans la barbarie. L'Europe n'accepte les migrants que pour les faire s'affronter dans d'impitoyables arènes reconstituant les guerres du passé. Face au héros, Wang, jeune migrant chinois plongé dans ces nouveaux jeux du cirque, les rares citoyens mis en scène dans le roman semblent bien ternes : une jeune femme, amoureuse du héros mais rendue frigide par ses dogmes ; un vieillard sympathique, mais libidineux ; un militaire incompétent...

Ce thème d'un Occident hanté par sa culpabilité coloniale, à la sexualité défaillante, incapable de spiritualité, protégé du reste du monde par une barrière, se retrouve dans la trilogie des *Prophéties*. Le premier tome, *L'Évangile du serpent*, orbite autour du « Christ de l'Aubrac » Vaï-Ka'i, un néochaman guérisseur, ciblé par une cabale de dirigeants politiques, religieux et financiers français. Le deuxième, *L'Ange de l'abîme*, raconte l'odyssée de deux adolescents dans une Europe « très chrétienne » et dictatoriale, engagée dans une sainte guerre contre les « ousamas » – ennemis de l'intérieur issus d'une ancienne vague d'immigration, traqués en vue d'extermination dans des camps. Cette histoire se termine (*Les Chemins de Damas*), quand un des protagonistes du tome précédent parvient à franchir la barrière pour voir à quoi ressemble ce monde musulman si fantasmé.

Plus récemment, dans les trois volumes de *Métro Paris 2033*, P. Bordage met en scène les descendants des rescapés d'une guerre nucléaire qui a stérilisé la surface de la planète. Ces humains ont reconstitué une société tribale dans les tréfonds du métro parisien. Nous sommes en 2596 et nos travers sont toujours là : un religieux envoie les gens vers la « lumière » de l'extérieur, les condamnant à une mort atroce ; des leaders se déchirent pour le contrôle d'une station... Au milieu de tout cela, comme toujours avec cet auteur, quelques protagonistes redonnent foi en l'humanité : la politique Madone, désireuse d'unir la Rive gauche pour faire cesser les guerres intestines ; les gamins Juss et Plaisance, qui cherchent dans la fuite à protéger leur improbable amour ; et quelques mutant·es qui, pour être difformes, ne s'en montrent souvent pas moins humain·es que les sauvages bipèdes que nous sommes restés.

Pourquoi lire de tels récits qui, pris à la lettre, semblent extrêmement déprimants ? Le professeur de littérature Jean-Paul Engélibert, dans son livre *Fabuler la fin du monde* (2019), répond que les fictions d'apocalypse n'ont pas pour principal intérêt de décrire complaisamment des litanies de catastrophes. Elles nous permettent surtout de voyager en esprit du présent vers l'avenir. Car tout lecteur de SF

Délivré à 353101 le 12/1/2023, 8:15:27 PM



© JEAN-LUC MICHON

laisse son imagination se nourrir des œuvres qu'il absorbe, et sur ces bases échafaude de nouveaux mondes, qui peuvent plus facilement permettre de s'affranchir des limites que nous impose la situation actuelle.

LA GUERRE AU FUTUR PROCHE

L'armée française a récemment tenu un raisonnement similaire. Elle s'est offert un coup de jeune en plongeant dans le bain de la SF. Des auteurs « *embedded* » – et pas des moindres – se sont prêtés au jeu de la devinette à mille balles (calibre 5.56). Sachant que le matériel immensément coûteux qu'on fabrique aujourd'hui (mettons un sous-marin nucléaire) devra encore être opérationnel dans cinq décennies pour être amorti, mais que les ruptures technologiques se succèdent à un tel rythme que le bâtiment risque d'être obsolète le temps de le fabriquer, à quoi ressembleront les guerres du futur ? L'exercice a donné lieu à plusieurs *scenarii*, dont la partie superficielle (le vrai contenu serait secret-défense) a été publiée en livres par Red Team, 3 tomes, compléments mis en ligne sur https://redteamdefense.org/decouvrir-la-red-team. Ces récits de SF, mitonnés par des écrivains s'appuyant sur l'expertise d'officiers afin que leurs *scenarii* soient crédibles, sont glaçants : on y voit s'affronter des flottes de navires rendues indestructibles par leur technologie ; des soldats piégés dans des villes où les réseaux sociaux permettent de manipuler à l'unisson des foules de partisans ; des migrants (encore !) créer une nation P (pour Pirate) capable de menacer la base de lancement des fusées françaises à Kourou, en Guyane.

Le roman *Chiens de guerre* est un excellent sas d'immersion à qui voudrait connaître la guerre du futur. Un cerveau de chien augmenté d'ADN humain ; un corps de 2,40 mètres de haut et 600 kilos capable de se mouvoir à la vitesse de l'éclair sur deux ou quatre pattes ; des mitrailleuses fichées dans l'épaule, connectées aux synapses afin d'ouvrir le feu comme autant d'extensions naturelles… Rex est une entité bionique conçue en laboratoire. La bestiole, qui en commande trois autres encore plus effrayantes, est louée par la société privée qui l'a conçue pour des interventions mercenaires au service d'États faillis. Mais que se passe-t-il le jour où un bio-informaticien aigri enlève le module sécuritaire qui le faisait obéir aux ordres ? Dans le monde réel, où les biotechnologies permettant de créer Rex prennent leur essor, qui dit que cette créature n'existera pas un jour ? Et fera-t-elle, à l'instar de Rex, preuve de morale une fois autonomisée ?

Avec tout ça, on en oublierait presque l'extinction du vivant, l'effondrement de la biodiversité. Et si le monde se repeuplait finalement d'animaux ? Tels sont les rêves projetés par l'auteur animaliste Camille Brunel dans deux romans récents. *La Guérilla des animaux* met en scène un couple de militants prêts à tout pour sauver le vivant. Ces *ecowarriors* parviennent à susciter un mouvement d'opinion mondial désireux de sauver ce qui reste des non-humains sur Terre, avant que l'extraordinaire dynamique s'enraye, et que les réactionnaires spécistes l'emportent. Dans *Les Métamorphoses*, on transite vers le fantastique, seul capable semble-t-il d'empêcher la logique économique de triompher des bonnes intentions : ce sont les humains eux-mêmes qui se transforment en animaux, en une fable rejointe récemment par le cinéma dans *Règne animal* (Thomas Cailley, 2023). On se prend à rêver d'une planète enfin repeuplée d'autres êtres qu'humains. Peut-être faudra-t-il redonner à l'imagination son pouvoir de régénération, pour s'assurer que notre futur ne soit pas aussi dystopique que celui qui se profile. ●

BIBLIOGRAPHIE

- *Trois cœurs battant la nuit*
  Aurélien Manya, Gallimard, 2021.
- *Le Dernier Étage du monde*
  Bruno Markov, Anne Carrière, 2023.
- *Wang*
  Pierre Bordage, 2 t., L'Atalante, 1996, 1997.
- *La Trilogie des prophéties*
  Pierre Bordage, 3 t., Au Diable Vauvert, 2001, 2004 et 2005.
- *Métro Paris 2033*
  Pierre Bordage, 3 t., L'Atalante, 2020, 2021 et 2022.
- *Ces guerres qui nous attendent 2030-2060*
  Red Team, 3 t., Équateurs, 2022, 2023 et 2024.
- *Chiens de guerre*
  Adrian Tchaikovsky, Denoël, 2017.
- *La Guérilla des animaux*
  Camille Brunel, Alma, 2018.
- *Les Métamorphoses*
  Camille Brunel, Alma, 2020.

Délivré à 353101 le 12/1/2023, 8:15:27 PM

© EDITIONS ARGYLL

BIOGRAPHIE
Auteur de fantastique et science-fiction.
Derniers ouvrages parus : *Eutopia*, Argyll, 2022 ; *Dévorer le futur*, Goater, 2023.

CAMILLE LEBOULANGER
« L'UTOPIE DOIT AFFRONTER SES TENSIONS »

Eutopia (Argyll, 2022)

Camille Leboulanger imagine une société post-capitaliste, racontée par un personnage qui en est revenu. Cette société imaginaire ne reconnaît que la propriété d'usage : la terre, les plantes, les animaux ne sont plus considérés comme des ressources naturelles, les moyens de production sont régis par une copropriété d'usage, les décisions sont prises par autogestion. Rêve ou cauchemar ?

PROPOS RECUEILLIS PAR **LAURENT TESTOT**

« Avec *Eutopia*, je m'inscris dans une tradition de romans utopiques, ouverte avec *L'Utopie* de Thomas More (1516), complétée plus récemment en science-fiction par *Les Dépossédés* d'Ursula Le Guin (1974), et *Une femme au bord du temps* de Marge Piercy (1976). J'y dépeins un monde qui a été métamorphosé par la déclaration d'Antonia, une sorte de Constitution mondiale. Cette déclaration a permis d'entrer dans un monde écosocialiste, fondé sur l'abolition de la propriété privée lucrative. La propriété d'usage des moyens de production, elle, n'est pas supprimée, mais conquise par les travailleurs. Les gens ont un « *salaire à vie* », tel que le définit le sociologue Bernard Friot, un salaire garanti qui les reconnaît comme citoyens et producteurs. Il s'agit d'émanciper le travail. La question de l'éducation est sous-tendue par l'abolition de la propriété. Ce point, à ma grande surprise, a fait réagir pas mal de lecteurs et de lectrices. Dire que la famille nucléaire est effectivement abolie, que les enfants ne sont pas élevés par leurs géniteurs mais par la collectivité, est peut-être le moyen le plus évident d'abolir les inégalités issues des hasards de la naissance.

Est-ce notre futur ? Ou un autre monde ? La question n'est pas très intéressante. Un des enjeux du livre est de montrer qu'une telle société n'est pas stable. L'utopie telle que je la conçois est travaillée par sa propre conflictualité, elle doit affronter ses tensions. On apprend vite que cet épisode intervient dans l'histoire après une période qui ressemble à la nôtre, et qui s'appelle « le siècle des camps ». C'était une manière pour moi de proposer une lecture de la fin de notre capitalisme industriel, marqué par des systèmes plus ou moins carcéraux : camps d'extermination, d'internement, de réfugiés, mais aussi usines, ghettos…

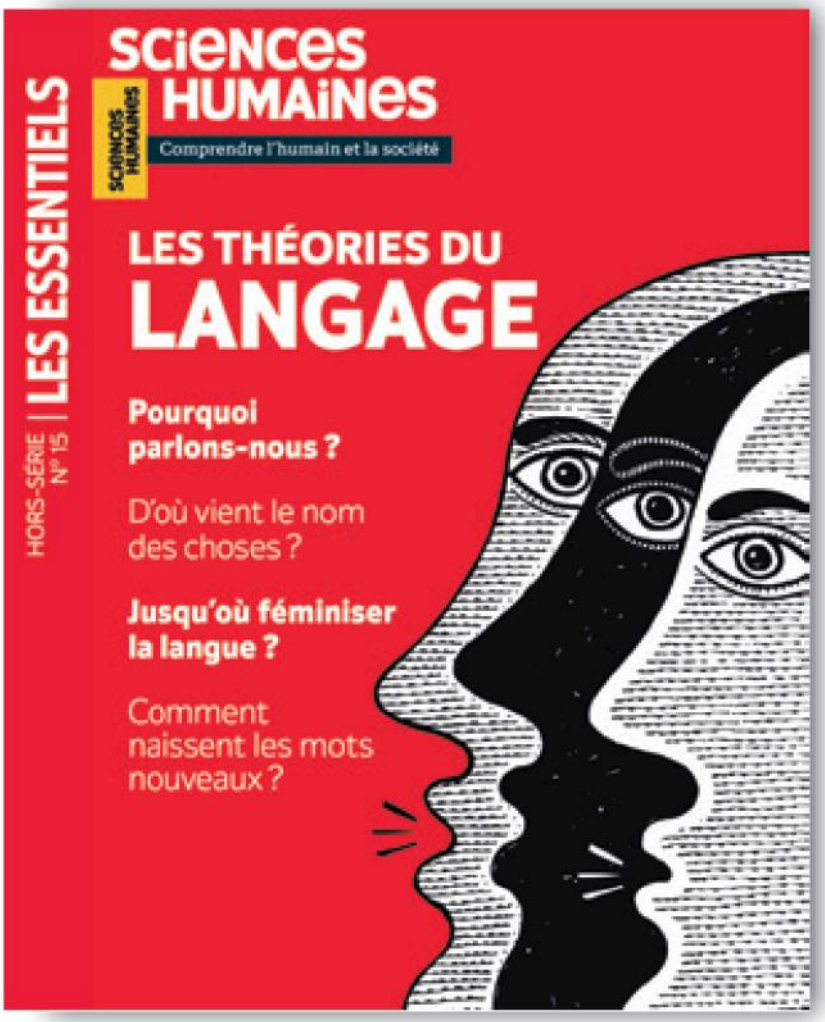
Ce qui m'intéressait aussi, c'était de montrer comment des principes politiques se répercutent jusque dans les actes les plus anodins du quotidien. J'ai assez peu misé sur l'intrigue en tant que succession d'événements liés par des causalités. J'ai préféré insister sur cette dialectique entre l'intime et le politique, et les réactions qui se font entre les deux. Pour montrer qu'un changement global passe par une évolution des mentalités. Et j'ai décrit cette utopie de l'intérieur, à travers les yeux d'un individu lambda – en rupture avec le roman utopique traditionnel, qui fait appel à un point de vue extérieur –, avec un personnage qui revient de l'île Utopia et décrit ce qu'y passe. Comment ce contexte utopique façonne cette personne ordinaire, quel caractère ça lui construit… C'est quoi, une utopie devenue norme ? »

Délivré à 353101 le 12/1/2023, 8:15:27 PM

SCIENCES HUMAINES

BOUTIQUE EN LIGNE

DE LA RHÉTORIQUE AUX LINGUISTIQUES COGNITIVES



ACTUELLEMENT CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

COMMANDEZ CE NUMÉRO EN SCANNANT CE QRCODE

TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE **WWW.SCIENCESHUMAINES.COM**

Délivré à 353101 le 12/1/2023, 8:15:27 PM

EXTRAITS

« Ce que nous aurons connu sur notre petit arpent de terre et nul autre, dans notre petite bande de temps et nulle autre, le petit être qu'il nous a été assigné d'habiter et nul autre, c'est le métier des gens comme moi d'en rendre compte. »

© LEONARDO CENDAMO/GETTY

VERS LE RÉEL

Emmanuel Carrère

Les livres ou les films qui me touchent le plus sont ceux qui montrent en même temps les dimensions horizontale et verticale de la vie. Horizontale : l'amour, l'amitié, les alliances qu'on noue quand on traverse l'existence dans les mêmes eaux, dans le même temps. Verticale : les relations entre les générations. Parents et enfants, aïeux et descendants, qui ont habité des mondes différents, partagé d'autres histoires, d'autres valeurs, d'autres évidences – celles de nos prédécesseurs nous étant devenues non seulement étrangères mais de plus en plus souvent, tant nous avons pris le goût de nous scandaliser, scandaleuses. J'aime qu'on me donne accès à ces deux dimensions à la fois de l'expérience humaine, je pense que c'est le secret des grands livres (*Guerre et paix*, *Les Buddenbrook*, *Kristin Lavransdatter*...). Mais, en réalité, à mesure que je deviens vieux, ce qui m'intéresse le plus, c'est la dimension verticale. Ce qui m'intéresse le plus, ce ne sont plus mes amis et mes amours, mais mes parents, mes enfants, et l'enfant que j'ai moi-même été. La plupart du temps, je me dis qu'aujourd'hui il faudrait que je trouve une façon d'écrire sur la guerre en Ukraine, sur le désastre climatique, sur cette chose énorme qui est en train de fondre sur nous et va probablement nous dévorer, l'intelligence artificielle. Je fais partie des gens, nombreux, convaincus que nous approchons d'une catastrophe sans précédent, sans doute la fin de notre espèce : si c'est vrai, si c'est cela qui est en train de nous arriver, quel sens y a-t-il à écrire sur autre chose ? Par moments, pourtant, à bas bruit, je me dis que mon père qui approche de la mort et l'abîme de temps qui me sépare du petit garçon épouvanté par les singes fous du baron de l'Espée, ça a beau être infime, ce n'est pas dérisoire.

Ce que nous aurons connu sur notre petit arpent de terre et nul autre, dans notre petite bande de temps et nulle autre, dans le petit être qu'il nous a été assigné d'habiter et nul autre, c'est le métier des gens comme moi d'en rendre compte.

• ***Vers le réel. Œuvres choisies***, **Emmanuel Carrère, Gallimard, coll. « Quarto », 2023.**

Délivré à 353101 le 12/1/2023, 8:15:27 PM

POUR PROLONGER LA LECTURE

Les sources de ce dossier

- ***Les Vérités du roman. Une histoire du temps présent***
François Dosse, Cerf, 2023.
Historien et collaborateur de Sciences Humaines, François Dosse propose ici une exploration ample et passionnée de la littérature française. En convoquant les œuvres phare et les plus belles plumes, il montre combien le récit, par sa puissance évocatrice, éclaire tous les grands enjeux de notre temps.

- ***Réparer le monde. La littérature française face au 21e siècle***
Alexandre Gefen, José Corti, 2017.
Directeur de recherche au CNRS, Alexandre Gefen soutient que la littérature se fixe aujourd'hui un rôle réparateur qui consiste, par les sujets et les choix esthétiques, à rétablir le lien avec le monde et la société, à exposer et à résoudre les traumas tant individuels que collectifs.

- ***La Littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations***
Dominique Viart et Bruno Vercier, Bordas, 2005.
Cet ouvrage unique et déjà classique expose les principales évolutions du paysage littéraire depuis les années 1980.

- ***Désirs de disparaître. Une traversée du roman français contemporain***
Dominique Rabaté, Tangence, 2015.
Disparaître, faire faux bond, se fondre dans le paysage : cette tentation alimente une veine importante de la fiction française contemporaine, chez Emmanuel Carrère, Jean Echenoz, Patrick Modiano, Marie NDiaye, Pascal Quignard, Georges Perec... Pour Dominique Rabaté, cette désertion est une forme de résistance à la normalisation sociale et aux dispositifs toujours grandissants de contrôle et d'assignation.

- ***Lettres à un jeune écrivain sénégalais***
Alain Mabanckou, Le Robert, 2023.
L'écrivain répond aux questions posées par Alioune, jeune Sénégalais de 18 ans apprenti romancier, façon aussi de témoigner de son parcours. L'enfance grande ouverte sur les mots, l'épiphanie de la vocation, les joies de la création, mais aussi les tourments de la solitude et de l'angoisse...

- **« Propositions pour une littérature inculte »**
Mathieu Larnaudie, *La Nouvelle Revue française*, n° 588, février 2009.
Le collectif Inculte s'est imposé sur la scène littéraire par son renouvellement du roman. Cette génération revendique, comme l'énonce Mathieu Larnaudie, un roman qui « se mesure à la multiplicité du réel », en s'emparant de thèmes sociaux et politiques actuels ou historiques.

- ***Un nouvel âge de l'enquête. Portraits de l'écrivain contemporain en enquêteur***
Laurent Demanze, José Corti, 2019.
L'« âge de l'enquête » : c'est la formule d'Émile Zola qui décrit un 19e siècle emporté par une fièvre d'investigations et de déchiffrements. Laurent Demanze affirme que nous vivons « un nouvel âge de l'enquête » : les écrivains contemporains investissent le terrain social, à la croisée du reportage, des sciences sociales et du roman noir.

- ***Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique***
Pierre Schoentjes, Wildproject, 2015.
Le premier panorama français et européen d'écopoétique, l'étude des liens entre littérature et environnement naturel. Ce qui a lieu a contribué à ouvrir un nouveau champ critique.

- ***Littérature et écologie. Le mur des abeilles***
Pierre Schoentjes, José Corti, 2020.
Dans la continuité du précédent, ce livre explore les rapports entre la littérature, l'environnement et l'écologie. Il est né du constat que la littérature française s'est mise à faire une place importante, à partir de 2010, aux atteintes à l'environnement.

- ***Un nouveau sentiment de la nature***
Michel Collot, José Corti, 2022.
Poète et universitaire, Michel Collot propose ici une histoire des émotions humaines face au spectacle de la nature. Il décèle un nouveau sentiment, qu'il définit comme « écosensibilité ». Une abondante production artistique et littéraire met en scène ce sentiment.

- ***Une bête entre les lignes. Essai de zoopoétique***
Anne Simon, Wildproject, 2021.
L'auteure aborde la richesse de nos relations aux animaux à travers les récits et les rêves des écrivains.

À voir

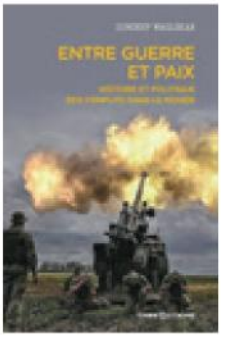
- ***Dialogue filmé entre Annie Ernaux et Dominique Viart***
Sur le site de la Maison des écrivains et de la littérature
www.m-e-l.fr/

SCIENCES HUMAINES A DÉJÀ PUBLIÉ

- **Comment la littérature peut changer nos vies**
Héloïse Lhérété (dir.), éd. Sciences Humaines, 2022.
Un ample panorama des pouvoirs de la littérature, outil de connaissance, de développement personnel et d'émancipation. Avec les contributions de nombreux chercheurs et écrivains : Anne Barrère, Patrick Boucheron, Isabelle Cani, Sarah Chiche, Edwige Chirouter, Antoine Compagnon, Philippe Corcuff, Boris Cyrulnik, Jean-Paul Demoule, Régine Detambel, Jean-Louis Fabiani, Alexandre Gefen, Vincent Jouve, Danilo Martuccelli, William Marx, Michèle Petit, Marc Tadié...

Délivré à 353101 le 12/1/2023, 8:15:27 PM

Science politique



• ***Entre guerre et paix. Histoire et politique des conflits dans le monde***
Sundeep Waslekar, CNRS éd., 2023, 344 p., 25 €.

APOCALYPSE OU PAIX MONDIALE ?

Ce livre est structuré autour d'une alternative radicale : celle de l'autodestruction du genre humain ou bien de l'instauration d'une ère de paix globale sur Terre. Côté enfer, on trouve ces armes nouvelles, tel le missile Avangard brandi par Vladimir Poutine : ce vecteur hypersonique peut délivrer la mort nucléaire en croisant à 27 fois la vitesse du son, esquivant les missiles lancés à sa poursuite grâce à son intelligence embarquée. Côté paradis, il y a tous ces gens qui construisent la paix, depuis les penseurs de l'Antiquité jusqu'aux improbables leaders qui ont signé et mis en œuvre plus d'un traité de désarmement dans les années 1980.

Le politiste indien Sundeep Waslekar se désole de voir l'humanité confier aujourd'hui son destin aux pires dirigeants, et consacrer des sommes folles à l'ingénierie de la mort. Depuis Ronald Reagan et Mikhaïl Gorbatchev, l'Union soviétique et les États-Unis avaient considérablement réduit leur stock d'armes de destruction massive. Mais depuis, Russes et Américains, suivis par les Chinois, ont porté ces armes à un point de sophistication extrême. Elles sont en mesure d'exterminer l'humanité entière en quelques heures. Pendant la guerre froide, des incidents ont failli, à quelques reprises, déclencher l'holocauste. À chaque fois, il s'est trouvé un décideur pour dire non. Qu'en sera-t-il demain, quand pour des raisons de réactivité, les puissances nucléaires confieront le déclenchement du tir à des robots intelligents ?

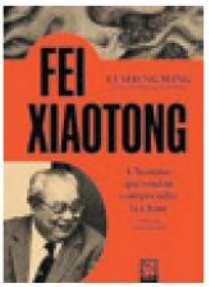
Le scénario du pire semble tracé, alors que la complexité géopolitique du monde augmente. Il y a aujourd'hui neuf puissances nucléaires. Douze pays comptent pour les deux tiers des dépenses militaires mondiales. Parmi les 195 pays du monde, 122 se sont prononcés à l'Onu pour l'interdiction des armes nucléaires. Pour l'auteur, qui s'appuie sur l'histoire longue de la résolution des conflits, il est encore possible de démanteler cet arsenal, de refonder l'ordre international et d'instaurer un « contrat social mondial » qui unifierait l'humanité autour de la notion de droits communs. Optimiste, S. Waslekar se refuse à croire qu'une poignée de dirigeants aveugles, soutenus par des mouvements populistes, pourraient demain acculer l'humanité au suicide.

● **LAURENT TESTOT**

Délivré à 353101 le 12/1/2023, 8:15:27 PM

Anthropologie

LES TRIBULATIONS D'UN ANTHROPOLOGUE CHINOIS



• ***Fei Xiaotong. L'homme qui voulait comprendre la Chine***
Li Shengming, Nuvis, 2023, 620 p., 25 €.

Si le buste de Fei Xiaotong (1910-2005) figure dans plusieurs musées chinois, la vie de ce fondateur de la socioanthropologie en Chine connut de sérieuses contrariétés. En tant qu'étudiant, il fréquente l'anthropologue russe Sergueï Shirokogoroff ainsi que Robert Park, fondateur de l'école de sociologie de Chicago, et publie en 1936 un premier livre sur l'organisation sociale des Yaos, peuple de montagnards chinois. Il est ensuite doctorant avec Bronislav Malinowski à la London School of Economics et, entre 1936 et 1938, enquête sur les confins de la Chine alors que les Japonais contrôlent la majeure partie du pays. À la suite de Pearl Harbour, les universités américaines invitent dix professeurs, dont Fei qui durant son séjour rédige *Earthbound China* (1945).

Revenu dans son pays en 1944, il milite au sein de la Ligue démocratique qui défend une autre voie que celles du Guomindang et du Parti communiste. Suite à la prise du pouvoir par ce dernier en 1949, la sociologie et l'anthropologie sont déclarées « *sciences bourgeoises* ». Fei Xiaotong rédige des autocritiques tout en œuvrant au programme de reconnaissance des nationalités (1951-1956). Nommément visé par Mao pour avoir proposé l'autonomie relative des intellectuels durant la campagne des Cent fleurs, il est interdit de publication. Lors de la Révolution culturelle, il est dénoncé comme « *ennemi du peuple* », et subit de terribles séances d'autocritique puis est envoyé en école de rééducation par le travail. Il en sortira en 1972 grâce à la visite de Richard Nixon. Réhabilité, il occupera alors diverses responsabilités académiques et politiques.

Pour résumer ses conceptions : Fei plaide pour une anthropologie appliquée, défend une « *transition aménagée pour la classe des propriétaires terriens* », redoute la croissance démographique exponentielle de la Chine et, contre le modèle soviétique, plaide pour le développement d'une petite industrie aux mains de la société civile. Sa biographie se lit comme un roman... chinois, tant la traduction colle au mandarin. Il en résulte des tournures parfois étranges, mais non désagréables, et beaucoup de proverbes. On regrette l'absence d'un index et d'une bibliographie générale. ● **GÉRALD GAILLARD**

SCIENCES HUMAINES ÉDITION

COMMENT SAIT-ON ?

« TOUT SAVOIR SUR LES JO, D'HIER À AUJOURD'HUI ! »

14 € - 56 pages

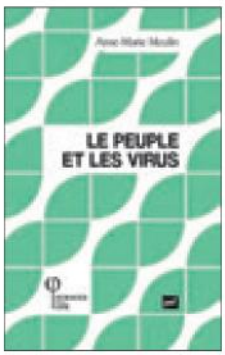
UNE COLLECTION DE DOCUMENTAIRES POUR LES 8 - 11 ANS

Retrouvez cet ouvrage en scannant ce QRcode

Disponible en **librairie** ou sur **www.scienceshumaines.com**
Par téléphone au **03 86 72 07 00**

Délivré à 353101 le 12/1/2023, 8:15:27 PM

Santé



• ***La Vie avec les virus***
Anne-Marie Moulin, PuF, 2023, 300 p., 17 €.

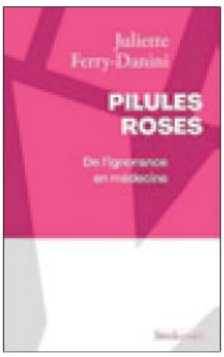
LES VIRUS SONT-ILS NOS ENNEMIS ?

Pendant près de trois ans, la pandémie de covid-19 a préoccupé le monde, laissant les esprits les plus optimistes rêver d'un monde d'après mieux préparé. Celui-ci est-il advenu ou en passe de l'être ? Comment une pandémie modifie-t-elle les manières de gouverner et quels enseignements en tirer ? Anne-Marie Moulin est à la fois philosophe, historienne et médecin. En 2020, elle a participé à l'expertise indépendante chargée d'évaluer la politique du gouvernement face à la crise du covid. Sans revenir sur les conclusions de cette mission commanditée par la présidence française, elle tire parti de son expérience professionnelle en proposant de croiser ses différents domaines de spécialités dans un essai qu'elle veut plus libre et plus personnel. Son titre, *La Vie avec les virus*, sonne déjà comme un programme critique.

Ni ami ni ennemi, le virus n'exclut pas la vie. Il ne cesse au contraire de s'y agréger. Vivre avec les virus exige ainsi d'abandonner le paradigme de la guerre comme modèle pertinent d'une politique de santé publique. Pourtant, il ne s'agit pas de minimiser les effets du covid sur les vies humaines. A.-M. Moulin suggère plutôt d'en mieux comprendre les causes en formulant autrement le problème : « *Est-ce vraiment les virus qui nous imposent ces catastrophes ou les pandémies ne sont-elles pas complètement intriquées avec la façon dont nous conduisons nos vies (...) ?* ».

Ce changement de perspective suppose une réflexion philosophique sur le sens d'une politique de la santé. En effet, la question politique de la santé ne saurait être réduite à la seule question de la sécurité de la vie biologique, puisqu'elle charrie avec elle bien d'autres enjeux sociaux et économiques qu'il faut comprendre pour être en mesure de les maîtriser. C'est ce qu'a montré la crise du covid-19. Reste donc à en tirer toutes les conséquences, semble nous dire A.-M. Moulin, dans son livre qui peut aussi se lire comme un plaidoyer pour la recherche en sciences humaines et sociales en matière de santé publique. ● **LÉO FABIUS**

Philosophie



• ***Pilules roses. De l'ignorance en médecine***
Juliette Ferry-Danini, Stock, 2023, 250 p., 19,50 €.

HISTOIRE D'UN PLACEBO SEXISTE

C'est un des médicaments les plus populaires un France. Un mal de ventre, des règles douloureuses ? Prenez deux comprimés de Spasfon ! Pourtant, son efficacité clinique n'est pas démontrée, elle a même de fortes chances d'être nulle, affirme la philosophe Juliette Ferry-Danini. Distribué dans une poignée de pays, ce médicament ne bénéficie pas d'évaluation clinique probante, les rares études étant entachées d'erreurs méthodologiques, de conflits d'intérêts, ou concluant à l'absence d'effet autre que placebo. L'autrice détaille au passage comment sont évalués les traitements médicamenteux, pourquoi les essais dits « *contrôlés randomisés* » sont considérés comme les plus fiables, et en quoi consiste la « *médecine fondée sur des données probantes* ». En contrepoint, elle retrace « *l'histoire pas toute rose* » du Spasfon.

C'est un travail de recherche à part entière : J. Ferry-Danini s'est plongée dans les archives de journaux scientifiques, de l'Agence nationale de sécurité du médicament, et dans les comptes rendus de laboratoires pharmaceutiques. Verdict : non seulement les promoteurs du Spasfon paraissent conscients de son inefficacité dès les années 1960, mais les vertus antispasmodiques qu'ils lui prêtent s'inscrivent dans un imaginaire sexiste. Le mythe du « spasme » dont souffriraient les femmes, au moment des menstruations notamment, serait l'héritier des « crises d'hystérie » diagnostiquées au 19e siècle. De manière générale, l'autrice dénonce la prescription de placebos et de thérapies douteuses : leurs bénéfices sont souvent surestimés, et leurs effets néfastes plus nombreux qu'on l'imagine... La philosophe encourage donc à lutter contre « *l'ignorance en médecine* » dont souffrent trop souvent les patients – et surtout les patientes en l'occurrence. ● **FABIEN TRÉCOURT**

Délivré à 353101 le 12/1/2023, 8:15:27 PM

Environnement

• ***Rien n'est joué. La science contre les théories de l'effondrement***
Jacques Lecomte,
Les Arènes, 2023,
416 p., 22 €.

LA COLLAPSOLOGIE DÉCONSTRUITE

L'épuisement des matières premières, la chute de la biodiversité et le réchauffement climatique ont de quoi faire peur. L'écoanxiété envahit une partie de la population. En psychologue, Jacques Lecomte s'est intéressé à la question. Il a donc commencé par étudier les écrits catastrophistes qui annoncent un effondrement des écosystèmes et des sociétés humaines. Or quelle fut sa surprise de constater que ces discours sont beaucoup plus noirs que la littérature scientifique dont ils s'inspirent. Par exemple, des auteurs alarmistes citent des publications annonçant que le pic pétrolier a déjà eu lieu et que, par conséquent, l'activité industrielle va très prochainement s'effondrer.

Mais J. Lecomte montre qu'il existe aussi une littérature spécialisée qui prédit au contraire que les réserves de pétrole seront abondantes pendant des décennies encore. De même, les effondristes citent des études évoquant une réduction massive de la biodiversité dans certains endroits. Mais, là encore, d'autres études montrent que les premières n'ont pas la portée générale que les effondristes leur attribuent. Certains analystes ont établi que, dans d'autres endroits, la biodiversité croît depuis plusieurs décennies. Selon J. Lecomte, l'erreur fréquente des effondristes consiste à ne citer que les parties des études scientifiques qui vont dans leur sens et à généraliser. Il en est de même pour le réchauffement climatique. J. Lecomte ne doute pas des conclusions du Giec, mais rappelle aussi que, à côté des scénarios catastrophiques, il en existe d'autres où la situation reste gérable. Ne retenir que les premiers relève donc d'une erreur de méthode. Mieux encore, J. Lecomte montre comment, d'année en année, les effondristes changent de discours au fur et à mesure que leurs prédictions sont contredites. La meilleure solution pour combattre l'écoanxiété consiste, selon lui, à lire la littérature scientifique plutôt que d'écouter ses commentateurs. Cette approche non seulement rendrait plus optimiste, mais serait plus efficace pour affronter les risques qui pèsent effectivement sur l'environnement et la société. ● **THOMAS LEPELTIER**

sciences HUMAINES
sciencehumaines.com

38, RUE RANTHEAUME, BP 256
89004 AUXERRE CEDEX
Représentante légale et directrice de publication :
Nadia Latrèche
Directrice générale :
Héloïse Lhérété

Relation clients
Ventes et abonnement :
03 86 72 07 00
serviceclients@scienceshumaines.fr
Sylvie Rilliot - Mélina Lanvin
Bénédicte Marrière

RÉDACTION
Directrice de la rédaction
Héloïse Lhérété
@HeloiseLherete

Rédacteurs en chef adjoints
Cécile Peltier
cecile.peltier@scienceshumaines.fr
Christophe Rymarski
christophe.rymarski@scienceshumaines.fr

Rédacteurs
• Nicolas Journet
Chef de la rubrique *Lire*,
nicolas.journet@scienceshumaines.fr
• Maud Navarre
Cheffe de la rubrique *Référence*,
maud.navarre@scienceshumaines.fr
• Fabien Trécourt
Chef de la rubrique *Dossier*,
fabien.trecourt@scienceshumaines.fr
• Hugo Albandea
Iconographe - Rédacteur web et réseaux sociaux
hugo.albandea@scienceshumaines.fr
• François Dosse
Chroniqueur *Histoire des idées*

Ont collaboré à ce numéro
Adèle Cailleteau, Vincent Capdepuy, Ève Charrin, Léo Fabius, Hélène Frouard, Gérald Gaillard, Florine Galéron, Béatrice Kammerer, Thibault Le Hegarat, Thomas Lepeltier, Frédérique Letourneux, Frédéric Manzini, Louise Morfouace, Jean-Marie Pottier, Laurent Testot, Mariette Thom, Tom Umbdenstock.

Secrétariat de rédaction et révision
Renaud Beauval
Frédéric Peylet

Conseillère de la rédaction
Martine Fournier

Direction artistique
Isabelle Mouton

Chef de projet Web
Steve Chevillard

Assistant webmestre et secrétaire documentaliste
Alexandre Lepême
03 86 72 17 23

Promotion Publicité
Patricia Ballon : 03 86 72 17 28
contact.annonceurs@scienceshumaines.fr

Diffusion : MLP
Contact : À juste titres,
Laetitia Canole :
04 88 15 12 45
Titre modifiable sur le portail-diffuseurs :
www.direct-editeurs.fr

Livres des éditions Sciences Humaines
Agathe Guillot
agathe.guillot@scienceshumaines.fr

Responsable administratif et financier
Annick Total : 03 86 72 17 21

Comptabilité
Carole Charreau : 03 86 72 07 02

IMPRIMERIE SIEP
ZA Les Marchais
77590 Bois-le-Roi
Origine du papier : Allemagne
Taux de fibres recyclées : 0 %
Certification : PEFC
« Impact sur l'eau » : Ptot 0.017 kg/t

Conception graphique et Conception de la couverture :
Rampazzo & Associés

Couverture
Conception : Sophie Villette
© Sidonie LG
Titres et chapôs sont de la rédaction.

Commission paritaire :
0527 D 81596
ISSN : 0996-6994
Dépôt légal à parution.

Un encart « Sciences Humaines » est broché sur une partie des magazines.

Imprimé en France/ Sciences Humaines est édité par Sciences Humaines communication, SAS au capital de 214 790 €, RC Auxerre B 379 865 975 – Siège social 38 rue Rantheaume, Auxerre – Actionnaire majoritaire : SAS Philo éditions.

PEFC
LE TRI + FACILE

Délivré à 353101 le 12/5/2023, 4:50:52 PM

Histoire

• ***Histoire de la solitude. De l'ermite à la célibattante***
Sabine Melchior-Bonnet, PuF, 2023, 320 p., 22 €.

LE SOLITAIRE, ENTRE FOLIE ET HÉROÏSME

Tantôt admiré comme contre-modèle d'une société jugée corrompue, tantôt soupçonné de folie ou de maladie, le solitaire n'échappe pas aux imaginaires culturels de son temps. Dans cet ouvrage, Sabine Melchior-Bonnet, historienne des sensibilités, expose la manière dont la solitude a pu devenir, du Moyen Âge à nos jours, une condition favorable à l'accomplissement de soi.

À la fin de l'Antiquité, l'ermite est un modèle de solitude pieuse. Inspiré par l'idéal biblique de la traversée du désert, il quitte le monde séculier pour se rapprocher de Dieu. Les *Instructions cénobitiques* de Jean Cassien donnent même des conseils à ceux qui aspirent au désert. Pour autant, ces ermites font exception. Au Moyen Âge, tout autre genre de solitaire ne peut être qu'un fou, un pestiféré ou un méchant. Lorsqu'émerge la culture humaniste, que la poésie, l'anatomie et les mathématiques concurrencent la culture religieuse, les savants aspirent progressivement à une solitude propice à l'étude. À la Renaissance, la solitude est jugée utile au perfectionnement des artistes : Rembrandt et Ronsard y cherchent une liberté créatrice. Mais elle est aussi le lot des mélancoliques, qui souffrent de l'isolement dans une société qui s'individualise.

L'histoire de la solitude côtoie celle de l'individualisme, qui n'est au fond qu'une sorte d'isolement généralisé. S. Melchior Bonnet montre ainsi comment la solitude a pu devenir le lieu même de la recherche de soi, que ce soit pour le marcheur, le voyageur ou l'écrivain. Aujourd'hui, certains grands solitaires apparaissent comme des surhommes, traversant l'Atlantique sur un voilier, éprouvant la solitude du coureur de fond qui, seul contre lui-même, joue avec ses propres limites. Cet ouvrage aux chapitres courts et transparents résonnera facilement avec celles et ceux qui auront trouvé, pour le lire, un moment de solitude. ● **TOM UMBDENSTOCK**

POURQUOI LA GUERRE ?

Le sous-titre de l'ouvrage de Serhii Plokhy renvoie, de manière transparente, à *La Fin de l'histoire et le dernier homme* (1992), dans lequel l'essayiste américain Francis Fukuyama théorisait l'avènement de la démocratie libérale comme seul horizon politique possible après la chute de l'URSS. C'est d'ailleurs avec cette chute que l'historien ukrainien ouvre son livre, prolongeant en quelque sorte son précédent *Aux portes de l'Europe. Histoire de l'Ukraine* traduit en français l'an dernier. Il nous invite, d'une plume claire, à remonter le cours des trois dernières décennies avec, bien sûr, ce « retour de l'histoire » que constitue la guerre qui oppose l'Ukraine à la Russie depuis dix ans en Crimée et dans le Donbass, puis sur tout son territoire.

S. Plokhy décrit d'abord comment les destins des deux pays ont divergé. Pendant que, de Boris Eltsine en Vladimir Poutine, la Russie mettait en place un présidentialisme autoritaire aux successions arrangées, l'Ukraine expérimentait la démocratie, avec ses avancées et ses reculs. De la révolution orange de 2004 au mouvement Euromaïdan de 2013-2014, elle a aussi manifesté le choix d'un rattachement aux institutions du bloc occidental, de l'Union européenne à l'Otan.

La deuxième moitié de l'ouvrage retrace la série d'agressions menées par Moscou sous la houlette de V. Poutine, qui considère qu'une partie de l'Ukraine appartient à la nation russe, voire que les nations russe et ukrainienne font, avec la biélorusse, partie d'un seul peuple. Le chercheur de Harvard retrace, à coups de noms désormais familiers, de Kharkiv à Marioupol, la résistance inattendue d'une nation ukrainienne consolidée par l'épreuve. Elle semble toujours avoir le regard fixé sur la « fin de l'histoire » telle qu'on la rêvait en 1991. Une fin qui s'éloigne en revanche au niveau international tant, conclut l'auteur, cette guerre a déstabilisé le monde dans son ensemble, en passe de revenir à la configuration d'un duel entre un bloc occidental et un bloc sino-russe. ● **JEAN-MARIE POTTIER**

• ***La Guerre russo-ukrainienne. Le retour de l'histoire***
Serhii Plokhy, Gallimard, 2023, 416 p., 30 €.

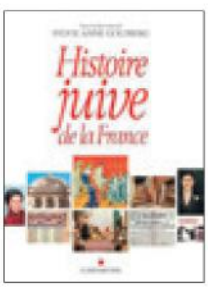
Délivré à 353101 le 12/5/2023, 4:50:52 PM

DEUX MILLE ANS DE PRÉSENCE JUIVE

Cet ouvrage monumental apporte la preuve, s'il le fallait, que les Juifs de France ne sont pas une minorité venue de l'extérieur, mais une composante de l'histoire nationale. Prenons le personnage clé qu'est le rabbin Rachi de Troyes, fondateur d'une yéchiva (école talmudique) et réputé pour sa propension à encourager l'esprit critique de ses étudiants. Rédigés au 11e siècle, ses commentaires encyclopédiques de la Torah sont aujourd'hui encore utilisés en exégèse, et témoignent aussi de certaines des plus vieilles occurrences du vieux français. On apprend au passage, par un des nombreux encadrés qui parsèment l'ouvrage, que contrairement à la légende, Rachi n'était probablement pas vigneron, mais vivait des revenus de sa yéchiva.

L'ouvrage, coordonné par Sylvie Anne Goldberg, a réuni cent cinquante contributeurs et comporte quatre parties. La première s'étend de l'Antiquité au Moyen Âge, et s'arrête en 1394, quand après plusieurs siècles de persécutions cycliques, Charles VI expulse les Juifs du royaume de France. Expulsion relative, puisqu'on les a forcés à assurer des fonctions indispensables à l'État ou aux élites (banquiers, médecins…), et que, ponctuellement, des Juifs sont attestés en une France qui interdit officiellement leur présence. Un processus officieux de normalisation s'enclenche et débouche, le 27 septembre 1792, sur la proclamation de la Constituante d'inclure désormais les Juifs parmi les citoyens.

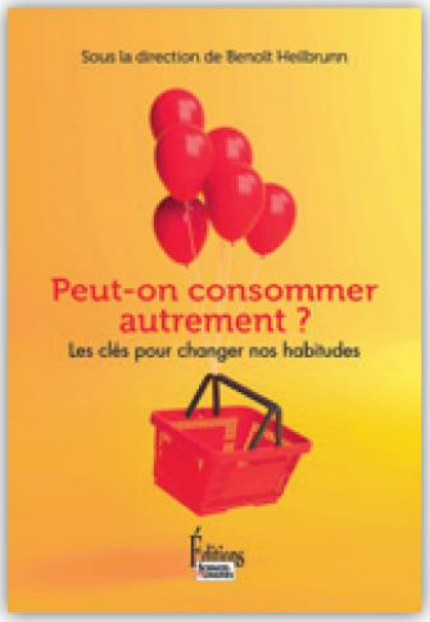
La troisième partie revient sur cette émancipation, qui fait tache d'huile en Europe. Progressivement, l'antisémitisme moderne se structure aussi, de Dreyfus à la France occupée par les nazis. La quatrième partie considère sur les suites de la Seconde Guerre mondiale, la mémoire de la Shoah, la réinvention de sociabilités et de cultures judaïques, au point, au seuil du 21e siècle, de faire des Juifs – c'est le titre de la conclusion apportée, par S.A. Goldberg – « des Français (enfin) ordinaires » ?. ● **L.T.**



• ***Histoire juive de la France***
Sylvie Anne Goldberg, Albin Michel, 1088 p., 49,90 €.

SCIENCES HUMAINES
ÉDITION

NOUVEAUTÉ

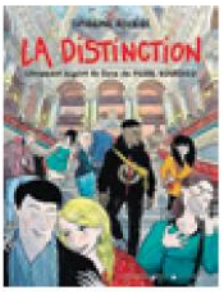


« COMPRENDRE LA CONSOMMATION POUR MIEUX ACHETER. »

Retrouvez cet ouvrage en scannant ce QRcode

Délivré à 353101 le 12/5/2023, 4:50:52 PM

Sociologie



• ***La Distinction. Librement inspiré du livre de Pierre Bourdieu***
Tiphaine Rivière,
Delcourt, 296 p., 27,95 €.

L'*HABITUS* EN IMAGES

Adapter un fameux traité de sociologie – *La Distinction* de Pierre Bourdieu (1979) – au format planches et vignettes, le défi n'est pas mince. Mais il est relevé avec succès par la scénariste et dessinatrice Tiphaine Rivière, dont on avait déjà pu apprécier les désopilants et néanmoins très réalistes *Carnets de thèse* (2015) sur les déconvenues d'une jeune doctorante en lettres à la Sorbonne.

Avec moins d'autodérision mais tout autant de justesse pour croquer les situations, ce qu'elle présente comme une « *libre inspiration* » consiste d'abord en une mise en récit : nous suivons ainsi le parcours d'un jeune professeur de sciences économiques et sociales qui, nommé remplaçant dans un lycée de banlieue, entreprend de faire un cours sur P. Bourdieu. Cet habile procédé permet de glisser régulièrement quelques citations tirées de l'œuvre originale et d'en donner une illustration graphique dans la foulée. Qu'il s'agisse de leurs habitudes alimentaires ou de leurs goûts musicaux, les adolescents ramènent chez eux le souvenir des leçons entendues en classe et confrontent celles-ci à la réalité de leurs pratiques pour en vérifier la pertinence.

Mais c'est sur le lecteur que le dispositif fonctionne le mieux : en observant successivement la diversité des manières dont différents environnements sociaux reçoivent la théorie bourdieusienne du jugement, il prend conscience de tous les dénis auxquels elle se heurte, malgré l'évidence visuelle qu'offrent le dessin et les dialogues. Alors, bien sûr, on n'évite pas toutes les caricatures (HLM *vs* hôtel particulier, etc.) mais l'essentiel est de montrer que ce que chacun pense être ses choix libres est bien souvent déterminé par des héritages sociaux inconscients. Une pédagogie originale et efficace pour introduire à une sociologie qui n'a pas perdu de son actualité.

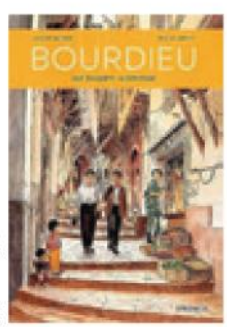
● FRÉDÉRIC MANZINI

BOURDIEU SOUS LES DRAPEAUX

Récit d'une enquête sur le sociologue français le plus cité, l'œuvre graphique d'Olivier Thomas et Pascal Génot mobilise toutes les ressources de l'art narratif : récit dans le récit, flash-back, digression savante, mise en contexte historique, commentaire, prolepses et autres anacoluthes. Il n'en fallait pas moins pour rendre compte du soin avec lequel l'enquête a été menée sur cette période la moins souvent commentée de la vie de Pierre Bourdieu (1930-2002) : ses trois années passées en Algérie entre 1956 et 1959, d'abord comme conscrit puis comme enseignant. Années décisives puisque c'est dans ce pays que le jeune agrégé de philosophie se découvre sociologue, mène des enquêtes en Kabylie en même temps qu'il est exposé au dilemme de la guerre coloniale. Convaincu de son inutilité, critique de la colonisation, P. Bourdieu s'en tient néanmoins à son devoir de militaire, et accepte même de travailler à la propagande du gouvernement d'Alger pendant une année. Il tâchera de l'oublier ensuite, et aussitôt libéré, il enseigne à l'université d'Alger, noue des contacts avec des étudiants algériens et s'exprime plus librement sur l'avenir du pays.

Ce que donne à voir le travail de P. Génot et O. Thomas, c'est la complexité de la situation sociale générée par la colonisation française, la modernisation imposée et les liens inévitables créés, toutes choses que Bourdieu observe avec beaucoup d'acuité. Une fois retourné en France, il gardera un intérêt durable pour l'Algérie et ses étudiants de l'époque. Si l'enquête porte ensuite sur les théories développées par le sociologue, puis sur l'Algérie de la décennie 2010, c'est pour évoquer les crises successives traversées par ce pays, mais surtout défendre la légitimité du regard sociologique tel que P. Bourdieu le concevait, pour expliquer le réel et dénoncer les injustices qu'il recèle. Un énorme travail, où le texte l'emporte parfois sur l'image, mais le sujet méritait bien cela.

● NICOLAS JOURNET



• ***Bourdieu. Une enquête algérienne***
Olivier Thomas et Pascal Génot, Steinkis, 2023, 260 p., 24 €.

Délivré à 353101 le 12/5/2023, 4:50:52 PM

• ***Voyoucratie et travail social. Enquêtes dans les quartiers paupérisés***
Thomas Sauvadet,
Le Croquant, 2023,
368 p., 20 €

LA LOI DU SILENCE

Dans un précédent ouvrage *Le Capital guerrier. Concurrence et solidarité entre jeunes de cité* (2006), le sociologue Thomas Sauvadet s'intéressait déjà à ces « jeunes de rue », terme qu'il mobilise pour désigner ces jeunes gens qui occupent de façon durable et visible l'espace public. Poursuivant l'enquête dans les quartiers prioritaires de la ville, il rend compte du travail mené auprès des éducateurs spécialisés et des animateurs qui côtoient les jeunes de rue au quotidien. À Paris comme en province, tous ces quartiers sont réputés pour être des plaques tournantes de drogue. Ce qui conduit à l'émergence d'une « *organisation sociale qui, à l'échelle d'un quartier, développe des activités illégales, s'approprie des espaces publics, use de la violence physique tout en imposant aux habitants et travailleurs du quartier "la loi du silence", c'est-à-dire l'absence de toute collaboration avec la police ou la justice susceptible de nuire à ses intérêts* ». Soit, selon le mot de l'auteur, « *une voyoucratie de quartier* ».

Délaissant les routines quotidiennes, l'enquête se penche sur des situations extraordinaires et des moments de crise. T. Sauvadet étudie ainsi les dilemmes, pour les professionnels, de porter plainte (ou non) à la suite d'une agression, de dénoncer (ou non) un jeune connu pour ses activités délinquantes, de coopérer (ou non) avec les forces de police et la justice… D'une manière générale, le sociologue est confronté à des formes de résignation chez les travailleurs sociaux, qui se taisent pour ne pas être accusés d'être des « poucaves » (mouchards). Si la loi du silence est imposée par ceux qui contrôlent les trafics, elle résulterait aussi, selon T. Sauvadet, de l'*éthos* professionnel des travailleurs sociaux. Certains auraient ainsi tendance à euphémiser les conflits pour déstigmatiser les quartiers et les jeunes. Le déni du danger sert aussi à supporter l'insécurité, à vivre avec le risque et dissimuler la peur au quotidien.

Pour lutter contre cet état de fait, il faudrait selon l'auteur agir sur plusieurs plans : former spécifiquement les professionnels intervenant en QPV, favoriser les dispositifs d'alerte, mais aussi sortir d'un pilotage des politiques publiques par projets sur ces territoires pour davantage sécuriser sur le temps long les interventions. ● **FRÉDÉRIQUE LETOURNEUX**

« Un manifeste provocateur et poétique »
Maze

« Un véritable guide à destination de celles et ceux qui se posent des questions existentielles »
Actualitté

En librairie et sur philomag.com

arte EDITIONS PHILOSOPHIE MAGAZINE ÉDITEUR

Délivré à 353101 le 12/5/2023, 4:50:52 PM

BOUTIQUE EN LIGNE

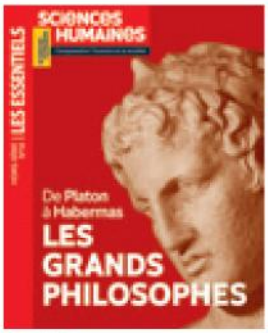
SCIENCES HUMAINES

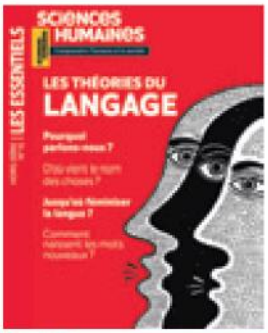
NOS DERNIÈRES PUBLICATIONS

LE MENSUEL

LES GRANDS DOSSIERS

HORS-SÉRIE





LES ESSENTIELS

HORS-SÉRIE

L'HUMANOLOGUE

RETROUVEZ TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE **WWW.SCIENCESHUMAINES.COM**

GAGNEZ DU TEMPS, **SCANNEZ CE QRCODE**

POUR DÉCOUVRIR NOS DERNIERS LIVRES, C'EST ICI : **HTTPS://WWW.SCIENCESHUMAINES.COM/EDITIONS/**

Délivré à 353101 le 12/5/2023, 4:50:52 PM

© SAMUEL BERTHET

● NICOLAS JOURNET

LE MOT QUI FÂCHE

Complotisme

De quoi le complotisme est-il le nom ? D'une obsession paranoïaque, d'une forme de crédulité, d'un biais cognitif banal, ou bien, à l'inverse, de l'effet d'un esprit critique plus lucide et aiguisé que la moyenne ?

Osons un parallèle, qui ne plaira pas forcément. En 1937, l'anthropologue Edward E. Evans-Pritchard, las d'entendre répéter que la peur de la sorcellerie ne pouvait être que le fruit d'un cerveau dérangé, en produisit une explication bien plus claire. Considérant le cas d'une tribu de l'Est africain, il expliqua que chez les Azandés, tout le monde sait qu'un coup de vent peut faire tomber un arbre mort et qu'un choc sur la tête peut être fatal. Toutefois, cela n'expliquait pas pourquoi l'arbre tombait ce jour-là, et sur la tête de ce berger-ci qui passait par là à cet instant : il fallait qu'un sorcier lui ait jeté un sort. C'était donc à un souci d'explication plus poussé, et non à une défaillance du sens commun, qu'on devait la croyance des Azandés en la sorcellerie. En 1977, une autre anthropologue, Jeanne Favret-Saada, montra comment, dans la campagne française aussi, savoirs techniques et explications sorcières pouvaient voisiner dans le même cerveau : une vache malade, on appelait le vétérinaire, mais trois de suite plus la fermière au lit, là on cherchait un désenvoûteur. Le complotisme a ceci de commun avec l'explication sorcière qu'il tient le hasard ou les coïncidences pour douteuses, et s'affaire à trouver une bonne raison à l'état négatif des choses.

Le deuxième point commun est que le complot, tout comme la sorcellerie, est une nuisance. Réunir un président de Région, des hôteliers et des urbanistes pour développer les bains de mer en Basse-Normandie, ce n'est pas conspirer, mais faire du marketing. Ce qui fait complot, de nos jours du moins, c'est que des acteurs (en général, des puissants) censés œuvrer pour le bien de tous (ou du moins selon des principes) se mettent d'accord pour maximiser leurs intérêts au détriment de leurs victimes. Exemple : au vu des profits réalisés, on a pu lire que la pandémie de covid-19 n'était qu'une menace sanitaire fomentée par des producteurs de vaccins soutenus par des gouvernements eux-mêmes intéressés par le fichage de leurs citoyens. Chez les Azandés, le vent souffle, les arbres tombent et les bergers cheminent, mais leur rencontre brutale suppose que des sorciers s'en mêlent. Chez les complotistes, les virus existent, les malades aussi, mais les gens n'en souffrent vraiment que parce que des industriels se concertent pour leur faire appliquer des vaccins et leurs gouvernants pour les confiner.

> **Le plus difficile à saisir, dans le complotisme, ce n'est pas la mentalité de ses adeptes, c'est celle des conspirateurs, qui ne sont que des zombies malfaisants n'ayant même pas conscience de l'être.**

Le maillon faible du scénario sorcier, c'est qu'il n'existe qu'un seul moyen de le vérifier : faire avouer les coupables. Or, ni E.E. Evans-Pritchard, ni J. Favret-Saada n'ont jamais coincé de sorcier. Il en va de même du conspirateur qui est protégé par un secret bien gardé. La sorcellerie et le complotisme peuvent donc fonctionner seuls, sans sorciers ni conspirateurs, être en quelque sorte systémiques. Certains esprits subtils considèrent donc que la proposition devrait être inversée, et que toute nuisance systémique peut recouvrir un complot. Ainsi, le racisme systémique n'est-il au fond qu'un complot des Blancs contre les Noirs. Comme on le voit, le plus difficile à saisir, dans le complotisme, ce n'est pas la mentalité de ses adeptes, c'est celle des conspirateurs, qui ne sont que des zombies malfaisants n'ayant même pas conscience de l'être. ●

Délivré à 353101 le 12/5/2023, 4:50:52 PM

L'AMOUR EST LA SEULE FORME DE CONNERIE QUI REND LA VIE PLUS SUPPORTABLE. »

Jean-François Marmion

NOUVEAUTÉ

PSYCHOLOGIE DE LA CONNERIE EN AMOUR

400 PAGES - 22 €

Après *Psychologie de la connerie* Les Éditions Sciences Humaines explore la connerie en amour.

+ 100 000 ex vendus

ACTUELLEMENT EN LIBRAIRIE

Éditions Sciences Humaines

RETROUVEZ CET OUVRAGE EN SCANNANT CE QRCODE

Délivré à 353101 le 12/5/2023, 4:50:52 PM

LA COLLECTION CINEMA MASTER CLASS DES MAITRES

F. SCOTT FITZGERALD, CHARLES DICKENS, RACHEL FIELD :
LES GRANDS CLASSIQUES DE LA LITTÉRATURE PAR LES GRANDS CINÉASTES CLASSIQUES

Alan Ladd magnétique dans une adaptation inédite de *Gatsby le Magnifique* en forme de film noir.

"Un passionnant récit horrifique d'après Dickens" *The New York Times*

SUPPLÉMENTS EXCLUSIFS

- PRÉSENTATION DES FILMS PAR DES SPÉCIALISTES (JEAN-PIERRE DIONNET, EDDY MOINE)
- BANDES-ANNONCES
- JAQUETTES RÉVERSIBLES....

Robert Siodmak signe un mélodrame poignant.

En COMBO (BLU-RAY + DVD), DVD Collector & BLU-RAY single
LE 17 JANVIER

INFORMATIONS & COMMANDES : 01 55 17 16 16
elephant1@wanadoo.fr www.elephantfilms.com

DANS LA MÊME COLLECTION

ELEPHANT Classics FILMS

UNIVERSAL

Délivré à 353101 le 12/5/2023, 4:50:52 PM

cité
sciences
et industrie
foules
exposition
18 octobre 2022
— 24 mai 2024
Doc Levin Studio / Jeanne Tribout, Léo Quetglas.
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Liberté
Égalité
Fraternité
M > Porte de la Villette
cite-sciences.fr
#ExpoFoules
En partenariat avec
MAX PLANCK INSTITUTE
FOR HUMAN DEVELOPMENT
Et
arte
L'EXPRESS
l'éléphant
L'ÉQUIPE
Avec le soutien de
Transilien
RATP
Le Parisien
Le Monde des ados
FUTURA
Konbini
oui fm

Délivré à 353101 le 12/5/2023, 4:50:52 PM